


SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868





VOYAGE
AU PAYS DES ROUBLES.

POITIERS. — TYPOGRAPHIE DE H. OUDIN FRÈRES.

VOYAGE

AU

PAYS DES ROUBLES

VIA MUNICH ET BERLIN

PAR

UN MILITAIRE FRANÇAIS

I. G. Golovin

PARIS

ARNAUD ET LABAT, LIBRAIRES

215, PALAIS-ROYAL 215.

1877



PRÉFACE

Les ouvrages sur la Russie ne manquent pas. Ont-ils épuisé la matière? Loin de là. Ce n'est pas un volume, c'est une bibliothèque entière qu'il faudrait écrire pour raconter tout ce qui se passe en un seul jour dans l'empire russe. En effet, quatre-vingt millions d'hommes, en voie de réforme, fournissent des sujets d'observation à l'infini. L'aspect du tableau change, d'ailleurs, avec une mobilité surprenante. Ceux qui ont vu la Russie, il y a trente ou même vingt ans, ne la reconnaîtraient plus aujourd'hui. Sans être promus à la *quatorzième classe* [1], les

1. Grade d'officier au service civil.

paysans tranchent d'égal avec les seigneurs, et ne se rangent plus sur leur passage. En bas le sang coule encore (de par les verges); en haut l'injustice n'a pas cessé de régner ; mais déjà la lutte est engagée entre les hommes de guerre qui détiennent le pouvoir et les hommes de science qui le leur disputent. Une fois encore, *les armes céderont à la toge.* Une grande part de ce résultat reviendra aux universités russes qui jettent, bon an mal an, dans la circulation une dizaine de mille esprits éclairés dont beaucoup se croient appelés à combattre la routine et les traditions surannées.

Autre signe des temps, le rouble commence à rivaliser de puissance avec l'autocrate qu'on vénère tant, parce qu'il peut donner beaucoup. Aussi ai-je intitulé ce livre *Voyage au pays des roubles,* au lieu de l'intituler : *Voyage dans l'empire des tsars.*

Le rouble est un mystificateur. Quand il est rouble argent, il devrait valoir 4 fr.; mais il ne les vaut jamais. Au moment où j'écris, il vaut 2 fr. 80 cent. Il devrait toujours valoir plus que le *thaler* allemand qui a été remplacé par le *mark.* Quand le rouble est assignat, il ne vaut

qu'un peu plus d'un franc. L'union monétaire ne ferait à aucun État plus de bien qu'à la Russie. Repousser cette réforme, c'est vouloir perpétuer l'agiotage et la coalition des banquiers.

* * *

Les Allemands sont très-sensibles aux railleries de la presse, et les plaisanteries de nos journalistes à l'endroit de la *Gazette de la Croix* ou de la *Germania* ne porteront pas bonheur à la France.

Placée entre la légèreté française et la barbarie russe, l'Allemagne se croit appelée à dominer en Europe. Dans le Nouveau-Monde même, elle tire une force considérable des huit millions d'Allemands devenus citoyens de l'Union Américaine.

Le prince de Bismarck ne dit pas tout ce qu'il pense, même à ses plénipotentiaires ; toutefois ce serait une illusion de croire que l'alliance russe nous rendrait l'Alsace-Lorraine. « Le colosse aux pieds d'argile » ne sera pas pour nous d'un grand secours. Le temps même est passé, où les Moscovites battaient les Turcs.

Ceux-ci possèdent une artillerie et une marine avec lesquelles il faut compter. L'entrée des Dardanelles est interdite aux Russes ; en outre, il ne leur est pas permis d'avoir une flotte dans la mer Noire.

***

Si le marquis de Custine a pu écrire *la Russie en 1838*, livre étonnant de précision et de justesse, c'est que derrière l'auteur se trouvait le prince Kozlowsky, qui l'a aidé de ses lumières.

On dira qu'un militaire français n'est pas capable de produire l'ouvrage que nous offrons au public. Un jour peut-être nous nommerons avec reconnaissance les Russes, dont les conversations sont indiquées ici.

DU RHIN AU WOLGA

A VOL D'OISEAU.

Dans ma jeunesse, j'ai parcouru le Rhin allemand à pied plus qu'en bateau à vapeur, et j'ai plus d'une fois entendu les étudiants allemands chanter leur air :

« Le Rhin, le beau Rhin où pousse le vin ».

De Mayence à Coblence, c'est une série non interrompue de paysages charmants, de châteaux pittoresques, parmi lesquels le plus beau, Rheinfels, appartenait au roi de Prusse. Mayence et Coblence sont, comme on sait, deux places fortes de premier ordre : Mayence, sur le territoire du duché de Hesse-Darmstadt, était une forteresse de la Confédération germanique ; Coblence, œuvre de l'ingénieur prussien Montalembert, était toute prussienne.

A Cologne, comme à Aix-la-Chapelle, qui ont appartenu à la France, la population aimait les Français, elle avait gardé le code Napoléon et la procédure publique. Aussi craignait-on en France que la Prusse ne devînt constitutionnelle, parce que ces sympathies des provinces rhénanes pour nous pouvaient disparaître.

Pourquoi faut-il que la politique et la guerre se mêlent à toute chose et viennent abîmer les plus beaux sites et les plus jolis paysages ? C'est Charlemagne qui a planté le vin français sur les bords du Rhin ; notre Chambertin est devenu un pauvre Asmenshæuser. Le prince de Metternich possédait le beau cru de Johannisberg, autour duquel venaient se ranger les petits vins blancs de Liebfrauenmilch, de Pisporter, etc. L'Asmenshæuser, plus solide, appartenait au duc de Nassau, comme le Rhin mousseux, que les Anglais ont le mauvais goût de placer avec le vin de Moselle mousseux au-dessus de notre Champagne. Or, ils ne valent seulement pas le Saint-Perray ; mais ne soyons pas trop fiers même de nos vins : nous les devons aux Romains, et, avant eux, les Gaulois étaient réduits à la bière. La petite bière blanche qu'on boit à Berlin est aussi en vogue en Belgique et

se fait avec des grains. Elle a un faux goût du vin de Moselle, et il faut être bien candide pour l'aimer. On goûtait donc d'une espèce différente de vin du Rhin à chaque endroit où l'on s'arrêtait, et l'on payait un thaler la bouteille une piquette qui vaut tout au plus un franc en France.

A Aix-la-Chapelle, on allait voir le bras de Charlemagne; à Francfort, l'Ariane de M. Betmann; à Ems, on risquait quelques écus à la roulette. Très-joli, Ems : le lieu a été choisi par les Romains, et les Romains s'entendaient en sites. Ils avaient assujetti la Germanie et fondé pas mal de villes d'Auguste ; mais Varus perdit deux légions dans le Lippe-Detmold actuel, et les Allemands viennent d'ériger un monument plus grand que beau à leur héros Hermann qui avait appris l'art de la guerre à Rome, sous le nom d'Arminius. On voit que l'espionnage érigé en système ne date pas d'aujourd'hui chez nos vainqueurs. Germanicus alla reprendre les aigles de Varus au milieu des forêts teutonnes qui s'appellent aussi des montagnes. Climat rude, pays de marais et de bois impénétrables, habité par une race guerrière, il a été flatté par Tacite afin de faire honte à la décadence romaine.

A Heidelberg, il y a toujours le tonneau où siégeait le Sénat; à Bingen, le château et les punaises; mais les ducs qui y régnaient sont partis, et les punaises sont restées.

L'étudiant allemand, avec son petit bonnet et sa grande rapière, est demeuré tel qu'il était et a conservé son type du moyen âge. Race susceptible, querelleuse et duelliste, on ne saurait parler d'elle qu'avec respect. Il faut une science rien que pour lire leurs emblématiques bonnets. Le noir et le blanc sont les couleurs de la Borussia; l'or, le noir et le rouge, devenus couleurs de l'Empire allemand, sont celles des Burchenschaffters qui repoussent le groupement par corporations et veulent l'union des étudiants, idée que l'Allemagne leur a volée. Les Bavarois ont toujours combattu sous le bleu clair et le blanc; les Saxons, et même les Courlandais, formaient à Leipzig des corps qui rivalisaient de célébrité avec Gœttingen.

La pointe n'est pas le fort de l'étudiant, pas plus qu'elle ne l'est du militaire allemand, et les coups d'épée visent surtout au visage, comme si les cicatrices étaient plus glorieuses lorsqu'elles défigurent les jeunes

gens, toujours assidus auprès des jeunes filles.

O Gretchen, Gretchen!

Pauvre d'écus, l'étudiant allemand, en général, est riche d'espérances.

Bien ambitieux était l'étudiant de Gœttingen qui avait nom comte de Bismarck, un Slave destiné à fonder le pangermanisme et à empêcher le panslavisme de se former. Chaussé de bottes fortes, accompagné des gros chiens de la corporation, le futur propriétaire de Vārzin exerçait en cet équipage une salutaire intimidation sur ses fournisseurs. Malheur au bottier inexact qui ne lui eût pas livré ses souliers à temps pour le bal ! L'étudiant Bismarck a souvent croisé la rapière : mais c'est surtout sur la grande *mesure*[1] des États que le baron devait accomplir ses plus belles passes d'armes. Imitateur de Cavour, il devait dépasser de plusieurs coudées son modèle. Quelle chance aussi, il faut le dire, d'avoir eu pour adversaires, cachés plutôt que déclarés, Andrassy, le fils d'un Bohémien, et Gortchakoff, l'élève du lycée de Tzarskoé-Sélo !

1. *Mensur* est la raie à la craie qu'on tire sur le plancher pour le duel des étudiants.

Les peuples sont ce que les femmes les font ! Du jour où les Italiennes se dépouillèrent de leurs bracelets pour les jeter sur la scène en sacrifice à l'indépendance, l'indépendance de l'Italie fut assurée.

Si la France est le seul pays du monde où une révolution s'achève en vingt-quatre heures, et sans verser une goutte de sang, elle le doit à l'héroïsme montré par nos Françaises sur les échafauds de la Terreur. La beauté de ces morts féminines, en appelant l'indignation sur les bourreaux, a eu pour effet d'humaniser les révolutions suivantes.

Ce sont les femmes polonaises qui ont sauvegardé le patriotisme de leur nation.

Ne disons pas de mal des femmes allemandes ! Les Romains admiraient leurs vertus guerrières : admirons leurs vertus domestiques ! Elles conservent la chaleur des cœurs, elles développent l'enthousiasme ; sans elles, il n'y aurait pas de poésie en allemand. Sans amour, il n'y a ni théâtre, ni roman.

Hambourg et Vienne sont les seules villes d'Allemagne qui ne passent pas pour être ennuyeuses, et Vienne n'est pas encore à la veille d'être annexée. Weimar ne fait pas exception à

la règle générale : c'est une ville triste. Mais quelle intéressante cité que celle où ont vécu Schiller, Gœthe, Wieland, Herder, etc. !

Quand Napoléon I[er] entra à Weimar, il s'entretint au château avec Wieland et avec Gœthe qu'il appelait *Monsieur Goet*, ce dont s'amusent beaucoup les Allemands de nos jours.

Philarète Chasles, je crois, a dit que Wieland n'est pas devenu grand, parce qu'il n'a pas souffert. Qu'a donc souffert Gœthe qui a été comblé de tous les honneurs dont on peut jouir à la cour d'un duc d'outre-Rhin?

Un Hongrois, de passage à Weimar, entre dans une brasserie où l'on jouait aux quilles. Il voit un vieillard dont le bras affaibli a à peine la force de jeter la boule ; il lui rend le service de la lancer pour lui. Le vieillard cède sa place à l'obligeant étranger qui gagne la partie. Quand ensuite on demande au Hongrois ce qui l'a amené à Weimar, il répond qu'il y est venu pour voir Wieland. « Wieland est devant vous », lui répondit alors le vieillard pour qui il venait de jouer.

Si vous n'avez pas lu la *Philosophie de l'Histoire* de Herder, qu'avez-vous lu? l'*Allemagne* de Madame de Staël ou ses *Dix années d'exil?*

Ces livres présentent une image trop flattée du pays où la fille de Necker avait reçu l'hospitalité. Necker lui-même, à en juger par son nom, pourrait bien avoir été de descendance allemande [1], et n'est-il pas curieux qu'un Génevois (J.-J. Rousseau) ait exercé une si grande influence sur le développement de l'intelligence française ?

Hégel et les philosophes de son école ont gardé vis-à-vis des croyances établies certains ménagements que Strauss et Feuerbach n'ont pas observés.

A la veille de 89, Mirabeau, dans sa *Monarchie prussienne*, faisait l'éloge de la Prusse ; au lendemain de la Révolution, le baron de Stein dotait son pays de l'instruction gratuite et obligatoire que la France attend encore, et du service obligatoire qu'elle s'est approprié récemment.

Vous avez vu sans doute la gravure qui représente Napoléon Ier devant le tombeau de Frédéric le Grand. Je connais un petit tableau de Mallet qui rappelle un trait à l'honneur du

1. C'est bien sérieusement que les Allemands attribuent une origine allemande aux Garibaldi. Les Lombards ont laissé plus d'un nom en Italie.

conquérant français. La scène se passe à Berlin. La comtesse Hartzfeld, prosternée aux pieds de Napoléon, implore la grâce de son mari qui a conspiré contre le nouveau maître. Napoléon la relève et lui accorde sa demande. A Nuits, lorsque les femmes, résignées au sacrifice de leurs meubles, suppliaient les Prussiens d'épargner au moins les vieillards et les enfants, ces messieurs, exaspérés par leurs pertes, répondaient : « Mesdames, c'est la guerre ! »

Frédéric II a eu surtout l'esprit d'être l'ami de Voltaire, comme Catherine II a eu celui d'être l'amie de Diderot.

En ma qualité de militaire, j'ai beaucoup étudié Frédéric II. Son cousin, le prince Henri, n'a pas été pour peu dans ses victoires ; mais laissons à César ce qui est à César. Frédéric a été aussi habile stratégiste que tacticien consommé. Ses formations d'armée étaient admirables. Il a imité et la phalange macédonienne, et ce qu'on appelle la *tête de cochon.*

Personne ne savait mieux que lui se relever après une défaite, et c'est là ce qui nous a toujours manqué. La *furie française* dans l'attaque nous a valu plus d'un succès ; mais les revers nous ont toujours abattus plus que de raison.

On n'ôtera pas à nos militaires l'idée que le soldat prussien est inférieur au soldat français. Le soldat russe, pour nous mettre hors de cause, est plus sobre que le soldat allemand qui mange beaucoup et boit encore plus ; le soldat polonais est susceptible d'enthousiasme, d'élan. L'armée allemande est une machine excellente entre les mains d'un bon général ; mais Napoléon Ier a dit qu'il aurait fait la conquête du monde avec le soldat russe. Il avait aussi le soldat piémontais en grande estime.



Au sortir de la guerre d'Orient, Robert Peel, le fils du célèbre ministre, s'en fut en Russie et en rapporta un livre où il appelait *break* la plupart des fonctionnaires russes, entre autres Alexandre Mourawieff, le gouverneur de Nijni, qui avait été exilé à Arkhangel.

Les Anglais voyagent beaucoup et publient toutes leurs observations ; mais ils prennent leurs impressions pour des vérités générales. C'est un écueil dont il faut se garder. Alexandre Mourawieff a été le premier gouverneur russe qui ait émancipé les serfs, et il est tombé en disgrâce parce que ses nièces avaient accepté un

pot de vin de 5000 roubles pour l'autorisation de fonder un bazar à Nijni, permission qu'elles obtinrent de leur oncle.

M. de Humboldt, tout grand géologue qu'il était, a cru que la Russie n'avait pas de charbons de terre, parce que sur le Wolga le bateau qui l'a porté était chauffé avec du charbon anglais.

Tout le monde ne voyage pas comme M. de Humboldt, avec un cosaque se jetant à l'eau au premier signe pour rapporter au naturaliste la fleur qu'il désire.

Catherine II a donné à Pallas toutes les facilités possibles pour son voyage en Sibérie.

Nicolas a fait voyager le baron Haxtausen, chambellan prussien, qui découvrit la commune russe !

Aucun fleuve n'a les beautés du Rhin, ni le Danube, ni la Loire. Le Wolga n'a que des points remarquables. Au confluent de ce fleuve avec l'Oka est situé Nijni-Novgorod dans un panorama sauvage.

Moscou plaira toujours plus à un Français que Pétersbourg. La première ville a un cachet asiatique, indien ; la seconde est tout européenne ; mais, quoi qu'on en dise, Moscou n'est

qu'un grand village sauvage. La ville sœur de Nijni est Makariew où se tient la fameuse foire.

Le gouvernement de Samara est de formation toute récente. Kasan n'a pas cessé de compter une nombreuse population de Tatares. Ceux-ci sont, en général, plus sobres, plus adroits et plus industrieux que les Russes. A Pétersbourg même, il y a un hôtel dit *des Tatares*, où le service est fait exclusivement par des garçons appartenant à cette race.

Le chemin de fer de Samara à Orenbourg retarde de trois jours, grâce aux neiges. Quelle nécessité y avait-il de construire des chemins qui ne couvriront pas leurs frais en cent ans? La nécessité de gorger les loups au pouvoir.

C'est en Suisse et non en Russie qu'Alexandre Dumas père a mangé son fameux beefteak d'ours. Astrakhan n'en a pas moins reçu dans ses murs notre célèbre romancier. Cette ville est située à l'embouchure du Wolga, qui atteint en cet endroit la largeur d'un bras de mer. Là se trouvent les grandes pêcheries russes ; là se fait le caviar. Ces œufs d'esturgeon ont le goût de savon pour beaucoup de palais profanes. Quant à ce qu'on appelle les péaux d'Astrakhan, elles

proviennent surtout des troupeaux Khirguises, et la demande qui s'en fait en France les rend plus chères en Russie qu'à Paris. Le mouton extrait du ventre de sa mère donne une fourrure très-douce et excellente pour la chambre : j'ai eu occasion de l'apprécier en Crimée.

Quand donc se déshabituera-t-on chez nous de demander s'il fait bien froid en Russie ? Nous avons sans doute beaucoup souffert pendant l'hiver au siége de Sébastopol ; mais nous n'y avons pas péri comme à la retraite de Moscou. La Russie a donc tous les climats ; les vins viennent en Crimée, et le coton dans une partie du Caucase.

* * *

Si la France n'existait pas, il aurait fallu l'inventer pour la Russie qui autrement serait dominée par l'Allemagne. L'histoire, a dit Schiller, est le tribunal universel. Elle est bien plutôt le bilan de l'équilibre politique. Nous renvoyons ici le lecteur au chapitre la *Revanche*.

LA GUERRE DE CRIMÉE

AU POINT DE VUE RUSSE.

J'avais fait la guerre de Crimée, et, depuis, je me suis plu à recueillir parmi les Russes tout ce qui la concerne. Mon voyage en Russie m'y a naturellement beaucoup aidé. Dans l'intérêt de l'histoire, comme pour l'intelligence de ce qui va suivre, je demande la permission de réunir ici même ces données.

On a dit du prince Menchikoff qu'il avait été mauvais diplomate, mauvais marin et mauvais général. Je suis arrivé à des conclusions tout opposées. C'était un homme d'infiniment d'esprit, et c'est le seul chef russe qui, en Crimée, ait fait preuve d'une haute capacité.

Quoi de plus hardi et de plus habile que sa conduite sur les rives de l'Alma? Il opposa 35,000 hommes, toutes les réserves russes, à 65,000 alliés qui, croyant n'avoir affaire

qu'à son avant-garde, n'osèrent pas attaquer Sébastopol, où il n'était resté que deux bataillons. Le prince, avec sa sécurité affectée, nous a joués. Mieux renseignés, nous n'aurions pas perdu notre temps après cette première affaire[1].

C'est à Menchikoff que Sébastopol a dû Todtleben, et par conséquent toutes les fortifications qui se sont élevées comme par enchantement.

Après Alma le prince se porte sur Baktchi-Séraï, et se place sur la route de Simphéropol avec tout ce dont il peut disposer, menaçant notre aile et maintenant ses communications, tandis que nous n'avons pas l'esprit d'occuper l'isthme de Pérékop, de manière à isoler la Crimée du reste de l'empire russe.

C'est encore lui qui fait couler les vieux navires dans le port de Sébastopol, dont il rend ainsi l'entrée inaccessible aux vaisseaux alliés.

Comment le tsar facilitait la besogne à Menchikoff, on va le voir. « Je sais, écrit l'empereur Nicolas à son général en chef, je sais ce

1. Les renseignements n'ont pas manqué. Tous concordaient parfaitement sur ce point, qu'ils vinssent des prisonniers ou des transfuges ; mais notre état-major a refusé d'y croire.

qui se passe dans votre armée mieux que vous ne le savez vous-même... Je ne puis vous envoyer de renforts, tirez-vous d'affaire comme vous pourrez ». En lui envoyant ses deux fils, il ajoute cette recommandation en français : « Vous comprenez, prince, qu'ils ne sont pas nés pour un coup de sabre », et les deux grands-ducs embarrasseront le prince à Inkermann.

J'ai lu la correspondance échangée en français entre le prince Menchikoff et le prince Gortchakoff. Ce dernier envoya Todtleben et une brigade; mais après l'échec de Silistrie, toute l'armée du Danube vint se placer sous les ordres de Menchikoff.

Le général Todtleben, dont je viens de parler, avait pour père un épicier de Mittau. Il fit ses études dans un établissement public de cette ville, et plus d'une fois on le vit, à la tête de ses camarades, livrer bataille aux *gymnasistes*[1]. Ces dispositions belliqueuses furent cause qu'on l'envoya au Caucase. Le général Neidhardt, reconnaissant les aptitudes du jeune homme pour les mathématiques, le fit entrer à l'école du génie de Pétersbourg. Il épousa la fille d'un

1. Lycéens.

commerçant de Mittau qui, d'abord opposé à ce mariage, en fut plus tard si fier qu'il mit sur ses cartes de visite : « beau-père du général Todtleben ». Le grand ingénieur militaire, qui a mis en état de défense toute la frontière russe depuis Cronstadt jusqu'à Odessa, a été moins heureux dans l'éducation de Komissaroff, le sauveur de l'empereur, que dans ses travaux de fortification.

On a beaucoup loué le général russe Liprandi, et l'affaire de Balaklava lui fait honneur ; mais ce n'était qu'un intrigant, à qui les Français doivent le gain de la bataille d'Inkermann. Laisser Bosquet attaquer les Russes, et rester sans bouger avec 26,000 hommes, c'est mériter de passer en conseil de guerre. Le général Dannenberg qui avait fait le plan de la bataille était au moins un honnête homme. L'un et l'autre ne sont plus de ce monde depuis longtemps.

L'empereur Alexandre remplace Menchikoff par Gortchakoff ; c'est son premier acte, et il n'est pas marqué au sceau du génie. Gortchakoff ne fit que des bêtises. Sa distraction allait au point de confondre ses aides de camp avec ses chevaux.

Malakhoff succomba grâce à des renseignements venus de bonne source [1].

La Cour de Saint-Pétersbourg écrivit en toute confiance à celle de Berlin, qu'elle tremblait pour le sort de Sébastopol dont Malakhoff était le point faible.

Cette correspondance était confiée à la garde du général Gerlach et du conseiller Niebuhr. Elle fut vendue par l'agent de police Treischen et l'employé des finances Seiffert à M. Rathau, secrétaire de l'ambassade française à Berlin, dont le chef était alors M. de Moustier. La mort subite de Treischen amena la découverte de la fraude; M. Rathau fut rappelé... pour être nommé plus tard envoyé auprès des villes libres ; mais Malakhoff fut pris, ce dont Napoléon III avait désespéré. L'amitié des deux cours sera plus d'une fois funeste à la Russie.

Le prince Menchikoff était connu comme calembouriste. Il venait de recevoir à Moscou la nouvelle de la prise de Sébastopol, et, en

1. Malakhoff était le nom d'un cordier qui travaillait dans les chantiers de l'amirauté russe sur la Mer Noire. Cet ouvrier, renvoyé pour ivrognerie, ouvrit une buvette au pied du monticule qui depuis porte son nom, passé ensuite au maréchal Pélissier.

jouant au whist, il n'en finissait pas de donner les cartes. En russe, on dit rendre les cartes. Sur l'observation qu'il faisait attendre, il répondit : « C'est Gortchakoff qui *rend (sdaïete)* en ce moment ».

Son projet à lui était de faire sauter Sébastopol, de ne garder que les forts du Nord et de se transporter sur le Belbeck. On aurait sauvé bien des existences, en faisant ainsi la part du feu.

Les Russes avaient placé à Malakhoff leurs plus mauvaises troupes pour les aguerrir : faute grave. Aussi le général qui commandait (un Allemand) a-t-il été fait prisonnier en robe de chambre. Le général Khrouliff amena 20,000 hommes de secours, et M. Yvon a eu tort de le représenter dans son tableau comme forçant un soldat à aller au feu.

Quant au prince Paskéwitch, c'était un bon tacticien *en son temps*, et il n'est pas vrai qu'on ait acheté Goergey. Les Hongrois n'avaient pas assez de forces pour résister aux Russes : il suffisait de marcher sur eux avec du canon pour en avoir raison. Le principe de Paskéwitch était que tout dépendait de la situation géographique, et que sur le Danube il n'y avait rien

à faire du moment qu'on ne pouvait compter sur la neutralité de l'Autriche. Le prince fit donc semblant d'avoir été contusionné devant Silistrie. Quand le chirurgien s'approcha de lui pour lui demander où il fallait frotter, le feld-maréchal lui répondit par un soufflet. On prétend que déjà à l'assaut de Varsovie sa blessure n'avait été qu'une invention.

J'ai cité tout à l'heure un bon mot du prince Menchikoff. Il n'y avait que lui pour pouvoir faire de l'esprit impunément aux dépens des hauts fonctionnaires russes. Le comte Adlerberg avait une maîtresse qui s'appelait Mina (Karlowna). Le prince ne manqua pas de dire que la *mine* du ministre de la cour ne lui plaisait pas.

Le comte Kleinmichel avait empoché 50 verstes du chemin de fer de Moscou. Cela ne se voit qu'en Russie, et ce fut l'astronome Struve qui découvrit du haut de son observatoire que ce chemin était en réalité de 50 verstes plus court. Le prince, trouvant le comte près du feu, le pousse en disant : « Tu t'es déjà assez chauffé les mains sur le chemin de fer ».

L'empereur Nicolas lui montre une médaille sur laquelle étaient gravés ces mots : « Dieu avec nous ». Menchikoff la lui rend en retournant

la phrase, ce qui en russe veut dire : Que Dieu vous emporte !

Nous avons perdu en Crimée 150,000 hommes dont 40,000 seulement par le fer de l'ennemi. La défense de Sébastopol a ôté aux alliés l'envie d'exiger une cession de territoire et aurait dû servir de modèle à nos forteresses. Sébastopol n'a pas capitulé. Il n'y avait pas jusqu'à *la batterie des catins* qui ne nous eût infligé des pertes. Une de ces dames prêtait de l'argent aux officiers de la marine. — « Mais si je suis tué, lui demanda l'un d'eux, comment te paierai-je ? — Tu me paieras dans l'autre monde avec de petits charbons ardents ».

BERLIN

« Il n'y a pas de chagrin, a dit Montaigne, qui résiste à un quart d'heure de lecture. » Il n'y en a pas, dirai-je à mon tour, qui résiste au voyage. Pendant que l'on est emporté à toute vapeur, le cours des idées se modifie bon gré mal gré, et la variété des impressions chasse l'ennui. Or, on peut s'ennuyer même à Paris, quand on a des motifs pour cela, et, d'autre part, ce n'est pas sur le boulevard des Italiens qu'on étudie à fond les étrangers. Tous ces raisonnements me firent boucler ma valise, et sans faire mon testament, comme on le faisait jadis pour aller de Paris à Lyon, je pris un billet de chemin de fer jusqu'à Berlin. Vingt-quatre heures après, je foulais l'exécrable pavé de cette ville.

Berlin a la prétention de devenir la « ville universelle » *(Weltstadt)* ; mais je l'en défie,

si elle reste une ville militaire. Le monde n'aura pas toujours le casque en tête et le revolver au poing. Je ne fus pas long à m'apercevoir que les officiers tenaient le haut du pavé à Berlin. Ils traînent le sabre avec la désinvolture des vainqueurs, et, après tout, ils n'ont pas tort, car on ne peut avoir vaincu les Français sans posséder du courage et des talents militaires. Aussi disent-ils : « Si nous avons battu les Français qui avaient battu tout le monde, qui pourra nous résister? » Raisonnement plus spécieux que juste. Ils nous avaient déjà battus à Rosbach, cela ne les a pas empêchés d'être défaits par les Russes à Zorndorf, et nous avons pris notre revanche à Iéna. Pour prévenir le retour d'une pareille éventualité, messieurs les Prussiens ont bien envie de nous faire une seconde visite à Paris. On dirait qu'ils ne peuvent nous pardonner leur victoire.

« C'est en France, a dit Henri Heine, qu'on mange le mieux, en Allemagne qu'on voyage le mieux, en Angleterre qu'on..... le mieux ». Il est certain que la cuisine allemande n'est pas fameuse ; mais les Allemands sont si susceptibles qu'on n'ose rien leur dire. Si la cuisine anglaise n'est pas bien bonne non plus, la nymphe bri-

tannique ne laisse pas que d'avoir son charme, en dépit de ses grands pieds :

> The women of merry England
> Are beautiful and nice;

tandis que les dames de Berlin n'ont pas cet avantage. Pour ne pas me faire couper en morceaux par les pourfendeurs qui sont leurs champions attitrés, je les prierai de considérer que là où les hommes sont beaux, les femmes ne sont guère belles. Il en est ainsi à Naples. A Rome, au contraire, où la beauté féminine brille de tout son éclat, les hommes rappellent les légionnaires dont les compatriotes de Vercingétorix se moquaient, sauf à payer chèrement leurs railleries.

Médiocrement jolies, les Berlinoises sont, par contre, d'excellentes ménagères, pourvues même de plus de culture intellectuelle que n'en demande le soin du pot-au-feu domestique. Berlin a connu des salons littéraires qui laissaient bien loin derrière eux les salons de Mme Ancelot et de Daniel Stern.

Puckler Muskau le « chevalier mort » est bien réellement mort, et le « chevalier vivant » (Herweg) vit près de Bade.

Les Prussiens ne savent que trop bien qu'ils ne sont pas aimés en Allemagne. Comment les Bavarois pourraient-ils leur pardonner ce mot, non pas de Bismarck, mais d'un professeur : « Le Bavarois tient le milieu entre l'homme et le singe » ?

Alexandre Dumas père a fait, avant 1870, un fort bon livre : *Les Prussiens à Francfort*, où il dit qu'après un quart d'heure de conversation avec un Viennois, on voudrait lui serrer la main, tandis qu'au Prussien on donnerait volontiers des claques.

Les Saxons ont été longtemps nos alliés; mais depuis qu'on les a empêchés de contrefaire nos livres, ils se sont mis avec les Prussiens contre nous. Ceux-ci, pendant la guerre, envoyaient les Bavarois et les Saxons là où il y avait le plus de balles à attraper. Aussi, à leur place, j'aurais voué une haine mortelle à ces chefs de file.

Respect à la science allemande! Il y a un savant qui a passé sa vie à étudier un mollusque. Il est vrai que, chez nous, Victor Hugo a découvert la pieuvre. Les recherches micros-

copiques des Allemands ont fait faire de grands progrès à l'étude de la nature.

Il y avait jadis à l'Université de Berlin un professeur distingué qui était l'ami de la France. C'était Gans, qui a été lié avec Saint-Marc Girardin et bien d'autres. Il s'enthousiasmait ou se refroidissait pour nous, selon que nous marchions d'un pas plus ou moins rapide vers la liberté. Il est mort. Le professeur d'histoire à Bonn, Seybel, est un réactionnaire enragé. Le professeur d'histoire Michelet n'a de français que le nom, et Humboldt, qui a écrit dans notre langue, n'a jamais été d'origine française, mais poméranienne. On a érigé un monument à l'auteur du *Cosmos* à Berlin. Respectons sa gloire.

Je tenais naturellement à me renseigner sur le prince de Bismarck et le comte de Moltke, les auteurs de notre infortune. Le chancelier a de grands yeux qui brillent comme du charbon. On dit que c'est un indice de courage. Il a le front vaste, signe d'intelligence. *Sang et fer*, telle est sa devise, et pourtant, pour la *lutte de culture*, il faudrait un autre mot d'ordre.

Il est meilleur époux que père. Ses lettres à sa femme ont toujours été très-tendres ; mais il

a sacrifié sa fille, en l'empêchant d'épouser un officier catholique, pour l'unir à un gentilhomme dont les antécédents n'étaient pas rassurants.

« J'ai à cœur les intérêts de la Russie », a dit Napoléon III à la tsarine dans la gare de Lyon. Je n'en ai rien cru, et j'imagine que Bismarck a les intérêts de l'Allemagne trop à cœur pour être attaché à la Russie à toute épreuve. Avec les 600,000 thalers prélevés sur les revenus du roi de Hanovre pour alimenter les *fonds des reptiles*, il achèterait tous les Russes, et ce n'est pas le prince Gortchakoff qui l'achèterait.

Un préjugé russe défend de donner en cadeaux des objets qui coupent. Le sabre de prix donné par Alexandre II à l'empereur son oncle, lors de son arrivée à Pétersbourg, pourrait bien briser l'alliance des deux empires.

A l'occasion du séjour de Guillaume à la cour de Russie, j'ai appris une particularité piquante. En voyant la comtesse Kleinmichel (la mère des enfants de Mlle Nélidoff), l'empereur d'Allemagne lui dit en français : « Madame la comtesse, il y a longtemps que je désire faire votre connaissance. Permettez-moi de me pré-

senter à vous : je suis l'empereur Guillaume ». Le tsar, présent à cette scène, éprouva quelque étonnement de cette dérogation à l'étiquette.

Le feld-maréchal de Moltke ne doit pas être un homme méchant : il adorait sa mère, sa sœur et sa femme. Danois de naissance, il a fait ses études au corps des cadets à Copenhague. Il a servi les Turcs et a élevé les forts du Danube, qui ont donné et qui donneront encore tant de mal à « l'ami héréditaire ». L'empereur lui a fait présent d'un beau bien en Silésie, où il passe le temps que le chancelier passe à Varzin, et où il mène une vie réglée comme un chronomètre. La lecture des journaux, la correspondance, les repas, le coucher, sont à heure fixe. Il ne fait d'exception sur le dernier point que quand il va en soirée chez des voisins.

Le comte de Moltke possède une espèce de clavecin militaire sur lequel il fait sauter des petits bonshommes en étain qui représentent par la diversité de leurs couleurs les différentes armées. Il n'y a que lui pour savoir jouer de cet instrument.

Les Prussiens disent : « Si Moltke meurt, nous le remplacerons ; mais nous ne saurions pas remplacer Bismarck ».

Moltke fait des élèves, Bismarck fait des victimes, comme Arnim, qui, dit-on, ne l'a pas volé, sa trahison étant évidente. Le comte Hermann Arnim, attaché au ministère des affaires étrangères, a adressé sa démission à son chef dans une lettre assez digne.

Bismarck a fait son affaire : l'unité de l'Allemagne. Elle était dans l'air, et c'est en vain que la Russie ou la France auraient essayé, même en temps opportun, d'y apporter des obstacles.

Le mérite de l'empereur Guillaume est d'employer des hommes comme Bismarck et Moltke. Le premier lui avait dès le début mis le marché à la main, et l'enjeu était assez beau pour que le roi risquât la partie.

A Versailles, après la guerre, l'empereur a dit au général de Moltke, en présence de tout l'état-major : « Général, nous avons souvent différé d'opinion dans les conseils de guerre ; mais je dois vous rendre cette justice que vous avez toujours eu raison ». Un autre souverain n'aurait pas su tenir ce langage.

Ce n'est pas à dire pour cela que Moltke lui-même n'ait pas commis de bévues, et il y a eu des moments où il était bien inquiet sur l'issue de la guerre. La manière dont de nou-

velles armées ont surgi sur la Loire a été prodigieuse, et si l'on avait convergé sur Paris, au lieu de marcher sur Belfort, les résultats auraient pu être différents. Dans son livre, le feld-maréchal reproche au général Trochu de ne pas avoir été assez actif, de ne pas avoir inquiété assez l'ennemi ; mais l'investissement de Paris s'est fait d'une manière admirable, et le général Ducrot écrit et parle mieux qu'il n'agit.

S'il y a quelqu'un qui ait fait chez nous son devoir (tout le monde, excepté Bazaine, est dans ce cas), c'est le colonel Stoffel. Ses rapports sont admirables, et M. Thiers a été bien mal inspiré en l'éloignant du service. On ne saurait assez encourager des hommes de cette capacité. Nous avons toujours été trop mal informés sur tout ce qui se passe à l'étranger. On ne peut pas faire la guerre sans savoir où est l'ennemi, quelle est sa force, etc., etc.

« Il faut tenir son armée dans la main, a dit Napoléon I[er] à Austerlitz, pour pouvoir la jeter à la face de l'ennemi, et non pas l'étendre, comme l'avaient fait les Austro-Russes ». Or, en 1870, nous avions divisé notre petite armée et fait la guerre des pots d'argile contre les pots de fer, comptant toujours sur nos mitrail-

leuses, qui étaient un secret même pour leurs servants. Il est vrai que Napoléon III en avait fait autant des canons rayés dans la guerre d'Italie.

Les Français n'étaient pas assez pauvres pour aller demander du travail en pays étranger; mais longtemps avant 1870, les Allemands avaient envahi la France. Il n'y avait pas de hameau où ils n'eussent quelque ouvrier. Ces gens savaient tous les sentiers qui y conduisent et connaissaient les habitants. Quand ils sont rentrés dans l'armée, on a utilisé leur expérience du pays. Ce ne sont donc ni les cartes ni les connaissances topographiques qui ont décidé du succès. Les officiers allemands étaient toujours obligés de consulter les unes, et, pour les autres, on vient de voir à qui ils les devaient.

« Comment n'aurais-je pas vaincu? a dit Frédéric II après la bataille de Rosbach, Soubise avait sept cuisiniers et un espion, et moi j'avais un cuisinier et sept espions ». Les Prussiens ont continué à se régler là-dessus. Disons-le donc hautement : ce n'est pas le maître d'école allemand qui a vaincu à Sedan; là comme partout, c'est l'espion prussien qui a triomphé.

Les casernes devaient surtout éveiller ma curiosité d'ancien militaire. Chez nous, elles sont détestables. Au bout de quelque temps, il n'est plus possible d'y habiter : les miasmes s'infiltrent à travers les portes et les planchers. On a beau renouveler les plafonds tous les dix ans, on ne rend pas les bâtiments moins insalubres. En France, du reste, les soins de propreté sont fort négligés, et l'eau est trop parcimonieusement mesurée au soldat. A Berlin, rien de pareil. J'y ai visité la caserne du régiment de la garde de l'Empereur François. Les cours sont vastes, les latrines en bon état, les locaux bien aérés, sans que la ventilation soit établie par un courant d'air, comme à Vincennes.

L'agglomération d'un grand nombre d'hommes sur un espace restreint produit des maladies particulières dans les prisons, aussi bien que dans les hôpitaux. La *Charité*, à Berlin, est plus à l'abri de ces fléaux que notre hôpital Lariboisière, sans parler de la Pitié ou de l'hôpital Necker.

Un officier prussien m'a dit : « Nous vous avons pris cinq milliards et nous sommes devenus pauvres ; si nous vous en avions pris dix, nous le serions deux fois plus ». Cependant

le trésor de guerre est rempli, et la flotte allemande presque au complet. Les forteresses se sont élevées grâce à notre argent ; mais l'industrie et le commerce souffrent, parce que les capitaux, que la guerre a fait sortir des caisses privées, n'y sont pas rentrés. Quant aux orgies de la spéculation, Vienne a rivalisé sous ce rapport avec Berlin, et les *Krachs* (craques) ont été aussi considérables en Autriche qu'en Allemagne. Les *Gründers* (entrepreneurs) sont devenus des bêtes noires.

Stroussberg a fait beaucoup parler de lui. C'est un juif de Posen qui a quitté son pays pieds nus et qui a manié des millions depuis ; mais les a laissés glisser entre ses doigts. Il a été à Londres directeur d'une compagnie d'assurances, *The Oak* (Le Chêne). Il a épousé la fille d'un libraire, et il a gagné de l'argent en Amérique. Le prince Charles de Roumanie l'a protégé, et les chemins de fer roumains, qu'il n'a guère achevés, l'avaient mis à flot. Aussitôt de se monter une galerie de tableaux, d'avoir un télégraphe dans sa maison, etc. En Bohême, il a donné du pain à 5,000

ouvriers ; mais il a dû arrêter les travaux tout court, et les ouvriers sont restés sur le pavé, ce qui n'a pas empêché le gouvernement autrichien d'intercéder en sa faveur, et on dit que ce gouvernement n'a pas l'habitude de bien parler des gens. Qu'allait-il faire, le malheureux, dans cette galère de Moscou où il s'est fait arrêter et juger pour escroquerie? On s'est contenté de le renvoyer à l'étranger ; en homme d'affaires, il a acheté ce qui était à vendre, la conscience des administrateurs de la banque commerciale russe qui a eu la drôle d'idée de lui ouvrir un crédit illimité. Il vient de publier en Allemagne ses *Mémoires*, où il compare le monde politique au monde commercial [1].

Clara Bauer, qui a été en Russie gouvernante des enfants du prince de Bismarck, a publié plusieurs romans ; elle est morte, quand son dernier roman en quatre volumes, *le Document*, a vu le jour. Elle signait du pseudonyme Carl Detleff. *Le document* est un tableau de mœurs russes ; seulement les Russes qui y figurent ressemblent à des Allemands ivrognes ou joueurs.

1. *La Revue des Deux-Mondes* en a donné des extraits, en octobre et novembre 1876.

Les Allemands ne sont pas bien vus en Russie. Les colons allemands établis au sud de ce pays n'ont pas voulu se soumettre au service militaire et en sont repartis. L'un d'eux a publié un pamphlet contre la Russie, où il dit que la haine des Allemands est professée dans les écoles russes, et qu'ils ont en vain dépensé 250,000 roubles pour être exemptés du service.

Wolfsohn a écrit une comédie, *Une seule âme*, qui se rapporte au temps du servage russe et qui a été interdite à Berlin, sur la demande du baron de Budberg, alors ministre du tsar près de la cour de Prusse.

Les juifs jouent un grand rôle dans la littérature allemande. Heine et Boerne, Laube et Mundt, Gutzkow et Mentzel ont été juifs ; ils ont donné plus d'élan, plus de vivacité à la littérature si lourde des Germains. Les deux premiers ne pouvaient pas vivre en Allemagne, et ont fini leurs jours en France. L'auteur des *Tableaux de voyage* (*Reisebilder*) avait du sel attique ; mais sa poésie est supérieure à sa prose. Arndt (de Stuttgard) a composé des chants qui sont dans la bouche des militaires, comme l'*Aurore du matin.*

Les romans de Spindler ont fait époque ;

mais il a été depuis dépassé par Freytag, Auerbach, etc.

Quant aux poëtes allemands, il y en a une pléiade. Freilichrath est mort à Londres, où il était simple secrétaire chez un banquier. Le comte Platen a écrit une pièce de vers, *Le Forcené*, que les despotes feraient bien de méditer. Georges Herweg vit aux environs de Bade, et a des opinions très-avancées.

Schiller et Goethe n'ont cependant pas été surpassés, surtout sur la scène. Ils sont l'expression de l'esprit allemand. Le premier était plus libéral, le second plus aristocrate et il est resté païen, ou adorateur du *Dieu-Nature*.

EN WAGON

Pétersbourg est trois fois plus éloigné de Berlin que Berlin ne l'est de Paris, ce qui fait que les Prussiens peuvent être en vingt-quatre heures chez nous.

Trois jours de chemin de fer sont fatigants; mais j'ai eu la chance de les passer dans la société d'un jeune Russe qui parlait le français comme un Russe, et qui connaissait son pays à merveille. Il m'a raconté des choses que je me plais à relater ici, parce que j'ai eu l'occasion d'en vérifier la complète exactitude.

Les Russes ne peuvent se déshabituer de parler de la famille impériale : chaque parole, chaque geste de l'empereur est consigné dans cette chronique verbale qui devient écrite, dès qu'elle arrive aux oreilles d'un auteur libre de sa plume. Aussi le tsar devrait veiller soigneusement sur toutes ses actions, persuadé qu'aucune d'elles n'échappera à l'histoire.

Au dire de mon compagnon de voyage, l'empereur de Russie est le plus honnête homme de l'empire; mais sa bonté, dégénérant en faiblesse, va jusqu'à laisser commettre des cruautés. Il dit, pour les excuser, qu'il ne peut changer les lois de son pays, et pourtant c'est lui-même qui les fait et les défait. Son entourage se compose de braves gens qui n'ont pas inventé la poudre et n'ont pas fait d'études politiques sérieuses. Le prince Gortchakoff lui-même a été élevé au lycée de Tsarskoé-Sélo, auquel il recommande de n'enseigner que le français, d'où il suit qu'en Angleterre et aux États-Unis la diplomatie russe est d'une insuffisance déplorable.

L'Asie, a-t-on dit, commence à la Vistule; peut-être même le duché de Posen en fait-il partie; mais dès que nous fûmes entrés en Lithuanie, le pays prit un aspect particulier. Le grand nombre de Juifs qu'on y voit ne contribue ni à sa propreté, ni à sa richesse.

Quand Alexandre Ier vint à Londres, il demanda où était le peuple; et quand Alexandre II assista à Paris à la revue de Longchamps, il fut surpris de voir qu'en France chaque ouvrier avait une montre et une chaîne.

En Russie, le peuple a la chaîne, mais pas la

montre. Les classes inférieures ne se confondent pas avec les classes supérieures ; leur costume est primitif et même sauvage. Une pelisse en peau de mouton : tel est, en hiver, le vêtement obligé du paysan. Quand celui-ci a de l'aisance, il porte des bottes; mais le plus souvent il se contente de sandales en écorce d'arbre.

« Grattez le Russe, a dit Napoléon Ier, et vous trouverez le Tatare ». — Grattez l'Allemand, et vous trouverez le barbare; grattez le Français, et vous trouverez le Gaulois. Tout cela est d'aussi mauvais goût que de mauvais style. Ne grattons personne, et poursuivons notre route.

Les provinces baltiques ou allemandes ont un degré de culture supérieur au reste de la Russie; mais l'élément germanique y est en minorité (200,000 âmes). La population se compose en majeure partie d'Esthoniens ou d'Esthes, car il ne reste que très-peu de Lives et de Courlandais, ou, pour parler plus exactement, de *Cours*. Le prince Frédéric-Charles a fait un séjour de deux mois dans ces provinces, et est arrivé à la conviction que les Allemands de ces contrées sympathisent avec ceux du dehors, mais trouvent plus d'avantages à rester sujets russes.

Ce qui affecte le plus désagréablement l'étranger qui voyage en Russie, c'est l'absence de literie et la fréquence des cri-cris (*tarakans*). Le gouvernement de Yaroslaw, qui est le plus riche, est le seul où les paysans aient des lits. Les femmes de ces campagnards, relativement aisés, portent des chapeaux qu'elles paient jusqu'à 50 roubles. Aux relais, on ne trouve pour tout meuble qu'un canapé en cuir noir, où les punaises ne sont pas rares ; mais Pétersbourg et Moscou possèdent des hôtels montés sur le même pied que ceux de Paris ou de Londres.

Le caractère des Russes ressemble beaucoup à celui des Français. Ils sont même aussi vantards que nous : je crois donc que l'alliance entre ces deux peuples ne tardera pas à s'établir, dès que le tsaréwitch sera monté sur le trône. Mais pour que le panslavisme puisse tenir tête au pangermanisme, il faut que les Polonais lui soient acquis, et il n'y a que trop de brouillons parmi eux.

Depuis la guerre de Crimée, la langue des Pouchkine et des Kryloff n'était plus absolument lettre close pour moi. J'avais surtout lu les productions les plus remarquables sur la

Russie, entre autres les romans d'Ivan Tourgueneff traduits en français. Mon compagnon de voyage était très-versé dans la littérature de son pays, et il mit beaucoup de bonne grâce à me communiquer ses jugements sur quelques écrivains russes contemporains.

Nous parlâmes d'abord du prince Pierre Dolgoroukoff.

— C'était un triste personnage, me dit mon interlocuteur. Il est réconnu aujourd'hui pour être le véritable auteur des lettres anonymes qui ont poussé Pouchkine à se battre en duel avec Heckeren, duel dans lequel notre poète a succombé. Or je vous demande si Dolgoroukoff pouvait le remplacer? Il a menti en disant que l'empereur donnait à ses favoris des audiences sur une chaise percée, en fumant le *kilian* (pipe à eau), habitude qu'il aurait contractée au Caucase. C'était bon pour un duc de Vendôme.

Ses *Mémoires* (dont le premier volume seulement a paru à Genève) sont bien sales pour une plume de prince, et ne valent pas la peine qu'on recherche ce qui s'y trouve de vrai ou de faux.

De ses rapports avec sa femme, il vaut mieux ne pas parler. Il a écrit que Tourgueneff criait

sur un bateau en feu : « Sauvez le fils unique de sa mère ». Or, notre romancier a un frère à Toula.

Les Russes ont dit du marquis de Custine : « Nous avons eu le tort de le bien accueillir ; nous aurions dû lui tourner le dos » ; mais ce mot est ancien. Balzac, venu après lui, a dit qu'il avait reçu le soufflet destiné à Custine. Théophile Gautier et Alexandre Dumas ont trop loué les Russes.

Dolgoroukoff a dit de Bakounine : « Il n'est bon que le jour des barricades. La veille, il est impossible, et le lendemain il est compromettant ».

Bakounine a été le vrai fondateur de l'Internationale, dont l'idée ne pouvait venir qu'à un Russe. Quoique les deux branches rivales se soient donné la main sur sa tombe, sa mort ne ressuscitera pas cette association trop vaste pour être forte.

C'est Tourgueneff qui a baptisé le communisme russe du nom de *nihilisme*. Herzen ne s'y est rallié que sur la fin de ses jours.

Ivan Golovine a commencé par être économiste et n'est devenu ni socialiste, ni athée. *La Russie sous Nicolas Ier* a eu un grand retentisse-

ment ; mais l'émigration russe a fait son temps.

Aujourd'hui, tout le monde en Russie se mêle de critiquer les actes du gouvernement. L'empereur lui-même sait que l'administration ne vaut rien. Ah ! si ce cœur d'élite avait pu s'adjoindre une intelligence supérieure ! Il a introduit la juridiction française ; mais il ne s'est pas pénétré de l'esprit de cette législation. Ainsi, nous avons des commissions extraordinaires pour connaître des cas exceptionnels ; or, les commissaires ne sont pas des juges, et personne ne doit être soustrait à ses juges naturels. On travaille à un nouveau code pénal, et l'on croit qu'il faut plusieurs générations pour l'élaborer. Erreur ! Pourquoi ne pas adopter le Code Napoléon, tout d'une pièce, moins l'échafaud ?

Le *Knout* n'est aboli que pour le premier crime, il s'applique à la récidive.

— Madame de Staël, fis-je, qui a écrit comme un homme et pensé comme une femme, est allée en Russie, et a dit que la littérature russe n'est que du bout des lèvres, tandis qu'elle devrait venir du fond de l'âme.

— Là où la censure existe, préventive ou répressive, il ne peut pas en être autrement, répliqua mon compagnon.

Tourgueneff aurait donné une autre fin à *Dmitry Roudine*, s'il l'avait osé. Les poésies de Ryléeff, notre Chénier, ont été défendues pendant tout le règne précédent. Le prince Wiazemsky n'a rien fait de mieux que *le Dieu russe*, pièce de vers qui date du temps des décembristés[1]. Koltzoff, un pâtre, a mis dans ses chants toute la flamme qui éclate dans ceux des bohémiens russes, et Chevtchenko, un Malorusse, a écrit avec une âpreté singulière dans son idiome natal[2].

Nekrassoff est un poète démocrate. Élevé par une mendiante, on l'a vu suivre les cours de l'Université, affublé du paletot de sa bienfaitrice. Depuis, il a joué de grosses sommes sur une carte ; mais il a gardé de son origine une certaine trivialité dans ses vers. Il est le directeur des *Annales patriotiques*. Le comte Tolstoy, qui vient de mourir, a écrit *Ivan le Terrible*. Il n'y a pas, dit-on, d'acteur à Paris qui eût

1. Nom donné aux auteurs de la tentative insurrectionnelle qui eut lieu à Saint-Pétersbourg, le 14 (26) décembre 1825.

2. « Du Moldave au Finnois, dit-il, dans toutes les langues, nous nous taisons parce que nous prospérons. » Fait soldat, il a été gracié par le tsar actuel, et est mort depuis.

pu jouer ce rôle. Son *Prince Sérébrenoï* est supérieur à ses *Russes en* 1811. On doit à Ostrowski un *Dmitry* qui vaut mieux que celui qu'on donne à Paris; quant aux *Danicheff*, c'est un sujet trop rebattu en Russie. Le comte Sollohub est trop connu en France pour que nous ayons besoin d'en parler.

Quelques Russes sont venus adorer le soleil de la civilisation en France. Ils avaient à cœur d'effacer la tache de barbarie qui pesait sur leurs compatriotes. Sous Nicolas Ier, c'était un délit. Sur le passeport qu'on recevait en quittant la Russie, il fallait signer l'engagement de ne rien publier à l'étranger.

Démidoff s'adressa, pour son *Voyage en Crimée*, au crayon de Raffet et à la plume de J. Janin. Il était assez riche pour se donner le luxe d'une publication illustrée.

Aujourd'hui, les Russes qui veulent devenir auteurs hors de leur pays, seul moyen souvent de le servir, ont cessé d'être poursuivis.

Kryloff, le grand fabuliste, n'a pas réussi comme auteur dramatique, et la *Mascarade* de Lermontoff est bien faible. Pouchkine lui-même est resté aussi inférieur à Shakespeare dans son *Boris Godounoff*, que lord Byron est demeuré

au-dessous de l'auteur du *Faust* dans *Manfred.*

A ce moment de la conversation, le train *stoppa;* nous entrions dans la gare de Saint-Pétersbourg.

SAINT-PÉTERSBOURG

Mon compagnon de voyage et moi, nous nous quittâmes dans les meilleurs termes. Il me promit de me revoir, et me conseilla de descendre à l'hôtel Demouth. Le lendemain, il y eut au Champ de Mars une revue de troupes, à laquelle je ne manquai pas d'assister. L'armée russe a peut-être plus de désinvolture qu'elle n'en avait en Crimée ; mais elle pourrait bien avoir perdu en solidité et en discipline. Quoi qu'il en soit, la cavalerie, à laquelle nous ne nous sommes pas frottés, est magnifique.

Je me suis demandé en Crimée comment il se faisait qu'un boulet qui entrait dans un carré français en sortait, tandis qu'on ne le voyait jamais sortir d'un carré russe. Un loustic aurait pu répondre que les Russes le fourrent dans une marmite; mais la vérité est que les rangs des Russes sont si serrés et l'immobilité des

hommes si absolue que le boulet tue plus de monde que chez nous [1].

Après la revue, le tsar dit aux troupes qu'il fallait souhaiter le succès au commandant en chef, le grand-duc Nicolas, son frère. On vit alors une chose inouïe : les soldats jetèrent leurs képis en l'air et l'enthousiasme fut général. Et dire que Messieurs les Anglais n'en croient pas le beau-père du duc d'Édimbourg, quand il affirme qu'il ne veut pas s'annexer un pouce de terrain ! Il est vrai que l'annexion de Khiwa n'est pas faite pour donner une grande autorité à ces déclarations rassurantes.

Pétersbourg est plus joli que Berlin ; mais qu'il y fait déjà froid ! On dit qu'il faut voir l'Italie en été et la Russie en hiver. A travers les doubles fenêtres gelées, on ne voit pas grand'chose.

Quand les Français sont entrés en Andalousie, ils ont présenté les armes au pays, tant ils le trouvaient beau. Quand ils sont entrés en Russie et en Pologne, ils se sont écriés : Ils appellent cela une patrie ! Aussi les Russes

1. L'indomptable ténacité du soldat russe faisait dire à Frédéric le Grand : « Il ne suffit pas de tuer un Russe, il faut le renverser ».

n'ont rien de plus à cœur que de quitter leur pays le plus souvent qu'ils peuvent. Napoléon, à son retour en France en 1812, a dit : « Il faut laisser les Russes avec leur climat exécrable. »

Les appartements sont bien chauffés, trop bien même ; il faut avoir une constitution robuste pour passer de 40° de chaud à l'intérieur à 40° de froid dans la rue. Heureusement nous n'en sommes pas encore là. Les *mougiks* sortent des bains de vapeur et se roulent dans la neige. Déjà à Zurich nos pères ont admiré les Russes se baignant sous la glace. Le blanc linceul qui couvre la terre à perte de vue doit faire du mal à bien des yeux, et l'hiver russe, dont la durée est de sept mois, me paraît décidément trop long...

La Néwa est prise ; c'est un magnifique fleuve, plus large que la Seine, mais beaucoup plus court (60 kilom.).

J'ai visité les cathédrales d'Isaac et de Kasan. La première renferme une trop grande profusion d'ornements criards, trop de colonnes en lapis-lazuli. N'oublions pas que la Russie est aussi le pays de la malachite, qui n'est pas estimée à sa juste valeur. Les mines d'où on extrait ce produit appartiennent à Paul Démidoff, qui a reçu l'autorisation de s'appeler

prince de San-Donato, et qui, après avoir été attaché à l'ambassade de Paris, a été maire à Kiew. Il est marié en secondes noces à la princesse Troubetzkoï, la fille de celle qui fait tant parler d'elle à Paris comme agente russe. Cette dernière a 30,000 francs de rente ; son gendre lui fait une pension de 20,000 francs, et tout cela ne suffit pas à son luxe. Elle est née comtesse Kotchoubey. Mlle Bressant, devenue princesse Kotchoubey, fait beaucoup parler d'elle comme auteur. Les Russes sont enchantés des *Mémoires de Mlle Camille*. Il y a de quoi l'être : les Russes y jouent un beau rôle ; mais Mademoiselle Camille, refusant d'épouser le prince Dalient, est un caractère noble et sympathique. Bressant a laissé après lui une grande réputation au Théâtre Français de Saint-Pétersbourg qui se recrute parmi nos meilleurs artistes.

J'ai connu un maître de ballet qui a emporté de Saint-Pétersbourg une respectable quantité de roubles. Il m'a raconté qu'un jour l'empereur Nicolas, voulant lui exprimer sa satisfaction, le fit approcher, lui mit la main sur l'épaule et lui dit : « Je suis content de vous ». Là-dessus, l'autocrate dessina une glissade, puis ajouta : « Nous sommes trop vieux, Notre Majesté est

née pendant votre grande Révolution », et il se mit à parler de son premier maître de danse.

Si on aime les Taglioni en Russie, on idolâtre les Patti. Le chant est très-cultivé dans l'empire du tsar. J'ai vu l'opéra russe, et je déclare qu'il y a là un avenir.

Ce n'est pas ici le lieu de décider entre la musique italienne et la musique allemande. Je ne sais s'il faut donner la préférence à Rossini ou à Weber. Tout ce que je puis dire, c'est que Rossini a emprunté beaucoup d'airs russes au ténor Iwanoff, avec lequel il a été intimement lié.

Le *Rossignol* a été chanté par Mlle Sontag (comtesse Rossi), avant de l'être par la Patti ; mais ce n'est pas le seul air russe qui mérite d'être signalé. Boulokhoff, professeur de chant à Moscou, en a trouvé de merveilleux.

Le prince Wiazemsky et le baron Delwig ont fait, l'un et l'autre, les paroles d'une *Troïka* (attelage russe à trois chevaux). On aime peut-être mieux celles du premier. En général, les chansons russes ont une puissance, une originalité, dont n'approchent pas nos romances françaises.

L'hymne national a été composé par le

poète Joukowsky ; mais l'air en est emprunté au *God save the Queen* des Anglais. Ce n'est donc pas une *Marseillaise*.

Le peuple russe a ses chants populaires, qui, pour la plupart, sont les chants des pirates (*bourlaki*) du Wolga ; mais il n'en a pas moins des airs gais, comme celui-ci :

> « Près du pont, près de la rivière,
> L'herbe croissait, l'herbe de velours... »

De même que la France a ses chansons de gestes, et l'Espagne ses *romanceros*, la Russie a aussi ses épopées primitives, qu'on a recueillies avec soin, surtout dans les contrées colonisées par les Novgorodiens. Les géants jouent un grand rôle dans la plupart de ces récits. L'un des plus célèbres parmi les vieux *trouvères* russes, c'est Baïan qui fut le ménestrel de Wladimir le Saint.

Quant aux chants religieux qui sont pleins de mélodie, les Parisiens peuvent les entendre à la chapelle de la rue Daru.

Les Russes ont plus de saints que nous, parce qu'à la plupart des nôtres ils joignent ceux des églises grecque et russe (Dmitry est un saint grec, Serge et Wladimir sont des saints

russes). Les fêtes chômées qui ont fini par disparaître à peu près de notre calendrier, sont encore très-nombreuses en Russie.

Le peuple russe est un peuple religieux, et les nihilistes sont bien mal inspirés quand ils prêchent l'athéisme : ils ne feront pas beaucoup de prosélytes. Le gouvernement les poursuit l'épée dans les reins. On vient de condamner à 17 ans de travaux forcés le correspondant d'un journal socialiste russe qui paraît à l'étranger. Ces messieurs ou plutôt ces citoyens ont un martyrologe déjà assez long,dans lequel figurent plusieurs dames ou demoiselles de bonne famille. Les adeptes de ces doctrines sont malmenés partout, et chez nous peut-être plus qu'ailleurs. Mais ce qui fait la force du communisme en Russie, c'est qu'il y a reçu depuis un temps immémorial la consécration de la pratique, et que le gouvernement lui-même l'a introduit dans une certaine mesure en Pologne. Que de familles compromises dans l'insurrection de 1863 ont été, même en Lithuanie, dépossédées au profit des classes laborieuses ! D'un autre côté, à proprement parler, c'est la loi agraire qui est en vigueur chez les paysans russes.

Les terres de leurs villages sont partagées

en autant de lots qu'il y a de ménages dans la commune, en tenant compte de la qualité du sol et du nombre de bouches à nourrir dans chaque famille. Cette répartition se renouvelle à peu près tous les sept ans, ou lors du recensement de la population.

Les communes russes conservent leur *droit coutumier* ; les *anciens* y administrent la justice à la manière patriarcale : les verges sont la base et le couronnement, *l'alpha* et *l'oméga* de cette législation. Une fille se laisse courtiser par deux gars, et ne sait auquel donner la préférence, les commères crient au scandale : on fait comparaître la Célimène rustique, et on lui administre la verge. Un des prétendants quitte le village pour n'y plus revenir, l'autre parle de jouer du couteau et n'en fait rien ; de dépit, la fille ne se marie pas, elle est même déshonorée par la peine qu'elle a subie. Ce n'est pas ainsi que les choses se passent dans les autres pays. Schiller a raconté l'histoire de deux frères amoureux de la même femme : leur mutuel dévouement est sublime. L'un d'eux part pour les Indes orientales, comptant que l'absence et le temps triompheront de sa passion. Vain espoir! il revient plus épris que jamais, et se

décide alors à avouer son amour à son frère qui lui dit : « Eh bien ! épouse-la ! »

Dans l'armée russe, les coups n'ont pas, quoi qu'on en dise, cessé d'être à l'ordre du jour, et les officiers eux-mêmes disent qu'on ne peut pas se dispenser de donner des giffles aux soldats. Le ministre de la guerre a voulu substituer à ces punitions les cachots, et en a envoyé des dessins aux différents commandants ; mais allez donc, dans l'Ukraine, faire un cachot d'une chaumière qu'on renverse d'un coup d'épaule!

La Russie a un millier de canons de moins que la France, qui en a cependant laissé prendre beaucoup aux Allemands. Parmi ces canons, un grand nombre sont d'ancien calibre.

Le nouveau fusil russe est excellent, mais il ne porte pas aussi loin que le chassepot ; la carabine est de l'Américain Baran.

Il a été question de former un nouveau corps de cavalerie de 60,000 hommes. Le général comte Grabe s'en est occupé. Il est aimé du grand-duc héritier, mais pas autant de l'empereur.

Les chemins de fer ont donné à la Russie la faculté de transporter les troupes en temps opportun. C'est l'insuffisance des moyens de

locomotion qui a surtout décidé la guerre d'Orient en notre faveur ; mais, malgré les progrès accomplis, les voies ferrées n'ont pas encore supprimé partout les distances, et la Russie fera bien d'utiliser ses chevaux, car elle en a des millions, tandis que nous en sommes dépourvus. Les Prussiens eux-mêmes se remontaient avec des chevaux russes, lesquels sont réformés après cinq ans d'âge. Les chevaux sont devenus plus chers qu'ils n'étaient dans le bon vieux temps, c'est-à-dire qu'ils valent autant de roubles argent qu'ils coûtaient de roubles assignats, il y a trente ans.

J'ai visité la caserne des chevaliers-garde et celle de la garde à cheval. Dans cette dernière, on admire à l'entrée du manége deux magnifiques groupes de chevaux en marbre blanc.

Les officiers logent aux étages supérieurs ; les latrines sont dans un état détestable ; la Russie ne sera jamais le pays des water-closets ; les couchers sont propres, les écuries sont belles et les chevaux superbes, tous d'une même robe : bais pour les chevaliers-garde, et noirs pour les gardes à cheval. Les cuirasses argentées pour les uns et dorées pour les autres, les casques ornés de plumets produisent un effet qu'on

imagine aisément. Comme il n'est pas encore question ici de supprimer les aumôniers militaires, chaque régiment a sa chapelle. Dans celle de la garde à cheval on conserve le drapeau français que ce régiment a pris à Austerlitz, en sabrant un de nos bataillons. Ce fut le seul trophée de la journée. Ce régiment nous a fait du mal aussi à Champaubert en 1814; il a détruit un bataillon de mobiles bretons et a pris sept canons avec deux escadrons. Quant aux drapeaux français qu'on voit à la cathédrale de Kasan, ils ont été pris dans la neige ou dans les dépôts.

Devant cette église se dressent les monuments de Barklay de Tolly et de Koutouzoff; sur le Champ de Mars s'élève celui de Souworoff; devant l'Académie des Arts, celui de Roumiantzoff; près du palais d'Hiver, celui d'Alexandre Ier. Devant le Sénat, les monuments de Pierre Ier et de Nicolas, à cent pas de distance l'un de l'autre. Près du palais d'Anitchkine, l'empereur actuel a érigé à Catherine II un monument dont on ne peut pas dire qu'il n'est pas beau. On y voit les statues de Potemkine, de Brjetsky, de Souworoff, de Derjavine. Catherine II avait des hommes d'État;

Alexandre Ier pouvait s'en passer; Alexandre II aurait besoin d'en avoir, et n'en a pas.

Voici des détails sur le malheur qui a frappé le général Potapoff, chef du corps des gendarmes. C'est un homme de petite taille, très-pieux et très-bon. Il avait été surchargé de besogne pendant la maladie du comte Adlerberg, ministre de la Cour, et cet excès de travail a réagi sur son cerveau. Sur le bateau impérial en Crimée, il se mit à faire des signes de croix: ce que voyant, le ministre de la guerre Milutine en fit autant; Potapoff s'agenouilla alors dans un coin et commença à prier Dieu. L'empereur survient, demande ce qu'il y a, et le général lui répond : « Sire, Dieu sollicite la permission de vous être présenté en grande tenue ». On le prit par les bras, on causa plus d'une heure avec lui pour s'assurer qu'il était devenu fou, et on l'envoya se traiter à Vienne.

Les Russes sont joueurs comme les cartes. Dans les clubs, on dresse jusqu'à 300 tables de jeu. Les dames russes, voyant leurs maris passer les jours et les nuits au cercle, se sont insurgées et ont commencé à s'y rendre aussi. Il n'y a pas d'autre manière de s'entretenir que de jouer aux cartes, et on joue assez gros jeu. Le

peuple de son côté n'a pas d'autre moyen de se divertir que de se soûler. Il meurt plus d'ivrognes en Allemagne et en Angleterre qu'en Russie ; mais on n'y voit pas comme en Russie les ivrognes dans les rues.

La police à Pétersbourg est, dit-on, mieux faite qu'à Londres, ce qui n'est pas peu dire. On le doit au général Trépoff. C'est un fils naturel qui a été recueilli sur un escalier (*Treppe*, en allemand), et à qui son père adoptif a fait donner une bonne éducation. On dit le grand-maître de la police en mauvais rapports avec les autres autorités, ce qui explique les scènes qui ont eu lieu à l'enterrement de Tchernychewsky, étudiant en médecine, mort à la suite d'une longue détention préventive. Le général Trépoff offrit alors sa démission, mais l'empereur la refusa.

Il faut louer le tsar d'avoir maintenu, malgré lui, à son poste un homme qui y rend de grands services.

MOSCOU

Les wagons russes sont faits à l'américaine ; on peut y circuler, et on est sûr de ne pas y être dévalisé ou assassiné, sans qu'on vous porte secours. On peut même y jouer aux cartes. Un général, qui venait de gagner ainsi une somme considérable, cassa par hasard un carreau. Comme il sortait, le conducteur lui en réclama le prix, en disant qu'autrement il lui serait retenu sur ses gages. Son Excellence lui répondit : « Sais-tu que je puis te faire passer par les verges ? » Le général louche et sautille en marchant. Il est écuyer de l'empereur.

Les rails des chemins de fer russes sont, dit-on, plus larges ou plus écartés que ceux des chemins allemands [1]. Aussi aurait-on, en prévision

1. Le convoi de luxe, que l'empereur de Russie a acheté à Napoléon III, fait le parcours de Pétersbourg à Calais ; mais un mécanisme spécial permet de rapprocher les roues, dès que le train entre en Allemagne.

d'une rupture entre la Russie et l'Allemagne, fabriqué à Berlin des wagons *ad hoc*, et on les aurait remisés, en attendant le moment de s'en servir. A supposer que la chose soit vraie, elle ne prouve rien, car on a récemment fortifié Thorn et Posen, évidemment en cas de guerre avec la Russie.

On mange bien, en Russie, aux buffets des chemins de fer, quoique le menu ne soit pas très-varié. La cuisine russe est grasse, lourde et d'une digestion difficile pour les estomacs délicats, ou qui n'y sont pas accoutumés ; mais il y a de bons plats ; le tout est dans le goût de la cuisine provençale. La crème, tant aigre que douce, est généralement très-bonne en Russie : aussi joue-t-elle un grand rôle dans l'art culinaire de ce pays. Biscuits à la crème (notre « charlotte russe »), pommes à la crème, gâteaux de fraises aux œufs battus à la crème : autant de friandises qui méritent le suffrage des gourmets.

Le poisson gelé ne vaut pas grand'chose ; mais, sauf pendant les mois d'hiver, le poisson se mange en Russie beaucoup plus frais que chez

nous, car on l'apporte vivant dans les maisons, et il ne fait, pour ainsi dire, qu'un saut de son humide séjour sur la table du consommateur. Les variétés les plus estimées sont le *sterlet* du Wolga, dont la chair est très-délicate, et la truite saumonée, qu'on pêche dans la Néwa, et qu'on expédie à Moscou. Quant au saumon, il faut aller le chercher en Sibérie, ou dans les provinces limitrophes. La mer Baltique est une pauvre mer, qui ne donne ni poissons, ni homards, ni huîtres : ces dernières se payent un franc pièce.

Un homme formé par l'éducation allemande sera peut-être plus instruit qu'un autre ; mais, avec toute sa science, il pourra n'être qu'un butor hargneux et querelleur. Pour avoir acquis la prépondérance militaire, les Allemands n'en sont ni plus aimables ni plus aimés. La Prusse est condamnée à n'avoir d'autre prestige que celui de la force : elle effraie, elle n'attire pas, et c'est en vain que les vainqueurs de Sedan ont essayé d'introduire leur langue dans la diplomatie. La France, au contraire, rayonne malgré ses infortunes. Elle rayonne par son

intelligence, sa littérature, son goût, ses modes qui l'enrichissent et que nos ennemis ne peuvent ni surpasser ni même atteindre. Faut-il dès lors s'étonner si l'on préfère en Russie les précepteurs français et les gouvernantes françaises? Il y a quelques demoiselles russes qui apprennent l'anglais à Moscou, et, après le mariage de la duchesse d'Edimbourg, cette langue était devenue à la mode; mais depuis, on a cessé d'aimer les Anglais.

Dans ces derniers temps, les professeurs indigènes se sont multipliés ; mais vous pouvez toujours distinguer à quelle classe de la société un Russe appartient, à la manière dont il parle le français.

Bismarck abhorre les Jésuites parce qu'il a été élevé chez eux ; mais il n'a pas trop à se plaindre de la duplicité qu'il a apprise à leur école. « Je tromperai les uns, disait-il à M. Ewers, diplomate russe, qui revenait de Londres après l'affaire des duchés ; je battrai les autres (il parlait des États allemands), et je les conduirai tous contre la France ». Dites donc après cela qu'il n'a pas prémédité la guerre contre nous ! Les Jésuites ont ênlevé à la Russie quelques princes qui ne s'en plaignent pas, au contraire,

et qui étaient d'âge à agir avec discernement; mais les RR. Pères ne sont pas chargés de l'éducation des enfants.

Les Russes professent une espèce de culte pour les crétins. Ils les croient touchés du doigt de Dieu, et les idiots peuvent aller et venir partout, s'asseoir à toutes les tables, tout faire et tout dire, même aux souverains. On mettrait en pièces quiconque toucherait à un *iurodliwoï*. Je ne m'étonne pas après cela que les hommes de génie ne soient pas en odeur de sainteté dans ce pays.

A Moscou, le nombre des églises est si grand que, quand elles se mettent à carillonner, il n'y a pas moyen de s'entendre. La nuit qui a précédé la bataille de la Moscowa, les Russes priaient, et les Français chantaient. La victoire cependant n'est restée aux Russes que dans le bulletin de Koutouzoff, et l'hiver a dû s'en mêler pour rétablir les choses. Aussi dit-on que c'est le maréchal Morozoff (gelé) qui l'a emporté.

La chambre des armures (*granovitaia palata*) a été si souvent décrite que je ne crois pas de-

voir y revenir. Au Kremlin, ce palais des anciens tsars, les chambres sont basses et revêtues de boiseries à l'intérieur.

. J'ai visité avec intérêt la nouvelle prison de Moscou, établie d'après le système de l'amélioration des détenus ; mais j'aime mieux raconter la visite qu'y a faite l'empereur, peu après son ouverture.

Il s'étonna de se voir introduit d'abord dans le salon du directeur ; mais on lui montra aussitôt une longue enfilade de cellules. Dans la salle étaient rangés les 180 malfaiteurs *di primo cartello* auxquels on avait fait revêtir une sorte d'uniforme pour la circonstance. Le président du comité des prisons avait permis à ces criminels de se baigner pendant quinze jours afin de les amadouer, puis il demanda à la corporation (*artèle* [1]) sa parole qu'on se comporterait bien, pendant la visite de Sa Majesté.

L'empereur ne savait rien de cet arrange-

1. Il y a des choses extraordinaires dans le peuple russe, et l'*artèle* est de ce nombre. Dès qu'une certaine quantité d'individus se trouvent engagés dans une profession, ils forment une corporation pour mieux gérer leurs intérêts et surtout pour se mieux nourrir, ce qui réussit toujours, principalement parmi les soldats. Les voleurs forment des corporations pour mieux voler, et portent, dans les grandes

ment, et s'engagea sans crainte au milieu des détenus. Les divers corps d'états lui présentèrent les produits de leur travail : c'était une paire de bottes fortes, une ceinture verte pour la chasse, un bonnet de police du régiment de la garde de Moscou. L'empereur essaya le bonnet, le trouva un peu trop petit et critiqua la disposition de la visière. Sa Majesté va donc porter des effets fabriqués par des forçats ? Le prince Dolgoroukoff, gouverneur général de Moscou, était présent ; il ne fit pas cette observation, mais il s'engagea dans une discussion avec l'entrepreneur des travaux qui lui offrit de parier une grosse somme que tous les objets avaient été réellement confectionnés à la prison. Le chœur des chanteurs (car il y a des chanteurs partout) entonna un air religieux qui fit pleurer le tsar d'attendrissement. Il serra en partant la main du président du comité, et, sur sa recommandation, remercia le directeur de la prison.

réunions, des signes distinctifs (des bonnets, entre autres). — Le fait suivant montrera quelle assistance savent se prêter, au besoin, les membres de ces associations : un convoi de déportés vit un jour arriver une *troïka* qui s'empara d'un homme de la chaîne, et l'enleva au grand galop sans que les soldats eussent eu le temps de tirer, abasourdis qu'ils étaient par cette audace inattendue.

Le président avait demandé 22 millions de roubles pour achever toutes les prisons. Le ministre des finances lui offrit 300,000 roubles. Comme il ne pouvait rien faire avec cela, il se rendit à Ems, en 1867, et là, devant toute la cour, il dit à l'empereur : « Je viens, Sire, plaider la cause de 150,000 familles, indignes, mais néanmoins sujettes de Votre Majesté ». Sa demande n'obtint pas de résultat.

Les chiffres ont une éloquence indiscutable. En France, il y a 28,000 détenus assujettis au travail, et déjà on demande que ce travail cesse de faire concurrence à celui des particuliers et soit limité aux besoins des prisons. S'il y a 150,000 détenus en Russie, il y a encore plus de déportés. De ceux-ci, 15,000 meurent en route chaque année, et 40,000 s'échappent de la Sibérie. Ces évasions multipliées ont amené le gouvernement à établir une prison centrale à Wilna, et à transférer les bagnes dans l'île de Sakhaline.

Les mendiants, en Russie, sont excessivement doux. Vous ne les entendez jamais jurer, mais toujours invoquer Dieu. Je ne sais s'ils forment des corporations.

J'ai remarqué que les Russes se plaisent à la

médisance et qu'ils se déchirent très-bien les uns les autres. Ils inventent même des histoires à la source desquelles il est impossible de remonter; mais la Russie est si grande, me disait un maréchal de noblesse, qu'il n'y a pas de chose qui n'y arrive.

M. Clay, ministre américain, a dit que les Russes ont l'air intimidé. Ils n'osent prendre l'initiative en rien. Cependant, ils l'ont prise dans la question d'Orient. Me trouvant à Moscou, foyer de la propagande panslaviste, je tins à me renseigner sur les promoteurs actuels de ce mouvement. Pagodine et Samarine sont morts, mais ils ont été remplacés par M. Aksakoff qui préside le comité slave, et M. Popoff qui en est le secrétaire. Le grand-duc Constantin a toujours été un ardent slavophile. Kiréef, qui est tombé en Serbie, était le frère de son aide de camp. Ce prince habite à Saint-Pétersbourg un palais de marbre dont les dispositions intérieures rappellent les anciens *térems*[1].

C'est à Moscou, près de l'Hospice des Enfants Trouvés, construit, il y a un siècle, aux frais de P. Démidoff, que fut fondée l'École de Commerce

1. Palais des tsars.

transportée depuis à Pétersbourg par l'impératrice Marie Féodorowna. Le règlement de l'établissement, rédigé par Betsky, l'a été dans un esprit très-éclairé : les punitions corporelles y étaient formellement interdites. Néanmoins la première année il n'y eut pas d'élèves, et la seconde très-peu. Dans le principe, cette école était réservée à des fils de commerçants; plus tard on y admit des fils d'employés. Le nombre des élèves a dépassé 3,000 ; aujourd'hui, il ne s'élève guère au-delà de 400. D'abord, on y recevait des enfants de six ans, et ils pouvaient y rester jusqu'à vingt-et-un ans ; on n'y reçoit à présent que des enfants de onze ans au moins. Les meilleurs sujets sont envoyés à l'étranger pour y entrer dans des comptoirs de négociants. Ils touchent une pension annuelle de 300 roubles. Le capital de l'école dépasse 325,000 roubles et rapporte 11,000 r. d'intérêt; mais les frais s'élèvent à 120,000 roubles couverts par les versements des élèves. Il y a en outre un établissement analogue à Odessa et deux à Varsovie.

A soixante verstes de Moscou, se trouve le monastère de Saint-Serge ou de la Trinité

(Troitzkaia Lavra). Saint Serge y a vécu du temps de Dmitry Donskoy, et la légende raconte que la Vierge lui apparut suivie de saint Pierre. Une image perpétue la mémoire de ce miracle. Elle est couverte de dons précieux. La femme du sénateur de Moscou Moros y a suspendu un collier de cent mille roubles. Ce couvent renferme d'immenses richesses, et on y voit des seaux entiers pleins de perles fines. J'y ai acheté plusieurs bagatelles faites par les moines : elles sont assez chères ; mais on parle en Russie de roubles comme chez nous de francs. De toute manière, on le voit, il y a une grande distance entre Paris et Moscou.

CHEZ LES COSAQUES

La différence qu'il y a entre un Russe et un Cosaque n'est pas facile à établir. Les Cosaques de l'Ukraine, organisés par Stéphan Batory, roi de Pologne, étaient malorusses ; mais les Cosaques du Don sont russes. Les Cosaques de l'Oural, dont est sorti Yermak, le conquérant de la Sibérie, le sont aussi. Les Cosaques Zaporogues étaient des Slaves, et admettaient des gens de différentes races. Ce n'est pas ici le lieu de raconter l'histoire des uns et des autres. Disons seulement que les Cosaques Malorusses se sont appelés, sous la domination russe, « Cosaques de la Mer Noire ». Ils ont été s'établir ensuite au Caucase et s'appellent Cosaques du Kouban ou du Terek. Montés sur leurs petits chevaux, ce sont de superbes cavaliers ; on les a oubliés jusqu'ici dans la distribution, faite aux autres Co-

saques, de la carabine Baran [1]. Il y a des Cosaques réguliers dans la garde, il y a aussi une artillerie cosaque. Ces troupes constituent un des plus précieux éléments de l'armée russe, et nous en savons quelque chose. Les Cosaques ne donnaient ni trêve ni repos à notre armée, surtout en 1812, où leur nom était devenu un épouvantail, même pour Napoléon, qui a failli être fait prisonnier par eux. Il n'y a pas de meilleure troupe pour harceler l'ennemi : les chevaux cosaques passent partout, et, en 1799, ils ont transporté les canons russes sur le Saint-Gothard. Les Allemands ont imité les Cosaques en organisant les *uhlans* qui ne les valent pas [2]. Nous, au contraire, nous avons aboli les lanciers, et je crois que la lance est une mauvaise arme ; mais les Russes l'ont raccourcie et l'ont donnée aux cuirassiers, ce qui augmente la puissance de leur choc.

Le pays des Cosaques du Don est un pays relativement riche ; il y vient de bon raisin, et qui

1. Général américain, inventeur d'un fusil et fabricant à Berlin.

2. *Uhlans* est un mot tatare, et chez les Tatares c'était une troupe de cavaliers nobles. *Hussard* est d'origine hongroise.

plus est, il s'y trouve quelques 500 kilomètres carrés de houille, de l'existence desquels ni Murchisson, ni A. de Humboldt ne se sont doutés : aussi les habitations de ce pays sont plus riantes que dans le reste de la Russie, et cependant les récoltes manquent depuis plusieurs années ; le crédit ne suffit pas [1] et les terres se vendent au rabais — de 10 à 6 roubles la *dessiatine* [2]. MM. Meyer et Ce viennent d'acheter aux MM. Orloff un terrain de 22,000 *dessiatines*, sur les bords du Mious, pour la somme de 1,300,000 roubles, afin d'y exploiter le charbon de terre et l'anthracite.

Le blé se vend aujourd'hui en Russie autant de roubles argent qu'il se vendait, avant l'émancipation, de roubles assignats : donc il est devenu quatre fois plus cher. L'abolition du servage a changé complétement les conditions économiques de la Russie. On est obligé aujourd'hui de payer 1 franc par jour l'ouvrier des champs : que l'on en emploie une centaine ou même plu-

1. Il y a longtemps que les 60 millions du Crédit Foncier russe sont placés, et la plupart des terres sont hypothéquées à différentes banques.

2. Une *dessiatine* équivaut à peu près à un hectare.

sieurs centaines à la fois, comme il arrive dans les exploitations un peu importantes, et la journée qui était jadis gratuite revient à des sommes prodigieuses. Naturellement le prix des céréales a subi une progression analogue. Dans le nord, les jardins sont généralement abandonnés; personne n'est plus assez riche pour entretenir des serres chaudes ou des orangeries.

D'ailleurs, une autre conséquence de l'affranchissement des paysans, c'est leur émigration toujours croissante vers le sud. La Russie Blanche, pays de sables, de pierres et de marais, récompense mal l'effort du laboureur. Celui-ci se porte donc de préférence vers la Russie méridionale ou du moins vers le sol dit *noir*, qui nécessite peu d'engrais et donne de riches récoltes. Déjà ces fertiles provinces sont trop peuplées. Ainsi, tandis que certaines parties de l'empire russe périssent d'anémie, d'autres sont menacées de pléthore.

De ce nombre est le gouvernement de Tambow qui compte parmi les plus prospères de la Russie. Kazlow, une de ses principales villes, située au point d'intersection de plusieurs lignes de chemins de fer, est une cité très-commer-

çante et appelée sans doute à un grand avenir. Il s'y est établi, dans ces derniers temps, beaucoup de banques privées qui ne font pas toutes de bonnes affaires; plus d'une déjà s'est mise en faillite. Il se prépare à Kazlow une quantité considérable de suif dont l'odeur, même en se combinant avec celle des peaux tannées, affecte peu agréablement l'organe olfactif du voyageur.

Ces deux articles (les suifs et les peaux) formaient, il y a quelques années, une des branches les plus importantes du commerce extérieur de la Russie. Ils sont aujourd'hui bien moins demandés; par contre, les chevaux et les bêtes à cornes le sont davantage. Malheureusement le bétail ne voyage pas encore en chemin de fer en Russie, et il s'épuise en parcourant de longues distances à pied.

Depuis la construction des voies ferrées, le seigle a considérablement baissé de prix, quoiqu'il s'en exporte beaucoup par les ports du nord. L'exportation du blé en esprit de vin serait doublement avantageuse; car, outre le profit pécuniaire à réaliser, on arriverait peut-être de la sorte à limiter, en Russie, la consommation des spiritueux, laquelle atteint des pro-

portions effrayantes, au point d'enrayer l'essor des autres industries [1].

Autre *desideratum* : il serait grandement à souhaiter que les blés russes fussent réduits en farine, avant d'être expédiés sur les marchés de l'étranger. A Fiume, notamment, ils ont peine à lutter contre la concurrence de la farine hongroise. Le malheur, c'est que les moulins manquent. Dans la province d'Amour, en particulier, on n'est pas encore parvenu à construire un moulin à eau, bien que les officiers du génie s'en soient mêlés.

Le paysan belge vit sur quatre ou six arpents, le paysan russe ne se tire pas d'affaire avec seize. Ce simple rapprochement qui éclaire toute une situation me dispense d'insister sur l'infériorité agricole de la Russie.

1. A Enisséïsk, en Sibérie, par exemple, il y a 300 cabarets et seulement trois marchands dont le capital s'élève à un demi-million de roubles pour chacun.— La foire, qui se tient l'été dans cette ville, a perdu beaucoup de son animation, maintenant que les ouvriers mineurs qui venaient autrefois y dépenser leur argent se trouvent sans travail.

LES TROIS JOURNÉES DE KHARKOW

C'en est fait : la Russie a eu ses trois jours, le sang a coulé à Kharkow et la victoire n'est pas restée à la police. Les 17, 18 et 19 avril (vieux style) 1874, à la fin de la semaine des Pâques, la tranquillité publique a été troublée, et les provocations ne sont pas venues du peuple.

Des ouvriers s'étant pris de querelle dans une maison en construction, le maître de cette maison fit chercher la police ; les curieux, fort nombreux dans les rues à cause des fêtes, s'attroupèrent. Le commissaire de police Chimoff les somma impérieusement de se disperser. Sur leur refus d'obéir à cette injonction, le commissaire, se rappelant peut-être le maréchal Lobau d'aquatique mémoire, fit venir les sapeurs-pompiers et leur ordonna d'asperger les mutins qui subirent sans broncher ce baptême de la liberté. Alors les pompiers reçurent l'ordre de

charger avec leurs voitures ; le peuple cassa les brancards, détela les chevaux et brisa les tonneaux, puis, passant à l'offensive, il exigea qu'on lui livrât le commissaire de police, car il y avait eu des victimes, et le sang criait vengeance. Le soir, on ne se dispersait que pour se réunir le lendemain, la lassitude seule mettait fin à la lutte. Quand on attaqua les bureaux de police du premier quartier, les portes s'ouvrirent et donnèrent passage à des sapeurs armés de haches qui fendirent quelques crânes, non sans perdre eux-mêmes plusieurs hommes. Chimoff fit jouer le télégraphe des incendies du haut des tours affectées à cette destination ; les sapeurs du deuxième quartier arrivèrent, mais ils prirent par un cul-de-sac où il y avait des briques, le peuple s'en empara et chargea avec une telle impétuosité que les pompiers furent obligés de battre en retraite. On saccagea la maison du commissaire de police, on brisa ses meubles et l'on jeta par la fenêtre ses édredons et ses coussins. La troupe prit les armes et fit une décharge à poudre : un homme fut tué à coups de baïonnettes et l'on promena son cadavre. L'intervention de l'archevêque n'y fit rien : les émeutiers obligèrent le prélat à dire

une messe pour les morts, et après avoir prié avec recueillement, ils revinrent au combat. Les bureaux de police du deuxième quartier eurent le sort de ceux du premier ; mais on ne s'attaqua pas à ceux du troisième parce qu'il n'était pas intervenu dans la lutte. La multitude se porta ensuite à l'hôtel du prince Krapotkine, gouverneur de Kharkow ; elle le trouva fermé. La princesse s'était réfugiée dans le jardin. On pénétra dans la maison voisine, où étaient les archives, et l'on jeta un tas de paperasses dans la rue. Partout où l'on vit le portrait de l'empereur, on le respecta. « Nous ne nous soulevons pas contre l'autorité, disaient les insurgés, mais contre ses instruments ».

Le prince Krapotkine parut enfin : il harangua le peuple et le supplia de rentrer dans l'ordre, pendant qu'il faisait venir des renforts de Tchougoueff et de Koursk. L'arrivée d'un régiment de cavalerie mit fin au combat. Il eût sans doute duré plus longtemps si les séditieux avaient pu se procurer des armes ; mais l'arsenal était gardé par un détachement considérable, et il ne fut pas possible de s'en emparer.

Il y a eu dans tous ces événements un grand

élan, beaucoup d'énergie, et il faudrait être aveugle pour ne pas y voir une direction souterraine. Le peuple russe ne veut plus être mineur et ne se laissera plus traiter comme tel. L'exemple de Kharkow sera imité ailleurs si la leçon ne profite pas aux autorités et si elles ne dépouillent pas leur morgue et leurs allures outrecuidantes.

Le gouvernement n'ouvrira pas les yeux. Quand on a de l'argent placé à la banque d'Angleterre, on a une poire pour la soif, et on ne se soucie pas des conséquences ; mais que deviendra la société ? C'est aux gens qui ont quelque chose à perdre à se poser cette question, à songer au lendemain. Les nihilistes disent tout haut qu'ils n'ont devant eux que des ânes, et ils n'ont pas tort. Les avertissements aux journaux (le *Nouveau Temps* en a reçu un second pour sa correspondance de Paris qui sympathise avec les athées) ne sauveront rien. Les esprits sont en travail. La société élégante ne se soucie que du théâtre, ses héroïnes sont des danseuses ou des actrices. Elle a fait un enterrement somptueux à la danseuse Ladine et raffole de la danseuse Lavronsky, comme jadis elle avait de l'engouement pour

Mlle Taglioni. Elle a essayé de faire son idole de Mlle R... qui joue le rôle d'Isiaslaw dans *Rognéda* ; mais elle a appris que cette ballerine ne sait pas le cancan, et le cancan règne et gouverne à Pétersbourg, c'est un rival sérieux du *fatum* russe. L'avenir peut bien être à la Commune si l'on n'y prend garde. Les apôtres de ces doctrines ne pensent que d'après le livre de Karl Marx sur *le Capital*, et disent que l'économie politique anglaise n'a été écrite que par des bonnets de nuit qui défendaient ou expliquaient l'ordre de choses existant en Angleterre, où le sol n'appartient qu'aux descendants des compagnons de Guillaume le Conquérant et où la rente se règle en conséquence. Il ne doit y avoir, selon eux, de rente que pour les travailleurs.

Qu'on y songe : dans un pays où l'esprit d'association est assez puissant pour que les postillons tirent au sort entre eux à qui conduira le bourgeois, l'utopie mutuelliste pourrait bien, un jour ou l'autre, cesser d'être une utopie.

KIEW

Kiew, le second berceau de l'empire russe (Novgorod a été le premier, Kiew est resté longtemps sous la domination polonaise et n'est retourné à la Russie que sous le règne d'Alexis), est situé sur les rives du Dniéper dans un panorama splendide ; mais cette ville, riche sous les premiers princes russes, a été ravagée par André Bogolubsky (Dolgoroukoff, prince de Wladimir) et ensuite par Batýi, et ne s'est plus relevée depuis. Le couvent dit *des Grottes* est de l'autre côté du fleuve : on m'y a montré une tête de sainte qui suinte la myrrhe (!!!). C'est là qu'ont vécu Nestor, l'annaliste russe, et bien d'autres moines célèbres. La cathédrale de Saint-Michel est de ce côté du fleuve. L'université de Saint-Wladimir, récemment fondée, occupe un local d'une médiocre apparence. Elle possède un professeur de philologie comparée très-distingué. M. Bounge, le professeur d'économie

politique, a fondé le journal *Kievlianine*. Depuis, il s'est révélé surtout comme économiste pratique, en s'intéressant dans les chemins de fer.

Dans le gouvernement de Kiew se trouve Belaia-Tzerkow, ville importante, qui est le siége du second gymnase. Elle appartient aux comtes Branicki, depuis que Catherine II l'a donnée au général Joseph-Xavier, en récompense de la confédération de Targowicz, d'abord comme *pain de distinction* pour services rendus au pays, puis en bien propre, après le second partage de la Pologne. Erigée en starostie, elle rapportait dès cette époque une somme considérable, et le général, fait comte par la tsarine, sut agrandir encore cette seigneurie à force d'avarice. C'était un homme brave et intelligent, mais qui plaçait son ambition au-dessus de son patriotisme. La branche cadette du connétable Branicki, peu flattée de se voir attribuer des liens de parenté avec celui qu'elle appelle un traître, a prétendu que le général était un pseudo-Branicki, dont le vrai nom serait Bronecki. Quoi qu'il en soit, Branicki ou Bronecki, Joseph-Xavier, par son mariage avec la nièce de Potemkine, accrut sa fortune au point de la

rendre colossale. Son fils fut sénateur, et épousa une comtesse Potocka, très-riche également. Les trois filles issues de cette union obtinrent chacune une dot de 10 millions de roubles assignats. L'aînée a épousé le prince Worontzoff, une autre un prince romain, et la troisième un poëte polonais. Des trois fils, le plus connu chez nous est le comte Xavier, qui, après avoir été aide de camp de Paskéwitch, a émigré en France, où il a acheté le château féodal de Montrésor, en Touraine, et commandite à Paris un grand établissement de joaillerie. Ce nabab slave possède deux saphirs, dont l'un, estimé 500,000 fr., a été acheté à Dresde par la comtesse mère, et passe, avec plus ou moins de fondement, pour avoir été enlevé par Sobiesky dans les bagages du pacha turc.

Le comte Xavier Branicki s'est acquis une certaine notoriété de financier politique par sa brochure sur l'impôt. De son séjour à Varsovie, il a gardé des idées polonaises qui l'obligent à faire quelque bien à ses compatriotes exilés ; mais ceux-ci ne sont pas les seuls à connaître sa générosité, car il a souscrit, en 1870, 500,000 fr. en faveur des blessés français. Disons, pour en finir avec lui, qu'il a épousé, à l'âge de soixante

ans, une veuve, mère de deux fils, née comtesse Zamoyska.

Les deux autres petits-fils du général Joseph-Xavier sont le comte Ladislas, qui a épousé une princesse Sapieha, et le comte Alexandre, marié à une demoiselle Holynski. Ce dernier est le possesseur de Belaia-Tzerkow. Il réside à Paris. Son fils, marié à une Krasinska, habite le domaine de la famille.

Sophievka, en Wolhynie, est célèbre par son jardin, que Delille a chanté. Cette propriété appartenait au comte Potocki ; mais l'impératrice-mère, sœur de l'empereur Guillaume, ayant témoigné qu'elle en avait envie, on la confisqua pour lui en faire cadeau. Le comte Potocki, le frère de la comtesse Kisseleff, morte il y a deux ans, a traversé des fortunes diverses. En butte aux persécutions, il a embrassé la religion grecque, s'est appelé Nicolas, et le tsar, son homonyme, l'a autorisé à ne pas payer ses dettes !

Le prince Marcelin Lubomirski a eu l'art de dépenser plus d'un million entre deux foires, celle de Berditchew et celle de Doubno ; il s'est endetté à Pétersbourg, et est allé mourir à Paris. L'empereur Nicolas a dit à son père qu'il

ne s'entendait pas à l'éducation de ses enfants, et s'est chargé de celle de son petit-fils, le prince Joseph, qu'il a placé au corps des pages et a fait ensuite officier aux gardes Préobrajensky; mais lui, qui était né à Paris, a opté pour la nationalité française, et a depuis écrit beaucoup de romans, sans rétablir sa fortune.

Les dames volhyniennes sont très-belles, et les dames polonaises très-gracieuses et vraiment séduisantes. Elles sont toutes d'excellentes patriotes.

La Russie sait que l'intolérance religieuse a coûté à la Pologne la perte de l'Ukraine. Elle le sait, et pourtant elle commet la même faute dans ses provinces occidentales, où elle poursuit non-seulement les catholiques, mais encore les grecs-unis. La Russie ne veut pas avoir d'autre maître chez elle que le tsar, et, comme Bismarck, elle est mal avec le Pape; mais si le protestantisme est un progrès sur le catholicisme, le byzantinisme n'en est pas un, et le gouvernement russe ne peut pas même appeler son intolérance *lutte pour la culture.*

Mazeppa était le suzerain de Pierre I[er], et non pas son sujet. Le faire maudire dans les églises russes, à côté de Stenka Razine et de

Pougatscheff, est le comble du ridicule. Quoi de plus atrocement inepte que cet *anathème* balbutié pendant le grand carême par les lèvres tremblantes de vieux évêques édentés ?

Quand l'empereur Alexandre II vint à Belaia-Tzerkow, une députation d'israélites se présenta à lui. « J'ai fait tout ce que j'ai pu », dit-il aux délégués, et il les congédia en leur faisant le signe de la croix, sans réfléchir qu'ils n'étaient pas baptisés. Après le déjeuner, il prit congé de son hôtesse, la comtesse Branicka, sans même se rappeler qu'elle avait un fils exilé.

Les mœurs modernes pénètrent partout, et Kiew, la ville des traditions merveilleuses, n'est pas à l'abri de la contagion. C'est ainsi que le caissier de la banque de commerce, fondée par le gouverneur général Anenkof, vient de commettre un vol de 900,000 roubles au préjudice de cet établissement. On n'a retrouvé chez lui que 100,000 roubles, et il a déclaré n'être pas assez bête pour dire où il a placé le reste. Où allons-nous si les caissiers de la Russie se mettent à rivaliser avec ceux des États-Unis?

POLONAIS ET JUIFS

C'est à bon droit qu'on a appelé la Pologne la « nation martyre ». Les souffrances qu'elle a éprouvées, Dante lui-même, s'il revenait au monde, serait impuissant à les retracer. Voici, à ce sujet, un fait peu connu, et qui mérite d'être recueilli par l'histoire, à titre de clémence!

En 1832, il y eut à Varsovie une conspiration contre le prince Paskéwitch. Elle fut découverte, et les jeunes gens qui y avaient trempé furent arrêtés au milieu d'un bal.

Parmi eux se trouvait M. Etienne Dobricz, dont la famille, très-honorée en Pologne, est d'origine serbe. Il fut condamné à la peine de mort. Sa mère alla par trois fois au château implorer la grâce de son fils ; enfin on lui dit qu'il ne serait pas exécuté, mais qu'il monterait sur l'échafaud. On l'y amena, en effet, la corde au cou, pendant que sa mère assistait, d'une fenêtre de sa maison, à ce simulacre de supplice. Le

condamné entendit la lecture de sa sentence; après quoi il fut immédiatement emballé pour la Sibérie, où il passa dix ans.

Un autre Polonais, dont le nom m'échappe, dut recevoir le knout et le reçut. Son corps en gonfla, et, tel quel, il fut expédié aussi en Sibérie, et gracié en même temps que Dobricz. Ce malheureux vint à Paris, où il fut longtemps inspecteur à l'école polonaise du boulevard des Batignolles. Maigre, blême, voûté, il ressemblait à un spectre. Un riche Polonais de la Gallicie le prit dans son château, pour y avoir soin de sa bibliothèque.

Je ne sais de quels termes qualifier un gouvernement qui traite de la sorte des gens dont le patriotisme est le seul crime. Et quand un tel gouvernement se pose en défenseur des Slaves, dont les Polonais font partie, il fait bien de se retirer sans coup férir.

Les Polonais ont plus souffert de l'empereur Alexandre II que de Nicolas. Le tsar actuel a retiré à la Pologne jusqu'à son nom, remplacé aujourd'hui par celui de « Provinces de la Vistule ». Ainsi s'est réalisé le mot de Pouchkine : « Et le nom polonais n'existera plus ».

Nicolas, sur son lit de mort, aurait dit à son

fils : « Tu as deux ennemis, les Polonais et les nobles : ne donne pas de constitution aux premiers, et émancipe les paysans ».

Où sont donc ces nobles russes qui auraient osé être les ennemis de l'autocrate ? Il faut remonter bien haut dans l'histoire de la Russie, ou tout au moins jusqu'au règne d'Anne Ire, pour trouver chez les nobles quelques velléités de résistance au pouvoir du souverain. La journée du 14 (26) décembre 1825[1] n'avait pas pour but d'augmenter les prérogatives de l'aristocratie, mais de conquérir la liberté au profit de la nation tout entière.

Les Polonais ont eu tort de s'insurger en 1863. Le prince L. Czartoryski lui-même a dit : « Je n'ai jamais su qui a fait cette insurrection ; à en juger par celui à qui elle a profité, ce doit avoir été le gouvernement russe. »

A la suite de cette tentative avortée, la question polonaise a été noyée dans le sang, mais elle peut renaître. Les slavophiles, sentant que les Polonais seraient pour eux un utile renfort, leur crient : « Réconcilions-nous », et les Polonais ne demandent pas mieux, à con-

1. *Voir* Note 1, page 44.

dition d'avoir des garanties. Selon eux, c'est Katkoff et Léontieff qui leur ont fait le plus de tort, en prêchant, dans la *Gazette de Moscou*, l'anéantissement de la Pologne. La mode pour M. Katkoff est passée.

Dans la Chambre des députés, les Polonais russes feront comme ceux de Posen, au *Reichsrath* allemand : ils réclameront leur langue.

Au début de son règne, l'empereur Alexandre disait qu'il fallait régler les lois russes d'après les lois polonaises, celles-ci étant les meilleures. Depuis l'annexion définitive, tout vestige du code Napoléon a disparu.

Saint-Marc Girardin a dit aux Polonais : « Si la Russie vous a avalés, faites qu'elle ne puisse vous digérer ». Cette recommandation peut être adressée à l'Alsace-Lorraine.

Rivés à la même chaîne, Russes et Polonais finiront par faire cause commune contre l'oppression, et secoueront le joug. En ce moment, où il s'agit de reconstituer une Pologne avec le grand-duc Constantin, les Russes me disent que les Polonais le chasseront avant trois mois, s'il est roi ; et s'il n'est que vice-roi, ce sera la Russie continuée. La Pologne est donc le boulet qui empêche la Russie de se mouvoir.

En attendant une restauration qui reste le secret de l'avenir, les Polonais s'en vont, et les Juifs arrivent. Ceux-ci pullulent dans les provinces occidentales de la Russie. Bientôt le sol de la Lithuanie sera accaparé par eux, comme l'est déjà celui de la Gallicie.

De par les mœurs plus puissantes que les lois, le Juif russe demeure un étranger aux yeux des populations parmi lesquelles il s'est fixé. Quand on le voit sordide, ignoble, repoussant de saleté, forcé de répandre son sang pour une cause qui n'est pas la sienne, on se demande quel charme invincible l'attache à ce sol inhospitalier ; ne serait-il pas beaucoup mieux dans le pays qui fut le berceau de sa race et de sa religion ? Pourtant, si jamais la Palestine était restituée aux Juifs, tout porte à croire qu'ils refuseraient de s'y rendre, et préféreraient se perpétuer sur cette terre d'Europe où, en dépit de tout, leur argent leur donne les droits du maître.

Certes, la chimère d'une nouvelle Judée n'a rien de matériellement irréalisable. Les Turcs seraient disposés à vendre la Terre Sainte aux Juifs, ne fût-ce que pour jouer un mauvais tour aux chrétiens. Les milliards nécessaires à cette acquisition seraient vite trouvés et rempliraient

fort à propos le trésor ottoman. Mais qu'importe la possession des rives du Jourdain à qui peut, sans exagération d'ambition, rêver la conquête du monde ? Tandis qu'on parle ici de panslavisme, là de pangermanisme, le panjudaïsme fait tout doucement son chemin. Est-ce qu'en Europe les Israélites ne possèdent pas déjà les deux tiers de la propriété mobilière ? Est-ce qu'en Allemagne ils ne forment pas le principal appoint du parti national-libéral qui fait la force du prince de Bismarck ? Est-ce qu'en Russie un tiers du Sénat n'est pas vendu à leurs intérêts ?

Le juif de nos contrées, libre penseur souvent, libéral toujours, ne se distingue plus du reste de la population. En Lithuanie, la diversité de religion est un éternel ferment de discorde entre deux races obstinément fidèles, l'une au fanatisme hébreu, l'autre au fanatisme orthodoxe. De là résultent des scènes étranges qui semblent appartenir au moyen âge plutôt qu'au XIXe siècle.

A Vilna, passe un convoi de déportés. Les juifs, en voyant un de leurs coreligionnaires dans la chaîne, se jettent dessus pour le délivrer, et auraient infailliblement réussi ; mais les prison-

niers orthodoxes se mettent de la partie, ils disent aux soldats : « Défendez-vous, nous retiendrons le Juif », et l'attaque est repoussée.

Un jour de *sabbat*, où le Juif de ce pays ne tirera pas son mouchoir pour se moucher, un Israélite rencontre dans la rue un garçon qui allait avec son père, et lui met la main sur le nez. Voulait-il le moucher ou se porter à un autre excès ? Le père prend le juif par le bras, un autre Israélite prend la défense de l'agresseur ; mais un soldat de la police vient au secours du chrétien et veut conduire l'assaillant au poste ; il est à son tour assailli par les Juifs, qui sont en majorité à Vilna, et force ne reste pas au représentant de l'autorité.

Un grenadier russe se prend un jour de querelle avec un cabaretier juif, et lui dit qu'il le tuera. — « Et que dira l'empereur, si tu me tues ? — Il dira que j'ai bien fait. Quand je charge à la baïonnette, *je ne sens pas l'âme en moi* ». Il lui demande à boire à crédit et engage sa capote. Le Juif lui fait un compte à sa façon et, sous prétexte qu'il ne le connaît pas, il garde la capote, comme intérêts payables d'avance. Le grenadier revient à la charge le lendemain. « As-tu de l'argent, Juif? —Non.—Veux-tu en avoir?—

Je voudrais bien. — Eh bien! sais-tu ce qu'il faut faire? Nous allons prier Dieu chacun à notre manière, toi dans un coin, moi dans un autre, et celui à qui Dieu en enverra partagera avec l'autre. Cela va. » Ils prient. « En as-tu? — Non. — Recommençons ». Nouvelles oraisons, puis reprise du dialogue : « En as-tu cette fois? — Non. — Tu mens, Juif ». Le soldat le fouille, lui trouve sa bourse et en partage le contenu.

Un Juif a été secrétaire d'Etat en Pologne. C'est la plus haute situation qu'un homme de sang israélite ait occupée. Je ne crois pas qu'on en voie jamais remplir les fonctions de feld-maréchal ou de grand-amiral. Je suis même tout étonné qu'un Polonais commande les troupes du tsar, ce n'est pas sa place. Les Russes ne sont pas habitués à être commandés par des Polonais, trop impétueux pour eux ; et je crains bien que le général Niepolczinski ne finisse mal. Tous les sujets de l'empire sont égaux devant l'empereur, mais Pouchkine ne croyait pas à l'honneur d'un joueur, au service désintéressé d'un Allemand, et à l'amour d'un Polonais pour la Russie.

LES CHEMINS DE FER

On a calculé que chaque verste ou kilomètre de chemin de fer en Russie reviendra bientôt à 300,000 roubles ; et comme il y a déjà près de 12,000 verstes d'achevés, les capitalistes étrangers seuls gagneront 750 millions de roubles ! Déjà les chemins de fer sont revenus en Russie dix fois plus cher qu'en Prusse où tout coûte davantage ; le terrain, la main-d'œuvre et les matériaux.

En général, les constructions faites sont loin d'être satisfaisantes, et imitent plutôt les chemins de fer suédois que les chemins de fer allemands ; il n'y a le plus souvent qu'une seule voie ferrée, tandis que les besoins en demandent impérieusement deux. Sur un terrain plat où les tunnels sont excessivement rares et peu importants, où il n'a pas fallu percer des montagnes et où il a suffi de creuser deux petites rigoles le long de la voie, on aurait pu cons-

truire à moitié moins de frais que ne l'ont fait les compagnies qui ont enrichi quelques gros bonnets au détriment du public et de l'avenir. Le difficile est d'avoir une concession en Russie ; mais quand on en a une, on devient millionnaire en un tour de main.

L'outillage fabriqué à Toula avec le mauvais fer tiré de l'Angleterre se cassait au moment même où on l'emballait. De tout le matériel venu du dehors l'administration allemande n'aurait pas accepté la dixième partie.

Les capitalistes étrangers ont reçu 25 % pour les capitaux qu'ils ont avancés aux entrepreneurs concessionnaires : or, dans sept ou huit ans, il faudra reconstruire la plupart des chemins de fer russes : c'est donc encore 25,000 roubles par verste qu'il faudra débourser de nouveau, outre les 10 à 15 mille que nécessitera pour chaque verste l'achèvement du matériel. Comme on sera obligé d'augmenter le prix des places et des transports, c'est autant qui sera prélevé en sus sur les voyageurs et les commerçants, ce qui arrivera encore plus sûrement si l'on n'est pas en état de satisfaire les capitalistes étrangers en une fois. Les banquiers anglais et juifs avancent volontiers de l'argent pour les

chemins de fer russes afin que le blé et les autres produits leur arrivent plus vite ; mais la Russie est traitée comme un débiteur insolvable.

Si les chemins de fer coûtent beaucoup de roubles, ils coûtent encore plus de monde ; mais la vie humaine est comptée pour peu de chose au-delà de la Vistule. Les accidents sur les trains en marche sont 200 fois plus fréquents en Russie qu'en Prusse. Sur les 30 millions d'habitants de ce dernier pays il ne périt que 3 personnes par an sur les chemins de fer, et en Russie 600. Sans doute, la Prusse n'a que 7,000 kilomètres de voies ferrées ; mais la circulation y est beaucoup plus active (1 tué sur 116,000 voyageurs en Russie et sur 11,500,000 en Prusse), et remarquez que la statistique des chemins de fer est bien faite en Prusse, tandis qu'en Russie c'est à peine si la dixième partie des accidents reçoit de la publicité. Avec l'accroissement du réseau les chances de rencontres se multipliant, la vie des voyageurs courra des dangers plus grands encore. En temps de guerre, comme le fait a été constaté même en Prusse, ces accidents augmentent ; on est obligé d'employer un personnel plus nombreux et de le recruter parmi des gens moins expérimentés.

Il ne faut pas accuser l'ivrognerie des machinistes ou des chauffeurs russes de ces tristes résultats. La faute en est au manque de surveillance. Il y a bien un inspecteur choisi pour chaque gouvernement ; mais il n'a pas voix au chapitre, car c'est ordinairement un ingénieur étranger au service des machines à vapeur. Si, au contraire, on prenait des élèves de l'Institut Technologique, cinquante de ces inspecteurs convenablement rétribués rendraient la sécurité aux 30,000 voyageurs russes.

Pour assurer le paiement des garanties, on a été obligé d'abandonner la Bourse aux faiseurs étrangers qui font la hausse et la baisse, et établissent le cours des actions ou obligations d'une manière artificielle ou arbitraire. Libre à MM. Katkoff et consorts de prodiguer l'encens aux entrepreneurs russes. Peu m'importe à moi que M. Warschawski, en sa qualité d'israélite, emploie les Juifs de préférence aux Russes sur la ligne exploitée par lui ; peu m'importe que M. Poliakoff se soit relevé ou non de ses fausses spéculations. Quant à M. Von Derwies à qui l'ingénieur Struve a fait dépenser 800,000 roubles en sus du devis pour le pont sur le Dniéper (une merveille, paraît-il), j'ignore si on

lui a donné le grand-cordon de Saint-Stanislas pour panser la blessure faite à sa caisse ; ce que je sais, c'est que sa villa à Nice ressemble à un asile d'aliénés plus qu'à une villa, et je me demande à quoi doivent ressembler ses embarcadères.

Ce qui se passe au chemin de fer d'Odessa donne une idée du désordre qui règne dans ce service en Russie. La ligne en question fut cédée à M. Tchikhatcheff, directeur de la Compagnie de la Navigation, qui se mit à faire des économies. Aussitôt ses subordonnés d'enchérir sur lui, et bientôt les locomotives n'eurent plus de charbon pour marcher. Le gouvernement envoya un ingénieur, M. Gortchakoff, pour surveiller l'exploitation du chemin. Celui-ci reprit les employés qui avaient été renvoyés par Tchikhatcheff, et les nouveaux, aujourd'hui démissionnaires, réclament en vain une indemnité.

Dans les wagons récemment arrivés de Berlin, les compartiments de première classe sont pourvus de glaces et de lavabos. Les wagons des secondes ont trente-six places, et ceux des troisièmes quarante. Il y a un poêle dans chaque compartiment ; seulement celui des troisièmes est placé dans un coin de manière à rôtir l'infortuné voyageur que sa mauvaise

étoile oblige à s'asseoir à côté. Sur le chemin de Kharkow à Azow, les wagons ont des lits mobiles; mais, comme on a négligé de capitonner les plafonds, ceux qui entrent dans les wagons nouvellement chauffés sont arrosés comme par la pluie.

Les recettes des chemins de fer se répartissent ainsi :

1) La ligne de Pétersbourg à Varsovie et Nijni-Novgorod : 15,573,000 roubles.

2) Koursk-Kharkow-Azow : 6,700,000.

3) Moscou-Brest : 4,421,000.

4) Orel-Witebsk : 3,822,000.

5) Kharkow-Krementchouk : 2,918,000.

6) Dunabourg-Witebsk : 1,705,000.

7) Orel-Griazy : 1,733,700

8) Kozlow-Woronech : 1,471,000.

9) Baltique : 1,152,000.

10) Varsovie-Terespolsk : 1,047,000.

11) Poti-Tiflis : 957,000.

12) Varsovie-Bromberg : 844,000.

13) Choreïsk-Iwanow : 595,000.

14) Volga-Don : 510,347.

15) Riga-Morchansk : 471,000.

16) Riga-Mittau : 213,700.

17) Lodzi : 133,000.

Malgré ces chiffres peu édifiants, des hommes comme M. von Derwies, ancien élève de l'École de droit, qui a rendu de grands services aux chemins de fer russes, ont pu se retirer à Nice et à Lugano à la tête de deux millions de revenus.

LES ARTS

M. Ampère, dit-on, dans son *Voyage aux États-Unis* a laissé sur les arts une page en blanc. Les Américains qui visitent l'Europe n'y trouvent à admirer que les bâtiments : ils n'ont chez eux que « le palais du Congrès », à Washington. L'Amérique est un pays jeune. Il en est de même de la Russie. Tous les styles s'y coudoient, toutes les imitations s'y sont donné rendez-vous. Ce qu'on y cherche en vain, c'est, pour ainsi dire, le cachet personnel, la note originale et *genuine.* Cette nation arrivera-t-elle un jour à concevoir un idéal artistique bien à elle, et à le formuler dans des monuments d'un caractère *sui generis?* Rien ne défend de l'espérer; mais on doit convenir que ce moment n'est pas encore venu.

Les *térems* de Moscou appartiennent à l'architecture slave et nullement tartare, comme l'a prétendu M. Dixon. L'église de Basile *Blagennoï*

(le Bienheureux) est d'un goût asiatique. Iwan IV le Terrible témoigna d'une étrange manière son admiration pour cet édifice. Il fit crever les yeux à l'architecte qui l'avait construit, afin que l'artiste ne pût pas le reproduire ailleurs.

Le palais d'été près de Moscou, construit par Alexis Mikhaïlowitch, est dans le genre chinois.

A Pétersbourg, le palais d'hiver, construit sous l'impératrice Elisabeth, est un rococo exécuté par le comte Rastrelli, architecte italien. Le palais de Péterhof est dans le même style, et les jets d'eau n'y ont pas coûté ce qu'ils ont coûté à Louis XIV, parce qu'on n'a pas eu à chercher l'eau au loin, le golfe étant tout près. Le palais Anitchkof est d'une architecture italienne moderne. Le monument de Pierre Ier est l'œuvre d'un français Falconet, et c'est Montferrand qui a bâti l'église d'Isaac. Celle de Kasan est une pauvre réduction de la cathédrale de Saint-Pierre à Rome. Là reposent les cendres de Souworoff et de Koutousoff, et en face on voit les monuments de Koutousoff et de Barclay de Tolly. C'est là aussi que sont gardés les drapeaux pris aux Français en 1812. S'ils ont été ramassés dans la neige, cela prouve qu'on ne devait pas les y

laisser, et, en Crimée, nous avons su mieux nous garantir du froid, dont on a cependant beaucoup souffert.

Les Russes ont élevé, hors de leur pays, plusieurs édifices dont quelques-uns ne sont pas sans valeur, mais qui tous dénotent la même absence d'individualité artistique.

Si l'église russe de Paris n'est pas dénuée de mérite, celle de Nice a été construite avec une telle hâte qu'elle est humide et privée de goût. La chapelle commémorative pour le grand-duc héritier Nicolas, élevée sur la place où il est décédé (on a acheté à grand prix la villa Belmont et rasé la maison qui contenait plus de vingt chambres), ne brille ni par les proportions, ni par la distinction des formes ; l'architecte a cependant exposé un projet d'église qui est infiniment admiré. La chapelle russe à Genève est très-réussie, et son style byzantin ne manque pas de goût. L'église de Wiesbaden n'a rien de particulier, si ce n'est le mausolée de la duchesse de Nassau, fille du grand-duc Michel Pawlowitch. A Baden, s'élève une magnifique église grecque, où est enterré le prince Couza dont la sœur mariée au prince Gortchakoff, le fils du chancelier, lui a apporté en

dot l'énorme somme de dix millions de ducats.

Voulez-vous admirer l'architecture russe dans sa spontanéité naïve et vierge d'emprunts exotiques? Regardez le paysan, voyez-le avec une hache construire sa chaumière et découper les ornements en bois qui vont la décorer. Assurément l'*isbâ* n'est pas un chalet suisse ; il a fallu faire des concessions à un climat rigoureux. Néanmoins les habitations des paysans aisés réunissent souvent la solidité à une certaine élégance.

L'imagerie religieuse fait vivre, dans la sainte Russie, bon nombre de fabricants, disons mieux, d'artistes. Jadis Kiew était le principal centre de ce commerce qui depuis a été transporté à Souzdal. Les imagiers russes sont arrivés à produire de véritables petits chefs-d'œuvre qu'on peut se procurer pour peu de chose. Les moines, de leur côté, ont le loisir et les moyens de se perfectionner dans cet art. A Paris, après la guerre d'Orient, les images russes furent un moment très à la mode. Les cadres en argent doré et incrusté de pierres précieuses en font un objet de luxe, en même temps que de dévotion.

Les arts industriels n'ont pas encore fait beaucoup de progrès en Russie. L'orfévrerie de Sosikoff à Moscou laisse à désirer sous ce rapport, et les Anglais eux-mêmes soignent mieux cette partie.

Les encouragements officiels ne manquent pas, en Russie, à la peinture. Nicolas a fondé une école d'artistes russes à Rome. Fidèle à la tradition paternelle, la grande-duchesse Maria Nikolaïewna aime les arts, et les protége de son mieux en sa qualité de présidente de l'Académie des Beaux-Arts à Saint-Pétersbourg. Sous son impulsion la *Société protectrice des Arts* a atteint un développement qui lui permet de rendre de grands services. En quelques années son capital s'est élevé de 800 à 100,000 roubles. Elle a acquis, pour y ouvrir des expositions annuelles, l'ancien hôtel du gouverneur de St-Pétersbourg ; elle possède un musée où l'on compte déjà plus de 3200 numéros, et elle édite une publication curieuse sur les *Ornements russes*. Parmi les sociétaires figurent le prince Pierre Chouwaloff, les comtes Strogonoff et Narychkine, et le littérateur Grégorowitch qui, comme secrétaire de la Société,

exerce une très-utile influence sur ses travaux.

La *Société protectrice des Arts* décerne des récompenses dont la valeur atteint jusqu'à 1000 roubles. Je n'étonnerai personne en ajoutant que ce sont toujours les mêmes peintres, professeurs décorés, qui obtiennent les prix. Le mandarinisme est de tous les pays.

L'Académie des Beaux-Arts fait des expositions tous les ans, et l'empereur y achète des tableaux au-dessus de leur valeur pour encourager les artistes.

Il est temps de le dire : les peintres russes ne sont pas indignes des sympathies que leur témoignent la cour et les classes dirigeantes. La peinture historique et religieuse peut revendiquer avec orgueil MM. Ivanoff et Brulow qui ont décoré de plusieurs chefs-d'œuvre les églises de Saint-Pétersbourg. Malheureusement le climat russe est peu propice à la conservation des tableaux, et déjà les toiles de ces maîtres ont subi des altérations regrettables. M. Mukowsky excelle dans la peinture de genre. Ses scènes de la vie des paysans sont un peu enjolivées, ce qui n'est pas le défaut ordinaire des artistes russes, dont le pinceau est en général plus exact qu'inventif. M. Swertchkoff a de

l'élan, et ses chevaux sont estimés même à Paris. MM. Chichkine et Wassilieff sont des paysagistes distingués. Quant à M. Aïwazowsky, dont les tableaux se vendent quarante mille francs en Russie, c'est moins à ses *Paysages de Crimée* qu'à ses *Marines* qu'il doit sa légitime célébrité.

La musique russe vient de mettre le pied dans l'étrier. Stréloff a produit *Rognéda*, un véritable opéra ; il a surpassé Glinka avec sa *Vie pour le tsar*, et satisfait des juges étrangers, compétents et sévères. Reste à savoir si Stréloff sera suivi dans la voie où il vient de s'engager avec tant de succès. On doit d'autant plus souhaiter à Saint-Pétersbourg la création d'un art lyrique national, que les artistes de l'Opéra Italien chantent pour le public russe avec une négligence marquée, tandis que les chanteurs russes s'appliquent à faire valoir de leur mieux les partitions de leurs compatriotes.

Un théâtre populaire a été inauguré à Kholmogor, ville du gouvernement d'Arkhangel, célèbre par la naissance de Lomonosoff. Les

acteurs, de simples paysans, se tirent très-bien d'affaire, ce qui permet d'augurer favorablement de l'avenir de cette innovation. Sans doute, il y a beaucoup à dire contre l'amour des spectacles ; bonne chance néanmoins aux tentatives dramatiques des Russes ! Le jour où ceux-ci trouveront plus de distractions et de plaisirs dans leur pays, ils songeront moins à le quitter.

LA LITTÉRATURE

La littérature russe ne s'est pas relevée de la mort de Pouchkine. Il faut du temps pour remplir le vide que laisse après lui le génie, et voilà que le comte Alexis Tolstoy n'est déjà plus. Il avait été historiographe de la cour, et l'empereur aimait à s'entretenir avec lui, précisément parce qu'il ne briguait aucun autre emploi. *Jean Sérébrenoï* est un roman historique palpitant d'intérêt. *Moscou en 1811*, au contraire, a laissé le public froid. *La Mort d'Ivan le Terrible* est un drame qui a trouvé autant d'admirateurs que de détracteurs.

Le comte Tolstoy est mort, laissant inachevé un drame intitulé *Le Président*. Le lecteur me saura peut-être gré de lui donner un court aperçu de cette pièce, dont les quatre actes terminés font vivement regretter l'absence du cinquième. Le sujet est emprunté au passé héroïque et républicain de la Russie. Au moment où

l'action commence, Novgorod est assiégé par les Souzdaliens. Le vieux président Thomas songe déjà à se rendre, mais on le remplace par Mironitch qui choisit pour *voïévod* (chef de l'armée) André Tchermnoy. Celui-ci relève le courage des assiégés; malheureusement il a chez lui une jeune fille du nom de Nathalie, qui est venue du dehors se placer comme ouvrière en dentelle, et dont il a fait sa maîtresse. Un prisonnier de guerre s'est échappé, et vient, vêtu de haillons, demander l'aumône chez le *voïévod*. Nathalie reconnaît dans le prétendu mendiant son frère Ragoulo : pour le sauver, elle n'hésite pas, nouvelle Dalila, à dérober à son amant endormi la clé d'un souterrain qui facilite l'évasion du prisonnier. Bientôt les ennemis pénètrent par ce passage et ne sont repoussés qu'après un violent combat. Cependant la cloche du *wétché* (assemblée populaire) retentit et appelle les citoyens à juger le traître Tchermnoy, qui seul peut avoir livré la clé. Il est condamné à être jeté, avec une pierre au cou, dans le Wolkhow; mais le président se lève et déclare que le coupable, c'est lui. Par considération pour ses anciens services, on ne le condamne qu'à l'exil. André n'accepte pas d'être sauvé par un

héroïque mensonge, et va confondre le généreux imposteur, quand le tocsin retentit ; l'ennemi attaque de tous côtés, et Mironitch dit au *voïévod* : « Ta place est sur les remparts ! »

Gogol, qui s'est suicidé pour rester jusqu'au bout fidèle à la cause de la liberté, a été remplacé dans une certaine mesure par Ostrowski. Sans doute, ce dernier n'a rien produit de comparable aux *Ames mortes*, mais son *Banquier* et son *Emploi lucratif* lui survivront.

La Russie rend de grands honneurs aux écrivains défunts. Karamzine a son monument à Simbirsk ; Koltzoff, l'ancien berger devenu un chansonnier remarquable, a le sien à Woronech. Le même sentiment de piété nationale a fait acheter la maison qui fut celle du poëte Joukowsky, le précepteur d'Alexandre II. Pouchkine, qui a été élevé au lycée de Tsarskoé-Sélo, va avoir sa statue dans cette ville. Par contre, les auteurs vivants meurent souvent de faim. Il y a bien une société destinée à venir en aide aux savants et aux hommes de lettres, mais les individus qu'elle secourt ne tiennent que de fort loin à la science ou à la littérature.

On abuse beaucoup des rapprochements et des comparaisons en Russie. Ainsi on appelait

Lermontoff le Gœthe russe, ce qui lui a fait plus de tort que de bien ; l'épithète de Byron russe était mieux appliquée à Pouchkine.

Le comte Wladimir Sollohub, président du comité pour l'amélioration des prisons, a chanté en vers le règne actuel : la paix de Paris, la fin de la Pologne ont inspiré le panégyriste.

Le prince Wiazemsky, dont les débuts eurent lieu dans l'*Etoile polaire* en 1822, n'est plus de ce monde. Sa meilleure œuvre demeure le *Dieu russe*, « si indulgent pour les imbéciles et si sévère pour les hommes d'esprit, si bon pour les Allemands et si indifférent pour les Russes ; le dieu de tous les décorés de Sainte-Anne, des seigneurs qui servent comme des laquais, et des laquais sans bottes ; le dieu des routes vicinales et des couchers sans lits : voilà, voilà le *Dieu russe* ». Le prince Wiazemsky fut pendant quelque temps adjoint au ministre de l'instruction publique, M. Noroff, et les plaisants ne manquaient pas l'occasion de l'appeler le *Dieu de la censure russe*.

M. Ivan Tourguéneff a refusé de fêter le vingt-cinquième anniversaire de son entrée dans la littérature. Il y a des Russes qui lisent tout

ce qui sort de sa plume, et qui trouvent son *Roi Lear* aussi remarquable que ses *Eaux de printemps*. D'autres, au contraire, pensent qu'il est au bout de son rouleau, et que son talent commence à décliner.

On avait fondé de grandes espérances sur Dimitri Pissareff, qui est mort trop jeune pour les justifier.

M. Maximoff est un écrivain consciencieux et d'une valeur sérieuse. Ses livres sur l'orient et le nord de la Russie sont des productions très-distinguées.

M. Tchernychewsky a collaboré au *Contemporain* et publié un ouvrage de quelque mérite sur l'esthétique. Mais il est surtout connu par les écrits révolutionnaires qui l'ont fait exiler en Sibérie. Ses romans, médiocres de conception, sont intéressants pour quiconque veut étudier le mouvement des idées socialistes chez les Russes.

De M. Tchernychewsky, le romancier du nihilisme, à la littérature souterraine, il n'y a qu'un pas. Cette littérature a joué, surtout au début du règne actuel, un rôle aussi important que la littérature tolérée. Les divers recueils périodiques de l'étranger donnaient l'hospitalité aux ouvrages prohibés des écrivains russes.

Dans cet ordre de productions, l'*Orgue* de M. N. est une poésie politique des mieux réussies : « Trente ans durant, le vieux avait traîné son orgue dans les cours. Il s'était fait la main en le tournant dès l'aurore. Quelle musique ! c'était à n'y rien comprendre. Il n'y avait pourtant que trois airs : l'un louait le tsar, l'autre, vieux comme le monde, l'orthodoxie, et le troisième, l'horreur du pays natal... »

Voici maintenant un échantillon des *Chansons des soldats de la Crimée*, par M. Tolstoy, officier d'artillerie :

« Lorsque, le huit septembre, pour le tsar et la foi, nous nous enfuîmes devant le Français, nous nous retirions si courageusement que nous jetions tous les blessés derrière nous dans la steppe.

« Saint-Arnaud procéda poliment, il nous tourna et se fortifia devant nous. Si, ce mardi, notre patron ne fût pas venu à notre aide, il nous aurait tous enlevés... »

Le comte Orloff ayant écrit au prince Gortchakoff, commandant en chef en Crimée, de faire taire ces chansons, le prince lui répondit : « Venez vous-même les faire cesser. »

LE JOURNALISME

La *Gazette de Moscou* a tenu une grande place dans la presse russe du règne actuel, mais elle a beaucoup perdu, surtout depuis la mort de Léontïeff. M. Katkoff, le directeur de cette feuille, passe pour constitutionnel, tandis qu'il n'est que national. Sa haine des Polonais lui a valu la faveur du gouvernement; sa haine des Allemands pourra lui rendre celle du public. Le prince Frédéric-Charles, en passant par Moscou, eut un entretien avec ces Messieurs de la *Gazette*. Ils lui dirent qu'ils avaient tout le respect possible pour la civilisation allemande, mais qu'ils voulaient voir les emplois publics confiés à des Russes ; ce à quoi le prince répondit : « A ce compte, je serais archirusse moi-même ». M. de Bismarck aurait offert une subvention à M. Katkoff, qui, pour toute réponse, aurait publié la lettre du chancelier

allemand dans ses colonnes. Selon une autre version, ce fut l'envoyé militaire allemand, M. Schweinitz, qui proposa des correspondances gratuites à la *Gazette de Moscou*, si elle voulait se départir de sa germanophobie.

Défenseur passionné des intérêts slaves, M. Katkoff n'a aucune autorité dans les questions étrangères.

Le *Nouveau Monde*, dirigé par M. Souvorine, est le journal le plus en faveur auprès du tsar. On en tire, à son intention, une édition spéciale sur papier vélin.

Le *Goloss* a été soutenu par le grand-duc Constantin, et l'est encore par le grand-duc héritier. Il s'est attiré un avertissement ou deux de M. Walouieff, et a été suspendu momentanément pour un article sur l'instruction publique dû à la plume d'un haut personnage.

Le *Monde russe*, organe du panslavisme, a eu récemment l'honneur d'une suspension.

L'*Invalide russe* a soixante-quatre ans d'existence. C'est un journal qui respire le chauvinisme le plus pur, et s'adresse de préférence aux militaires.

Le *Courrier du Gouvernement*, officieux comme son nom l'indique, est rédigé par

M. Goutcharoff. Il reçoit 25,000 roubles de subvention, et les annonces de l'administration lui en rapportent 75,000.

En dépit de leur titre, la *Gazette de la Bourse* et la *Bourse* s'occupent de politique aussi bien que de questions financières ou commerciales. La première de ces deux feuilles est infiniment mieux rédigée que la seconde ; elle s'est même donné le luxe d'un service de correspondances à l'étranger.

La *Gazette de Saint-Pétersbourg* (russe), rédigée jadis avec talent par Otchkine et Korch, est aujourd'hui d'une nullité remarquable.

Le *Journal de Saint-Pétersbourg* (français) a pour rédacteur en chef un Belge. Le prince Gortchakoff décline hautement toute responsabilité dans les agissements de cette feuille.

Le *Nord* représente la politique du gouvernement à l'étranger; mais à Bruxelles, où il s'imprime, ce journal n'est guère aimé, et à Paris, il est difficile de le trouver.

La *Gazette allemande de Saint-Pétersbourg* suit la ligne que son titre lui impose : elle défend les intérêts des Allemands en Russie, ce qui la met souvent aux prises avec les journaux populaires russes.

Le *Kievlianine*, fondé à Kiew par le professeur Bunge, est richement subventionné pour combattre les tendances polonaises.

Le *Courrier d'Odessa* a eu un moment de célébrité par suite de l'aventure suivante survenue dans ses bureaux. Une dame était venue proposer de la copie au rédacteur en chef, celui-ci se crut à son tour autorisé à lui faire d'autres propositions qui ne furent pas agréées. Il résulta de cette affaire de sérieux ennuis pour le trop galant journaliste.

La *Gazette de Riga* se rédige en allemand, de même que l'*Innland* de Dorpat, qui reste à la hauteur de son ancienne renommée.

Parmi les revues, les *Annales patriotiques*, placées sous la direction du poëte Nékrassoff, comptent au nombre des organes les plus libéraux. Le *Messager de l'Europe* de M. Susselewitch s'inspire aussi d'un esprit très-avancé. Entre les mains de M. Katkoff, le *Courrier russe* suit naturellement la même ligne que la *Gazette de Moscou*. Le *Délo*, aux destinées duquel M. Babarykine a présidé, est une revue radicale. C'est dans ce recueil que le romancier Gierst publiait l'*Ancien Temps*, lorsqu'il fut brutalement enlevé par la police pour être interné

dans le gouvernement de Vologda, à neuf cents verstes de Saint-Pétersbourg.

Je ne puis terminer cette rapide nomenclature du journalisme russe sans dire un mot d'un écrivain réfugié, dont la feuille interlope a été, pendant de longues années, l'une des plus lues en Russie : je veux parler d'Alexandre Herzen et de son *Kolokol* (la Cloche). Retiré à Londres, Herzen engagea contre le gouvernement russe une guerre qui ne cessa qu'avec sa vie. Depuis qu'il n'est plus, on affecte, dans le camp officiel, de le considérer comme un homme d'esprit sans conséquence, une sorte de dilettante politique. Il n'en est pas moins vrai que ce publiciste a soulevé des problèmes dont la solution ne se fera pas toujours attendre.

Herzen, mort en 1870 à Paris, est enterré à Nice, dans le cimetière des hérétiques. M. Vyrouboff, dans le discours qu'il a prononcé sur sa tombe provisoire au Père La Chaise, a demandé qu'on lui élevât des monuments depuis la Vistule jusqu'au Kamtchatka. M. Vyrouboff dirige avec M. Littré la *Revue de philosophie positive*.

RÉALISME ET CLASSICISME

Cette question, tranchée en Allemagne, présente un grand intérêt pour la France et la Russie. Que veut-on que la Russie fasse du classicisme? Elle a sa langue morte, le slavon, la langue de Cyrille et de Méthodius, l'ancien bulgare, dans lequel sont écrits ses livres saints. Le service divin est lettre close pour le Russe étranger à cette langue, et le paysan y assiste sans rien comprendre. Aussi a-t-il été question d'introduire le russe dans la liturgie ; mais on s'est borné, sur la recommandation de l'impératrice, à traduire l'Évangile.

Déjà, du reste, l'Ancien et le Nouveau Testament avaient été traduits par les soins de la Société Biblique de Londres, et publiés avec un luxe typographique encore inconnu en Russie, où les œuvres du comte Tolstoy ont à peu près seules paru dans une édition élégante. Les

dix commandements n'existent qu'en slavon et demeurent inintelligibles, le premier surtout, pour quiconque ne connaît que le russe.

Le *Credo* et le *Pater noster* sont récités machinalement par les personnes qui ne sont pas initiées au slavon, dont l'étude, pour les Russes, est d'ailleurs très-facile.

Le slavon est donc aux Russes orthodoxes ce que le latin est aux Français catholiques ; seulement la littérature slavonne est aussi pauvre que la littérature latine est riche, ce qui n'est pas une raison pour que les Russes sacrifient la première à la seconde. Le grec leur serait plus utile que le latin, car la religion russe est d'origine byzantine, et son rituel renferme une foule de mots empruntés à l'idiome hellénique. Aussi tient-on beaucoup au grec dans les séminaires russes, et on peut entendre à Paris les prêtres russes lire l'Évangile en grec pour les Grecs. Notons que leur prononciation laisse beaucoup à désirer.

Le lecteur me permettra d'ouvrir ici une parenthèse, pendant que j'y pense.

M. Wladimir Guetée, ancien aumônier de l'hôpital Necker, s'est converti à la religion gréco-russe. Il est devenu pope et a officié aux

obsèques du grand-duc héritier Nicolas Alexandrowitch. Depuis, il publie à Bruxelles l'*Union chrétienne*, où il abîme le Pape et les papistes, tout comme le ferait un bon communard.

Ainsi que l'a dit Kryloff dans sa fable des *Oies* : « L'intérêt commande non-seulement aux bêtes, mais encore aux hommes. »

Ici je ferme la parenthèse, et je reviens à mon sujet.

On dit que l'étude des classiques donne à l'esprit une tournure qui lui profite. Il est certain que le gouvernement russe y a vu un moyen de détourner l'attention de la jeunesse des questions pratiques, actuelles, politiques ; mais il n'y a rien de plus révolutionnaire que les auteurs grecs et latins : ils étaient tous républicains. Le siècle d'Auguste a produit des flatteurs du trône, mais les Césars eux-mêmes ont rencontré des hommes indépendants qui n'ont pas voulu salir leurs stylets en louant les excès de la tyrannie, et les œuvres de Plutarque respirent un grand amour de la liberté. Les partisans du despotisme se fourvoient donc en cherchant un appui chez les anciens. L'amour des Français pour la liberté leur vient en grande partie des écrivains de l'antiquité.

Le temps qu'on perd de ce côté pourrait être mieux employé à acquérir des connaissances usuelles. Par une contradiction étrange, la philosophie est proscrite dans les universités russes; c'est tout au plus si l'histoire de la philosophie y est tolérée; mais la philosophie de l'histoire est mise à l'index.

Les Américains, qui sont un peuple pratique, ont donné au réalisme un développement considérable. En Allemagne, il y a des écoles *réales* à côté des écoles classiques. Rien de mieux que les personnes, qui se destinent aux professions dites libérales, étudient les langues mortes; mais les langues vivantes ont une plus grande importance pour le commun des mortels.

Les Russes passent pour linguistes. Cependant ils ont tout autant de peine que les autres peuples à apprendre les langues étrangères. Les difficultés de la langue russe ne ressemblent en rien aux difficultés du français. J'ai eu entre les mains un album composé de lettres de nos *immortels* : chacune d'elles contenait au moins une faute.

Voltaire demandait à un polyglotte : « Qu'avez-vous besoin de plusieurs clés pour la même serrure? » Mais les Turcs disent qu'un homme

qui sait sept langues vaut sept hommes. Qui a raison?

Les auteurs anciens sont suffisamment bien traduits. L'Iliade de Gnéditch ne pâlit que devant celle de Pope. Anacréon a été traduit par Th. Moore. Ainsi des autres. A quoi bon, dès lors, recourir aux originaux?

Milton a écrit des vers latins qui semblent plutôt d'un ancien que d'un moderne, mais c'est à peine si, en France, un élève sur mille réussit passablement dans ce genre d'exercice. D'autre part, la prononciation du latin n'est bonne que chez les Italiens, comme celle du grec n'est bonne que chez les Hellènes.

M. Hippeau a publié un bon ouvrage sur l'instruction publique en Amérique. Je me bornerai donc à dire que l'enseignement primaire par les objets n'est pas aussi utile qu'on le croit.

La Russie a imité l'organisation allemande dans ses universités, qui sont au nombre de dix. C'est en autant de régions qu'est divisé l'empire au point de vue de l'instruction publique. On enseigne en allemand à Dorpat, et en finlandais à Helsingfors. Les sciences administratives appelées *Kameral Wissenschaften* sont

d'une utilité incontestable pour les fonctionnaires. Le droit se divise en droit public et droit commun. Si le droit des gens est une science, la diplomatie n'en est pas une, et la politique proprement dite est plutôt un métier. L'agronomie forme une branche distincte d'études, ce qui n'empêche pas les Russes d'avoir des écoles spéciales d'agriculture, et même des écoles forestières.

Le grand-duc héritier s'est prononcé pour le classicisme contre le réalisme, mais l'a-t-il bien fait en connaissance de cause? L'étude des mathématiques orne l'esprit au moins autant que celle des langues mortes. La philologie comparée, que je classe parmi les études réalistes, est d'une haute importance. Si elle n'est accessible qu'aux élèves d'un certain âge, les moyens de s'occuper ne manquent pas aux plus jeunes, aujourd'hui surtout que l'exercice militaire a été introduit dans les écoles.

LES HOMMES DU 14 DÉCEMBRE

Il se publie des volumes en russe sur chacun des acteurs de ce drame. Nous avons les biographies de Ryléeff, du prince Troubetzkoy, etc. *L'Ancien Monde russe (Rousskaïa starina)* a donné les mémoires de Kuchelbecker, les souvenirs de Karatyguine sur Ryléeff, etc. Nicolas Tourguéneff a travaillé vingt ans à la *Russie et les Russes*, dont un volume est consacré à son apologie.

Nicolas a pendu ou banni l'élite des intelligences russes en 1826; aussi les trente ans de son règne ont abouti pour lui à avaler de la strychnine. Il est resté entouré d'ânes ou de voleurs. Son favori, le comte Kleinmichel (ci-devant simplement petit Michel), a été publiquement convaincu d'avoir volé 50 verstes de chemin de fer. Soukhozanet, que les insurgés accueillirent le 14 décembre en criant : « Envoyez

quelqu'un de plus propre », était, je crois, le frère du ministre de la guerre qui écrivait *soumlévaus* (je doute) au lieu de *somnévaus*, et *chto* (quoi) au lieu de *tchto*.

Un grand nombre de condamnés l'ont été pour avoir connu l'existence d'une société secrète et ne pas l'avoir dénoncée ; mais le rôle de délateur n'est pas fait pour les gens honnêtes, et la loi qui l'impose est infâme. Les dénonciateurs n'ont pas manqué, du reste : ce furent un Anglais et un Bosniak. La Sibérie aurait été peuplée, s'il eût fallu y envoyer tous ceux qui savaient l'existence des sociétés secrètes.

Wrontchenko est devenu ministre. Voici un trait de ce personnage qui montre quels chiens couchants Nicolas aimait à avoir auprès de lui. Un jour, content de son rapport, le tsar l'engage à rester à dîner au palais; Wrontchenko se trouble et balbutie une excuse. « Es-tu malade? » lui demande Nicolas. « Oui, Sire », répond-il. En voiture, la réflexion lui vient qu'il a menti, qu'il a trompé son maître, donc qu'il n'a pas agi en bon sujet. Aussitôt de se faire conduire chez le comte Benckendorf : « Assurez, je vous prie, Sa Majesté, lui dit-il, que l'honneur inattendu qu'elle m'a fait m'a tellement troublé, que je ne

savais plus ce que je disais ». Or Nicolas aimait beaucoup à troubler les gens, et détestait ceux qui osaient le regarder en face.

Nicolas Beztoujeff, un des principaux conspirateurs, est amené devant le tsar. Il est pâle, défait, et Nicolas croit déjà qu'il a peur. « Qu'avez-vous ? » lui demande-t-il. — « Sire, il y a trois jours que je n'ai ni mangé ni dormi. » On lui fait servir à dîner. En voyant le vin rouge, il dit qu'il n'en boit que du blanc, et on lui en apporte. Quand il a dîné, il s'endort ; après s'être reposé, il va droit au cabinet de l'empereur, prend la parole, sans attendre qu'on la lui donne, et expose tous les griefs des conjurés. Beaucoup d'autres, parmi ses complices, ont agi de même. Si donc Nicolas n'a pas ouvert les yeux, c'est qu'il n'y a pas de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir.

Le dévoûment des dignitaires russes se borne à porter les grands cordons. Qui croirait qu'en pleine place du Sénat, le 14 décembre, le comte Benckendorf a dit en français à un autre général, en parlant de Nicolas : « Nous avons eu toutes les peines du monde à persuader à ce chenapan de descendre sur la place. » Il y avait de quoi être pâle et irrésolu. Le brave Milora-

dowitch venait d'être blessé mortellement[1]. Le métropolitain essayait de s'interposer ; on le prit par la main et on lui dit : « Allez-vous-en, votre place n'est pas ici. » Le régiment de Moscou aurait pu sur sa route enlever la citadelle ou prendre les canons devant le palais, mais il n'avait pas d'officiers, et ce sont les soldats eux-mêmes qui ont formé le carré contre la cavalerie.

Le prince Troubetzkoy a eu tort d'accepter la direction du mouvement. Il avait le courage militaire, mais le courage civil lui manquait. Il est resté pendant la révolte à la suite de l'empereur, mais du moins il n'a pas agi en fourbe comme le capitaine Iakoubowitch, dont les brillants antécédents militaires ont été déshonorés dans cette journée.

Nicolas a tué Troubetzkoy en lui faisant don de la vie, et le prince s'est perdu en se jetant à ses pieds ; mais le temps était-il si loin où Ma-

1. Quand il alla parlementer avec les révoltés, ceux-ci lui présentèrent les armes. Il leur montra son sabre, présent du grand-duc Constantin, et leur dit : « Vous pensez bien que je ne ferais rien contre mon ami, mais il a abdiqué. » Voyant l'effet de ses paroles, Kakowski déchargea sur lui son pistolet, ce dont il exprima plus tard ses regrets.

zeppa, couvert de son riche costume d'hetmann, embrassait les genoux de Pierre Ier? Est-ce qu'Alexandre Ier ne se prosternait pas devant les hauts dignitaires ecclésiastiques[1]?

Batnikoff a été gardé vingt ans à la citadelle de Saint-Pierre et Saint-Paul, et n'a été envoyé en Sibérie que sur les instances réitérées du commandant Skobeleff. D'où est venue cette rigueur? Batnikoff a été apprécié par Spéransky, quand celui-ci est allé inspecter la Sibérie; recommandé à Araktcheeff, il a tenu auprès de lui l'emploi de secrétaire des colonies militaires, aux appointements de dix mille roubles par an. C'était un homme plus que capable, et Nicolas n'a su que le clôturer dans la prison humide où avaient péri le tsaréwitch Alexis et Mlle Tarakanoff[2]!

Si Nicolas avait seulement compris les vers de Ryléeff, il aurait fait comme il a fait pour Pouchkine. Il lui aurait tendu la main, en lui disant: « Soyons amis. »

1. Troubetzkoy est mort à Moscou en 1860 et Iakoubowitch à Énisseisk.

2. Batnikoff avait repoussé toute idée d'attaquer le palais. Pendant sa captivité, il planta dans le petit jardin de la citadelle un pommier dont il eut le temps de recueillir les fruits!

Quand, sur la demande de l'héritier du trône qui était allé en Sibérie, le tsar se décidait à gracier quelqu'un, c'était pour le faire soldat. Ainsi Odoïewski a fini ses jours au Caucase, et « de tout ce qu'il a dit avant sa mort, écrit Lermontoff, aucun des assistants n'a rien compris. » Qu'il est cruel de se sacrifier pour un peuple qui ne vous comprend pas! Mais aucun des germes du 14 décembre n'a été perdu, et ils produiront tous ou la revendication ou la réforme.

Enfin, après trente ans, Alexandre II monte sur le trône, et il rappelle les exilés de décembre ; mais il ne s'en entoure pas. Ils étaient devenus trop vieux!

Nicolas Tourguéneff, conseiller d'Etat *actuel* en 1825, avait conservé toute sa vigueur intellectuelle. On a beau dire, en effet, que l'exil, en quelque lieu qu'on le passe, est toujours l'exil, Tourguéneff avait moins vieilli à Paris que ses compagnons aux mines de Sibérie. Ses décorations et ses grades lui furent rendus, mais il ne fut pas question de tirer parti de ses lumières, et les Benckendorf, les Wrontchenko, les Soukhozanet du règne précédent se sont appelés, sous Alexandre II, Basile Dolgoroukoff, Timacheff, Waloueff.

Les déportés de 1826 furent bientôt remplacés par d'autres condamnés politiques : Mikhaïloff, Tchernychewsky, Khoudiakoff, etc. Au lieu de gens demandant l'émancipation des serfs et la probité administrative, ce sont des hommes qui demandent la loi agraire, le mariage libre, etc.

Il y eut, le 14 décembre 1825, des cris de : Vive la constitution! « Qu'on me la demande, et je la donnerai », aurait dit Alexandre II. Pourquoi donc attendre qu'on la demande le couteau sur la gorge? Le Japon et la Turquie ont une constitution, et on en refuse une aux Russes, sous prétexte qu'ils ne sont pas mûrs.....

ODESSA

Les éventualités de guerre sont le sujet de toutes les conversations. J'ai bien peur que les Turcs, fanatisés comme ils le sont, ne fassent subir une défaite aux Russes. Ces derniers sont bien enthousiasmés aussi, mais leur foi ne court pas les dangers auxquels est exposé l'islamisme.

On n'attend pas grand'chose des grands-ducs ; quoi qu'il arrive, on s'arrangera toujours de manière à leur faire avoir des triomphes et des croix de Saint-Georges.

Le grand-duc Alexis n'a rien fait pour la flotte de la mer Noire, et assurément il n'a pas dépendu de lui de tout faire ; avec une *Popowka* (tour cuirassée) et une batterie cuirassée, on n'effraiera pas les Turcs, auxquels il suffit d'un de leurs *monitors* pour détruire l'escadre russe dite de la *Navigation commerciale de la mer Noire.* Elle peut transporter des troupes, mais on n'a pas

de vaisseaux de guerre pour la convoyer; et dans l'état actuel des télégraphes, il n'est pas possible de dérober à l'ennemi un mouvement important.

On a fortifié Odessa et Sébastopol; le général Todtleben lui-même a dirigé ces travaux; mais s'il était vrai, du temps de Napoléon Ier, que six canons sur terre valent une frégate, aujourd'hui que les frégates sont cuirassées, ce que ne sont pas encore les murailles des forts, la proportion est renversée.

On a dépensé 200 millions de roubles rien que pour mobiliser l'armée, et peut-être que ce sera autant d'argent jeté dans l'eau. Ce que cette mer Noire a déjà englouti de capitaux, y compris nos millions à nous, c'est effrayant. Oui, on a placé des torpilles le long des côtes [1]; mais les *monitors* ennemis n'auront pas besoin de s'approcher de si près. Les bateaux-canonniers eux-mêmes ne pourront plus faire aux navires cuirassés anglais dans la Baltique le mal qu'ils auraient pu leur faire en 1855, si la marine britannique avait osé les affronter.

1. On a des contre-torpilles, mais contre ces dernières il existe encore des torpilles.

Entre le sublime et le ridicule il n'y a qu'un pas, et je crains que ce ne soit le pas qui sépare le pangermanisme du panslavisme.

Les races latines ont toutes la même religion, et, malgré cela, elles ne peuvent s'unir. Les Slaves sont divisés par des religions différentes. Quant à leur consanguinité, ils sont aussi séparés les uns des autres, que les Français le sont des Espagnols ou des Italiens : il y a la même distance entre les différents dialectes slaves. Le Russe ne comprend pas le Serbe.

Odessa est une ville plus cosmopolite que russe. Sans parler des Italiens, on y trouve beaucoup de Grecs et de Juifs. Ces deux dernières populations se détestent, et ce sont les Grecs qui ont poussé à la persécution israélite, dont les tristes scènes ne sont pas encore oubliées.

Les Juifs ont fait des pieds et des mains pour être exemptés du service militaire, déjà sous le règne de Nicolas Ier; mais cela ne leur a pas réussi. On m'a raconté à ce sujet une histoire curieuse. Un ministre polonais — on me l'a nommé, mais ces noms polonais sont difficiles à retenir — était connu pour son intégrité, chose rare dans ces pays. Il avait repoussé

toutes les séductions. Un jour, son valet de chambre lui dit que les Juifs lui offraient vingt mille roubles si son maître leur permettait de lui dire deux mots.. « Je ne veux pas, répondit le ministre, refuser ta fortune pour si peu de chose, fais-les entrer. » Ils parurent avec un pot rempli d'or, et en le remettant au ministre, ils lui dirent : « Prends, tais-toi! » Le jour du conseil, tous les membres opinèrent pour l'exonération, notre homme seul se tut. Le tsar, qui connaissait son éloquence, lui demanda pourquoi il ne disait rien. Et lui, tirant de dessous la table recouverte de drap vert le pot rempli d'or, s'écria : « Sire, voici ce que j'ai reçu pour me taire : qu'ont donc eu les autres pour parler? » Les Juifs perdirent leur cause, et depuis ils concourent, à l'égal des autres sujets russes, au recrutement de l'armée ; mais on préfère les incorporer dans la flotte, où il n'y a pas moyen pour eux de s'enfuir.

Ce que j'ai admiré le plus dans les grandes villes russes, c'est l'organisation du corps des sapeurs-pompiers. Les chevaux restent attelés aux charrettes chargées de tonneaux d'eau, et au premier signal, il n'y a qu'à mettre un crochet pour que les chevaux partent ventre à terre. Ils

entrent dans le brasier même, et l'on manœuvre jusqu'à l'épuisement de l'eau, puis on va en chercher d'autre. A Berlin, c'est la même chose. Chez nous, il s'est agi, et sous l'empire et sous la présidence de M. Thiers, d'imiter cette organisation; mais on n'en a rien fait : les sapeurs continuent à aller à pied ; ils vont plus vite que les omnibus, mais ils arrivent échinés, si le trajet est long, et l'eau n'est pas toujours à portée, là où le feu a éclaté. Dans les campagnes russes privées de rivières et de lacs, l'eau est difficile à trouver, et il aurait été plus simple d'avoir des dépôts de terre réactive ; mais la routine est puissante, et pour combattre les deux mille incendies qui ravagent ce pays tous les ans, on ne cherche qu'à proscrire les toits de chaume.

Odessa doit son embellissement au duc de Richelieu, dont on voit le monument s'élever sur le boulevard qui porte ce nom. Cette ville jouit d'un hiver assez clément, mais le vent et le sable en rendent le séjour peu agréable. Le pavage d'Odessa n'a jamais pu s'achever, grâce au général Feodoroff qui se trompait de poche.

Au moment où j'y suis arrivé, la grande cité commerciale de la mer Noire était éprouvée

par une crise : une série de faillites venait d'éclater, les maisons se vendaient au grand rabais et les magasins étaient encombrés de blés.

Réflexion faite, je n'ai pas poussé jusqu'à Sébastopol. Les tombes qui me sont chères y sont bien gardées. Revoir les lieux témoins de nos succès aurait été une triste consolation pour moi, qui ai assisté à nos désastres. Malakhoff nous a coûté bien cher, et que nous a-t-il servi de le prendre, du moment qu'on se passe de nous pour régler la question d'Orient?

On m'a raconté à Odessa des détails curieux sur le séjour du prince Pierre Dolgoroukoff dans cette ville. Il avait été rappelé de Paris en même temps que M. Ivan Golovine, et fut exilé à Viatka; mais bientôt il y reçut du comte Benckendorf une lettre ainsi conçue : « Comme vous avez été rappelé en même temps que M. Golovine qui a refusé d'obéir, S. M. l'Empereur, afin de faire la différence entre l'obéissant et le pervers, a ordonné de mettre ce dernier en jugement et vous autorise à habiter partout où ne résidera pas la cour [1]. Je profite de cette

1. Il y a aujourd'hui trois capitales en Russie : Livadia est une troisième résidence de la famille impériale, de sorte que, quand le séjour des capitales est interdit à quelque sujet russe, Livadia est compris dans le nombre. Cependant

occasion pour vous engager à prendre du service ». Le prince se rendit à Odessa, où il eut affaire à un médecin juif, Adamssohn, qui pour deux visites réclama 70 roubles. Le prince lui envoya une oreille de cochon, plaisanterie peu digne d'un gentilhomme. Le médecin s'en plaignit, et comme il y avait à la IIIe section un Juif, W....., Dolgoroukoff fut invité à quitter Odessa. Il alla alors à Moscou et y épousa Mlle Davydoff. Au moment où il réalisait sa fortune pour émigrer, sa femme le dénonça, ce qui ne l'empêcha pas de venir en France d'abord, puis en Suisse où il est mort.

Odessa et Taganrog sont des villes considérables, surtout sous le rapport commercial, et cependant les chefs-lieux de leurs gouvernements sont Kherson et Ékaterinoslaw, qui n'ont pas la même importance. Depuis que le poste de gouverneur général de la Nouvelle Russie a été supprimé, Odessa n'est qu'une ville de district, et il s'agit d'y transporter le siége du

la surveillance est plus facile dans les capitales que dans les villes de province. — Lorsque Mikhaïloff fut exilé en Sibérie pour avoir fondé la société secrète dite *Vélikorouss*, le gouverneur de la province où il devait résider, ne sachant quel honneur lui rendre, vint lui présenter son rapport. Depuis, le condamné fut mis au secret.

gouvernement. Taganrog joue sur la mer d'Azow le rôle qu'Odessa joue sur la mer Noire. On vient de placer ici 64 canons de gros calibre du système américain Clarke.

Il s'en faut et de beaucoup que les colons allemands et bulgares aient tous quitté le gouvernement de Tauride. Ces derniers viennent de faire des dons importants pour leurs frères des Balkans et les Ménonites allemands, ceux au moins qui sont restés, ne boudent pas le service militaire.

Le général Langeron a passé ses dernières années dans une maison de campagne aux environs d'Odessa. Il avait épousé une dame russe qui le fit riche et autre chose aussi. Un soir que le général donnait un bal, il voulut faire visiter sa demeure à un ami. Au moment d'ouvrir certaine porte, il vit sa femme en conversation criminelle. « N'entrons pas ici », dit l'époux avec le sang-froid d'un guerrier consommé. Et voilà comment Langeron, qui, en 1814, était entré à Paris par Montmartre, n'entra pas dans une pièce de sa villa.

LA NOBLESSE

La noblesse russe a toujours eu des instincts, des penchants et des tendances démocratiques. C'est le propre des Slaves, et, s'il en a été autrement en Pologne, la faute en est aux jésuites ; mais chez les Polonais eux-mêmes, sauf le titre de prince gardé par les descendants des rois, tous les titres étaient d'origine étrangère.

Comme, à une ou deux exceptions près, il n'y a jamais eu de majorats en Russie, les familles nobles n'ont jamais su conserver leurs propriétés à travers quatre ou cinq générations, et, pendant qu'il s'élevait des châteaux en Europe, les nobles russes ne construisaient que des masures. Or, un proverbe du pays le dit : « A quoi sert l'honneur, si l'on n'a pas de quoi vivre ? »

D'ailleurs, la véritable noblesse n'existe que là où existe une monarchie véritable, et ce qu'on appelle du nom de monarchie au delà de

la Vistule n'a jamais été qu'une dictature militaire.

« En Russie, tout faquin est prince, » a dit le prince de Talleyrand en parlant du prince Tufiakine ; mais la noblesse des Talleyrand n'est pas de souche bien ancienne. Les princes russes ont été réduits à la condition de serviteurs de la cour, et ceux qui étaient inscrits dans la première ou la seconde édition du livre de velours[1] n'ont pas eu plus de droits que les nobles remontant à Pierre Ier ou ceux dont les titres datent seulement d'un siècle *(Stolbowyé)*.

Depuis l'abolition du servage, l'aristocratie russe n'a plus qu'une existence nominale, et les privilèges qui lui restent sont dérisoires : sans doute, elle a mérité son sort et elle ne peut se réhabiliter dans l'opinion publique qu'en se plaçant résolûment à la tête du progrès.

Noblesse oblige, mais la noblesse russe ne s'est jamais crue obligée qu'à courir après les grades et les croix, et à manger sa fortune. Il

1. Le comte Almagro, dans sa *Notice sur les principales familles de la Russie*, dit que la première édition du livre de velours, sous Ivan III, ne contenait que les familles princières, avec addition des Adachef et de Golóvine. Il ajoute que toutes les intrigues des Narychkine pour s'y faire admettre ont échoué.

faut rendre cette justice aux nobles polonais, qu'ils étaient plus civilisés et plus humains ; leur malheur fut de se laisser dominer par les jésuites et les *ksenji* (prêtres).

Les assemblées de la noblesse pour les élections sont devenues inutiles à côté des *Zemstva* (états ou plutôt conseils généraux). Ceux-ci s'occupent trop des questions matérielles ; mais c'est parce que les questions politiques leur sont strictement interdites. Dans leur excès de zèle, ils ont failli faire avorter les entreprises de chemins de fer. Les nobles siégent là à l'égal des autres classes sociales qui ne leur accordent aucune primauté.

Les annales de la noblesse russe sont riches en scandale. Aux personnes curieuses de ces récits, nous recommandons les deux volumes des *Mémoires* du prince Pierre Dolgoroukoff, qui ont paru en Suisse et qui ont été défendus en France, sous l'Empire.

Nous n'ajouterons ici que quelques renseignements sur les familles qui sont particulièrement connues en France.

Tout le monde sait que le prince Anatole Démidoff, en devenant le mari de la princesse Mathilde, lui apporta une grande fortune. Il

n'était prince que par San-Donato, et l'empereur Nicolas avait fait prévenir sa future épouse qu'il avait un mauvais caractère. Sous ce rapport, il est vrai, le couple était bien assorti. La femme reprochait au mari d'être l'arrière-petit-fils d'un maréchal ferrant, et un soir il riposta par des coups de cravache. « Je les ai bien comptés, a dit la princesse, il y en avait huit. » Une séparation s'ensuivit, et le prince reçut du tsar l'ordre de payer annuellement 400,000 francs à sa femme. Napoléon III offrit à sa cousine de lui servir cette pension, mais elle répondit que Démidoff était plus sûr.

Démide était le nom d'un ouvrier de Toula. Pierre Ier, de passage dans cette ville, demanda s'il y avait quelqu'un d'assez habile pour fabriquer un fusil d'après un modèle étranger qu'il apportait avec lui. On lui recommanda Démide, et, en le voyant, le tsar dit : « Voilà qui ferait un bon grenadier dans mes gardes » ; mais Démide se jeta à ses genoux et le supplia d'épargner le père de quatre enfants. Pierre le rassura et fut si satisfait de l'exécution de sa commande, qu'il lui en confia d'autres et finit même par lui donner des mines de fer dans l'Oural, pour fabriquer des canons. Bientôt,

Démide devint si riche qu'il put envoyer un présent de 100,000 roubles au tsar pour le baptême de son fils Pierre. En faisant travailler à leurs mines les galériens, qui s'échappaient de la Sibérie, les Démidoff acquirent une fortune colossale, et le petit-fils du chef de la famille pouvait, sous le règne de Catherine II, se livrer à toutes les excentricités imaginables. Il émerveilla les Allemands en Allemagne par l'énormité de ses dépenses, mais il ne fit aucune sensation en Angleterre, où il y avait des originaux capables de lui tenir tête. Il en conçut un tel dépit contre les Anglais, qu'il jura de s'en venger, et voici comment il s'y prit. De retour en Russie, il acheta tout le blé destiné à l'exportation ; quand les marchands anglais se présentèrent, Démidoff ne voulut leur vendre à aucun prix, et ils furent obligés de s'en aller comme ils étaient venus.

S'étant établi à Moscou, il ne se borna pas à mettre dans son hôtel les tableaux les plus précieux et les meubles les plus riches ; on vit rôder dans ses appartements des singes et des oiseaux rares. Son équipage était attelé de quatre chevaux, dont deux tout petits et deux grands ; le cocher et les laquais étaient vêtus

moitié de haillons et moitié d'habits somptueux.

Il ne refusait jamais des secours d'argent à ceux qui lui en demandaient, mais il faisait marcher les uns à quatre pattes, et forçait les autres à avaler de grandes quantités de vin. Un commissaire de police lui avait envoyé des militaires à loger. Démidoff l'invita à dîner, puis, après l'avoir soûlé, le fit déshabiller et couvrir de suie. En cet état, le pauvre diable fut placé dans un cercueil, avec un paquet d'assignats dans la main, et rapporté chez sa femme.

Ayant perdu un procès, P. Démidoff se mit dans une telle colère qu'il se transporta au Sénat et y commit un acte de la plus grossière incongruité. Il fut question d'envoyer le coupable en Sibérie ; mais l'impératrice Catherine agit en femme d'esprit et lui laissa la faculté de se racheter. Il fonda alors à Moscou l'hospice des Enfants Trouvés, qui est encore aujourd'hui l'objet de l'admiration générale, et cette munificence lui valut avec son pardon le titre d'Excellence ou de conseiller d'État *actuel*.

Paul Démidoff, tout en soignant les intérêts de son oncle Anatole, a fait des brèches à sa fortune. Il a eu le malheur de perdre à Vienne sa jeune femme, née princesse Mestcherski, en

l'honneur de laquelle il a fondé à Paris un ouvroir qui, au moins, est une institution bienfaisante.

Son oncle a fait à Paris plusieurs ventes de sa galerie de San-Donato. La dernière, qui a eu lieu peu avant sa mort, a rapporté cinq millions. Sur dix-neuf Greuze, il y en avait quinze de faux ; mais les amateurs éclairés de Paris ont tout enlevé à des prix fabuleux. Ils n'ont, au contraire, rien acheté du cabinet du comte Koucheleff-Bezborodko. Celui-ci avait hérité de la collection de son père le ministre, qui la tenait de Catherine II. Elle ne renfermait que des toiles d'une authenticité indiscutable, et néanmoins le comte dut, pour couvrir les frais de la vente, sacrifier un Adrien Van der Velde, dont le duc de Morny lui avait offert 40,000 roubles. Il fit faire une autre vente à Londres, où le saphir que son père tenait du sultan Sélim l'aida au moins à se tirer d'affaire.

Le frère du comte K. a acheté sa femme en payant 100,000 roubles au mari pour qu'il la lui cédât [1]. Ce personnage mangeait des plats de langues de perroquets, et buvait

1. Un prince G. a bien perdu la sienne au jeu.

d'un vin dont nous ne dirons pas le prix, pour ne pas être accusés d'exagération.

Le lecteur connaît-il l'histoire du portrait de Bonaparte par Gros? Napoléon III le vit chez Démidoff et s'enquit du prix. Démidoff parla de cent mille francs, comme c'était son habitude. Quelque temps après, l'empereur dit à l'homme d'affaires de Démidoff : « Le prix que le prince Démidoff demandait du portrait de mon oncle, me parut, dans le temps, trop élevé; mais aujourd'hui je suis disposé à le donner. » Le lendemain, le portrait arriva aux Tuileries, et M. M..... dit que le prince ne voulait pas accepter d'argent et se faisait un honneur d'offrir ce portrait au chef de la dynastie. L'empereur se passa la main sur la moustache, comme il faisait dans ses moments d'embarras, puis il demanda si le prince était grand cordon de la Légion d'honneur, et en apprenant qu'il n'avait aucune décoration française, il donna l'ordre au référendaire de lui envoyer le cordon; mais celui-ci objecta qu'il fallait commencer par le commencement. On alla jusqu'à la plaque, et le cordon devait suivre, quand Démidoff mourut. A son enterrement on vit une masse de décorations, mais elles ont toutes été achetées, y compris celles de la Prusse.

Les Russes me diront que les Démidoff ne comptent pas chez eux parmi les nobles. Cela est vrai. Je crois aussi qu'il ne faut pas juger les Russes, en général, d'après la manière dont ils se conduisent à l'étranger. Cependant il y a telle histoire qui s'est passée à Viasma (gouvernement de Smolensk), et d'où il ressort qu'un noble russe a été battu deux fois : une fois par un gentilhomme qui se voyait refuser l'entrée d'un bal, et une autre fois par un boucher qui avait été son rival heureux auprès d'une jeune fille. Dans ce dernier cas, le noble avait le premier porté la main sur le manant, sans songer que celui-ci était fonctionnaire et revêtu des insignes de ses fonctions. Bien que le vilain eût châtié exemplairement son agresseur, l'affaire n'en serait pas restée là. Force fut de l'étouffer à coups de roubles, de sorte que M. Z. se trouva à la fois battu, évincé, ruiné et pas content.

Il y a une douzaine de familles qui descendent de Rurik, premier prince russe, et dont les membres sont aujourd'hui de simples paysans *(odnodwortzi)*.

L'affaire du « Valet rouge », jugée à Moscou, est attristante pour les amis de la Russie. Sur une quarantaine de malfaiteurs apparte-

nant à cette association, la moitié se composait de nobles. Parmi eux figuraient le prince Alexis Dolgoroukoff, Potapoff, Momonoff, etc. Le chef de la bande était un Français, voleur de profession, qui a su s'échapper à temps.

ALEXANDRE II ET SON ENTOURAGE

Beaucoup de Russes aiment mieux Nicolas Ier qu'Alexandre II. J'ai entendu des marchands me dire : « Quelle différence ! quand Nicolas passait, il vous donnait la chair de poule. Celui-ci roule ses grands yeux, mais sans produire beaucoup d'effet. »

Nicolas avait plus de caractère, il était plus franc, plus droit ; mais il n'avait pas le bon cœur de son fils, qui, d'autre part, laisse par faiblesse commettre des cruautés.

Il a fait du bien aux comtes Adlerberg, mais c'est tout. Il a marié le fils du prince Souworoff à une Basilewski qui avait eu déjà deux maris ; cette union a été malheureuse par la faute des deux époux.

Est-ce qu'un autocrate doué d'un bon cœur ne devrait pas considérer comme perdu le jour où il ne fait pas de bonne action ? Il y a

tant de misères à soulager, et les ressources du tsar sont si vastes ! Il puise dans le trésor de l'État sans rendre de compte à personne.

Alexandre II possède un esprit allemand : systématique, mais paresseux, et il n'a pas assez de connaissances. Au mur de son cabinet sont adossées des fiches portant les noms des différents fonctionnaires. Une affaire lui est-elle soumise? c'est à eux qu'il en renvoie les documents, pour s'épargner la peine de prendre une décision.

Au début de son règne, les amnisties qu'il octroya furent mesquines. On divisa les exilés en trois catégories, et ceux de la troisième furent seuls autorisés à vivre où bon leur semblerait.

Il s'était mis à lire *la Cloche*; on fit pour lui une édition spéciale, d'où les choses scabreuses étaient écartées. Aussi n'a-t-il appris la famine qui a régné dans les provinces du Nord que par les journaux anglais.

Le *Goloss* a ses entrées à la jeune cour. Ce journal se montre volontiers démocrate socialiste à l'étranger, mais il se garde bien de l'être à l'intérieur, quoique le comte Pahlen l'ait déclaré très-dangereux. Ce ministre de la justice a appris le russe depuis peu et n'a pas fait

d'études de droit. Il avait avoué à l'empereur qu'il ne s'était préparé qu'à la carrière administrative ; mais le tsar le pria d'accepter le ministère de la justice par amitié pour lui !

Le comte Alexandre Adlerberg, ministre de la cour, n'est pas un homme méchant. Quand il s'est agi pour lui de remplacer le prince Dolgorouky comme chef de la police secrète, il ne voulut jamais accepter, et écrivit au tsar qu'il ne se sentait ni goût ni vocation pour cet emploi.

Un de ses subordonnés, M. Kuster, contrôleur du ministère de la cour, a forcé M. Guédéonof à quitter la direction des théâtres. En jouant sur le mot Kuster, qui en allemand signifie sacristain, on dit plaisamment que le comte Adlerberg ne fait pas de Kuster un pasteur.

Les ramollissements du cerveau ne sont pas rares parmi les ministres russes. Le comte Orloff a perdu l'esprit à la fin de ses jours. Il se croyait changé en pourceau et demandait qu'on lui donnât à manger dans une auge. Il est vrai que le comte Grégoire a fini encore plus misérablement.

L'impératrice régnante est aussi économe

que l'impératrice-mère était dépensière. Cette princesse est devenue dévote depuis qu'elle a découvert l'infidélité de son mari. Mère de neuf enfants, elle a gardé de ses nombreuses couches une santé chancelante. Son confesseur Bajanoff et son médecin, le docteur Botkine, se partagent sa confiance.

Le grand-duc Constantin a de l'esprit et des connaissances, mais il n'est pas populaire à cause de son caractère.

Son fils aîné, ayant déshonoré la famille en volant les diamants de sa mère pour les donner à sa maîtresse, a été déclaré fou. C'est une ressource à laquelle on a souvent recours en Russie.

Le prince Alexandre Souworoff, un homme bon et noble, n'est plus rien, mais il est toujours l'ami de l'empereur.

Le ministre des finances a un frère à Munich auquel il envoie les fonds qu'il met de côté.

Le comte Tolstoy, ministre de l'instruction publique, a fait des circulaires contre les nihilistes, mais n'a pas prouvé qu'il possédât les vrais principes de l'économie politique.

Nous avons trop souvent l'occasion de parler du prince Gortchakoff pour insister ici sur ce

qui le concerne. Nous demanderons pourtant ce qu'est devenue l'histoire scandaleuse du prince Michel à Berne. M. K....., trouvant sa femme avec un secrétaire français et le prince, tira un coup de revolver sur le premier et dit au second : « Quant à vous, vous êtes mon chef et je me ferai rendre justice autrement. » Le flagrant délit l'autorisait cependant à agir sur l'heure. La dame qui a ensuite tiré sur le prince n'était pas une Polonaise fanatique; il y avait, au fond de cette affaire, une histoire d'amour qu'on a eu la générosité d'étouffer.

Le prince Orloff croyant s'apercevoir à Silistrie que les Turcs retiraient leurs canons pendant la nuit, engagea l'attaque où il a pensé perdre la vie. Pour ce manque de perspicacité, il a été fait ambassadeur, ce qui ne l'empêche pas d'être un excellent homme.

Le feld-maréchal prince Bariatinsky, qui a été élevé avec l'empereur Alexandre et est resté son ami, a autant fait parler de lui par sa victoire sur Schamyl que par son mariage. Il a épousé la femme de M. Davydoff du vivant de celui-ci. L'empereur Nicolas n'y aurait certainement pas consenti, mais l'empereur Alexandre a dit à M. Davydoff, en français, après l'avoir em-

brassé : « Finissez donc cette affaire. » De colonel sous les ordres du prince, Davydoff est devenu maréchal de noblesse à Grodno et grand cordon de Saint-Stanislas. Comme il est le cousin du duc de Gramont et l'oncle du marquis de Gabriac, nous n'accueillerons pas tous les bruits qui courent sur lui; son duel à Strasbourg avec le feld-maréchal a été un duel pour rire. Depuis que l'ex-madame Davydoff a assouvi son ambition, en devenant princesse Bariatinsky, le remords l'a rendue dévote.

La chasse à l'ours, on le sait, est la distraction favorite de l'empereur Alexandre. Il n'y court aucun danger parce qu'une quantité de carabines sont braquées sur l'animal qu'on achève, au besoin, à coups de lances. Un jour le veneur, M. Skariatine, tomba foudroyé par une balle. « D'où est parti le coup? » demanda le tsar. Un chasseur se nomma. Le comte Fersen, un autre veneur, placé à côté de lui, lui avait soufflé à l'oreille : « Nomme-toi, et j'assure ton avenir. » C'était lui-même qui, en déchargeant son fusil, avait eu le malheur de tuer son camarade. Le comte Chouwaloff, parent de Skariatine, s'écria qu'il fallait faire une enquête. On vit alors que la victime avait été frappée

par une balle explosible ; or, il n'y avait que l'empereur et le comte Fersen qui en eussent. S. M. ordonna au meurtrier de quitter le service, pour le punir de ne pas s'être nommé. Il s'en est consolé en épousant en secondes noces une demoiselle Rauch, de Berlin, qui est excessivement riche. Pour son premier mariage, il avait enlevé la comtesse Strogonoff.

Le grand chambellan, comte Chréptowitch, jouit de la considération générale. Il habite Bade plus que la Russie.

Le grand-duc héritier a sa cour et son palais. « Jeunes princes, source de grandes espérances », a dit La Bruyère. Sa femme, la princesse Dagmar, n'aime pas les Allemands et fait partager ce sentiment à son époux. On dit que le prince de Galles, beau-frère du tsaréwitch, est dans les mêmes dispositions. Ce dernier veut s'entourer de Russes. On loue son affabilité. Sa conduite est exemplaire, ce qu'on ne peut pas dire des autres princes russes. Le grand-duc Nicolas, l'aîné, marié à la princesse d'Oldenbourg, aussi riche que laide, a pour maîtresse la danseuse Tchassoff. Nous aurons, du reste, à revenir plus d'une fois sur les mœurs relâchées de la haute société russe.

LE ROMAN DANS L'HISTOIRE

Le poëte Basile Joukowsky, le précepteur de l'empereur Alexandre II, était né des relations de Bonine, gentillâtre russe, avec une jeune fille moldave qu'un soldat, ci-devant serf de ce Bonine, avait faite prisonnière à Bender. C'était moralement, sinon légalement, un véritable cas de bigamie, car Bonine était marié et avait une famille nombreuse, quand arriva Sista qui donna quatre enfants à son maître. La femme légitime fit bonne mine à mauvais jeu, et traita de son mieux la nouvelle famille de son mari. Celle-ci fit maison à part, mais vécut en bonne intelligence avec l'autre. Basile fut envoyé à Moscou et y fut élevé à la pension noble.

Il eut, à son tour, une fille d'une grande beauté qui, parvenue à l'âge de la majorité, tourna ses vues sur le grand-duc Alexis, et, Mme S.... aidant, il s'ensuivit une liaison, on

disait même un mariage secret, aux États-Unis. Cette union peut avoir été rompue pour défaut de forme ; quoique le mariage, dans l'église russe, soit indissoluble, les cas de divorce n'y sont pas inconnus.

C'est pendant le voyage du prince-amiral en Amérique que s'est déroulé l'*incident diplomatique* qui a amené la retraite de M. Katakazi. Les Américains, qui se piquent d'être des collets montés, disent que la réputation de Mme K... était de nature à rendre la position de son mari intolérable à Washington. Le grand-duc Alexis, ayant réservé sa première visite pour cette dame, trouva, paraît-il, très-froide réception à New-York. Le prince chancelier n'aurait pas été insensible aux charmes de Mme K... De là la nomination de son mari, Grec d'origine.

Cette histoire et celle de Mme Akinfieff ont fait du tort au ministre russe des affaires étrangères.

Cette jeune veuve d'un officier aux gardes demeurait dans la maison du chancelier, et, lorsqu'elle partit pour l'étranger, le prince de Leuchtenberg en fit autant ; faute de passeport, il montra à la frontière les insignes de l'ordre de Saint-André. Il fut ramené de Berlin en Russie.

Les mémoires de l'acteur B*** seraient très-curieux. Le prince de L*** s'est écrié, à un souper d'amis : « Je ne suis qu'un aventurier, le fils d'un acteur. »

Le tempérament de Catherine II sert d'excuse à sa conduite. D'ailleurs, c'était du temps de Louis XV, où les mœurs étaient relâchées. La grande-duchesse Marie n'a pas attendu la mort de son mari pour faire comme son aïeule. Dès qu'il ne fut plus de ce monde, elle épousa le comte Strogonoff, et ses enfants ont pris le nom des princes Romanofsky.

Le grand monde russe ne se distingue pas par l'observation rigoureuse du VIe commandement.

La demoiselle Nélidoff du règne actuel s'appelait princesse Dolgorouky avant d'épouser le général Albédinsky.

Il a été dit que Nicolas a été le Louis XIV de la Russie, qu'Alexandre II en est le Louis XV et qu'Alexandre III en sera le Louis XVI; mais quelle différence entre les amours de Louis XIV et celles de Nicolas Ier! Quelle différence aussi dans la manière de traiter les bâtards! Nicolas fait déposer les siens à la porte des gens riches, comme de Toutormine à Moscou,

à la veille de Pâques, en mémoire de quoi l'enfant a été appelé baron Paskhine. Il est devenu colonel aux gardes et est mort depuis. Les enfants de M[lle] Nélidoff passent pour ceux de la comtesse Kleinmichel.

Stolypine est mort de chagrin, parce que sa femme, née princesse Troubetzkoy, était la maîtresse de Nicolas. Le prince Bariatinsky ayant refusé de l'épouser, elle a été mariée au prince Worontzoff, colonel des hussards, qui ne brille pas par l'esprit.

La princesse Dolgorouky a été remplacée par une autre du même nom, auprès d'Alexandre II, qui en veut à cette famille dont les ancêtres ont fondé Moscou.

Mettez en regard de ces intrigues galantes ce qui se passe dans les cours d'Allemagne. Là, point de scandales : c'est peut-être le secret de leur force et de leur avenir.

Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume II, après la mort de la reine, fit un mariage morganatique, et ses enfants respectèrent la comtesse *** qui le méritait à tous égards.

Il se passe en Russie des choses qui ne se passent nulle part ailleurs.

Le comte Strogonoff se trouve de passage

dans une ville de province. Le *gorodnitchi* (commissaire de police) vient en grande tenue lui demander ses ordres. Le comte demande un bain, et le *gorodnitchi* l'accompagne, malgré ses protestations. Il se tient dans la pièce voisine, et lorsque le baigneur, qui savonne le comte, arrive aux endroits sensibles, le *gorodnitchi* lui crie : « Attention ! »

Le grand maître de la police, général Trépoff, l'a organisée d'une manière exemplaire. Comme il n'était pas bien avec le ministère de l'intérieur, il fit surveiller le chef de la division (département) de la police, Ufertoff, et ce personnage fut renvoyé du service. On m'a donné sur cette aventure les détails les plus circonstanciés, mais ma plume se refuse à les reproduire. Il suffit de dire que ce vice persan est très-répandu en Russie. Il y a à Pétersbourg une bande de vauriens qui vivent de chantage; ce fut l'un d'eux qui dénonça Ufertoff, après l'avoir inutilement menacé.

La femme a en Russie une position définie par la loi. Elle conserve la propriété de sa dot, de sorte que le mariage y est toujours en sépa-

ration de biens. Le régime de la communauté n'existe pas, et il y a eu un exemple d'une femme qui a fait mettre son mari en prison pour dettes contractées envers elle. Lorsque l'un des conjoints vient à décéder, l'autre n'a droit qu'à la huitième part des biens du défunt. Les filles n'héritent que du douzième des biens du père. Il y aurait lieu à réformer la législation sur ce point.

Le *Roman d'une Américaine en Russie* est un ouvrage défendu en France, et je ne l'ai pas lu, mais j'ai recueilli des données certaines sur l'incident qui a fait tant de scandale. Mlle Blakford (Fanny Lear), la fille d'un clergyman anglais, ayant passé la nuit au palais d'hiver où le grand-duc Nicolas Constantinowitch était de service, comme aide de camp de l'empereur, alla le lendemain présenter ses hommages au commandant du palais, qui en parla au comte Chouwaloff, disant qu'il n'oserait faire son rapport, vu qu'il s'agissait d'un membre de la famille impériale. « Eh bien! moi, je le ferai », dit le comte. Le grand-duc Constantin, informé, mande son fils et lui dit : « Tu dois savoir qu'il est défendu aux aides de camp de recevoir des femmes au palais. » — « Vous en recevez bien chez vous, sans

égard pour ma mère », répondit le jeune homme. Le grand-duc donna à son fils un soufflet, qui lui fut immédiatement rendu. Lorsque l'affaire des diamants eut transpiré, le grand-duc en garda rancune au comte Chouwaloff, et l'empereur dit à celui-ci : « Mon cher ami, on prétend que tu es trop puissant, fais-moi le plaisir d'aller à Londres en qualité d'ambassadeur ». Le poste de chef des gendarmes valait mieux, et c'était une disgrâce, qui prouve combien il est difficile de naviguer à la cour d'un autocrate jaloux de son autorité.

Le Roman d'un exilé en Sibérie, par M. Collas, est bien écrit, mais bien peu conforme à la vérité. En Sibérie, il ne se passe que des drames.

Pétrochewsky refusa de profiter de la diminution de peine que lui avait accordée Alexandre II, lors de son couronnement. De l'exil, il envoyait des articles à *la Cloche* : on l'apprit, et il fut relégué dans le désert où il est mort.

Les Polonais déportés en Sibérie, après 1863, s'en sont échappés, ont formé un détachement et, après avoir livré plusieurs combats, ont fini par atteindre la frontière de Chine.

Jadis un fonctionnaire russe battu devait donner sa démission, parce que l'uniforme qu'il portait avait été outragé. Le baron Budberg ne put rester représentant de l'empereur, du jour où le baron Meyndorf eut mis la main sur lui; mais le baron Coskul, chef du département des cultes étrangers, resta à son poste, quoique battu, et le général Sinélnikoff, gouverneur général à Irkutsk, ayant été souffleté par Eichhof, Polonais exilé, fit fusiller l'audacieux et conserva sa place.

LE DRAME DANS L'HISTOIRE

Dans le premier moment de stupeur qui suivit le coup de pistolet de Karakozoff, en 1867, on crut que l'auteur de l'attentat était un Polonais, ensuite que son bras avait été armé par les nobles, partisans du servage; mais il déclara qu'il en voulait à l'empereur pour ne pas avoir donné assez de terres aux affranchis. Il cachait soigneusement son nom, s'en donnait de faux; on finit cependant par découvrir, à l'hôtel où il avait logé, une enveloppe déchirée, avec une adresse de Moscou. On fit venir le cousin du régicide, et, en entrant dans la prison, il s'écria : « Comment, c'est toi! » Ainsi fut établie l'identité du prisonnier.

Le bras de Karakozoff avait été détourné dans la foule par un ouvrier chapelier, Komissaroff qui devint le lion du jour.

Michel Mourawieff fut nommé pour diriger

l'enquête. Les Polonais l'avaient surnommé *le pendeur*. Le grand-duc Constantin, en quittant Varsovie, avait dit qu'il laissait la place au bourreau. Le général Mourawieff ne donna que trop de preuves de sa cruauté en Lithuanie, même après 1831. Il ressemblait à Vitellius, et sa petite-fille, en voyant son portrait, s'est écriée : « Quel monstre! »

Ministre des domaines, il a cependant trouvé des subordonnés qui disaient que sa réputation de méchanceté était exagérée.

Le chat joue avec sa victime avant de la tuer. Ainsi fit Mourawieff : il fit fouetter Karakozoff tous les jours. C'était en pleine réforme judiciaire. Voici après quelle scène commença cette torture. Mourawieff dit à l'accusé : « Je suis un simple ours noir, je te casserai les os »; Karakozoff répondit : « Et moi je suis un ours blanc, un ours de mer, nous verrons qui aura le dessus. » Ce langage était bien imprudent dans la bouche du prisonnier.

L'arrestation du cousin amena celle de plusieurs autres jeunes gens de Moscou, envers lesquels on procéda aussi avec rigueur. Sous Nicolas, on bâillonnait les bouches; sous Alexandre II, on les déchira. Le colonel Nikiforaki fit

subir ce traitement à Khoudiakow; récemment un gendarme en usa de même à l'égard d'une fille nihiliste qui avait avalé un papier compromettant.

Un soir que le tsar avait pris le thé chez le prince Souworoff, Mourawieff fut remplacé par le prince Gagarine, partisan du servage, mais infiniment plus doux que Mourawieff.

Une autre tentative contre Alexandre II eut lieu en 1867, à Paris, lors de la visite de ce prince à l'Exposition. Bérézowski, lui, était Polonais. Sa défense par M. Emmanuel Arago ne put certainement pas plaire à l'empereur de Russie, qui en voulut à la France de ce qu'on ne condamna pas Bérézowski à la peine de mort, et qui s'allia plus étroitement à son oncle. Ce fut à Ems, la même année, qu'il s'engagea à intervenir, dans le cas où l'Autriche bougerait. En quoi, je vous le demande, la France est-elle coupable d'avoir des lois qui ne lui permettent pas des procédures à la Mourawieff?

Ce fut un étrange spectacle tout de même de voir les hauts personnages rentrer à l'Élysée couverts d'un sang beaucoup moins auguste que celui qu'avait voulu répandre le régicide. On se

rappelle en effet que la balle destinée au tsar frappa la monture d'un écuyer de Napoléon III. L'impératrice de Russie envoya à la femme de ce personnage une parure de 600,000 fr.

Bérézowzki a témoigné des regrets d'avoir abusé de l'hospitalité de la France, et est allé expier son crime dans la Nouvelle-Calédonie.

Karakozoff monta sur l'échafaud pâle, défait. Ceux qui ne savaient pas ce qu'il avait enduré crurent qu'il avait peur. Il fit le signe de la croix, et le peuple cria : « C'est un des nôtres, un orthodoxe. » Son fétichisme pour le tsar venait de subir une atteinte irréparable.

A Moscou, comme à Pétersbourg, la terreur régna partout. Des agents provocateurs poussaient dans la rue les jeunes gens qui portaient des cheveux longs. On arrêtait ceux qui négligeaient de se lever ou de se découvrir quand on jouait l'hymne pour le tsar.

Le cousin de Karakozoff, Ichoutine, subit le simulacre de la peine de mort. Nikolaeff, qui approuva le supplice de Charles Ier et de Louis XVI, fut condamné à quinze ans de travaux forcés.

Khoudiakoff et Nikolsky étaient mariés secrètement à deux sœurs Lébédeff. On jeta ces

malheureuses dans une prison où elles contractèrent des maladies de nerfs. Il y eut des délateurs, comme toujours. On fit Komissaroff noble, puis officier de hussards ; on lui souscrivit de grosses sommes ; mais il continua à boire, même après qu'on eut défendu aux débitants de lui vendre de l'eau-de-vie.

Le *knout*, le martinet (*pleite*) sont abolis, et la peine de mort dont ils étaient les équivalents est rétablie de fait : les tribunaux militaires l'appliquent aux civils qui leur sont déférés, et la pendaison est de rigueur pour les crimes politiques. Les récidivistes seuls sont passibles des peines corporelles; mais les chaînes, comprises parmi ces dernières, sont imposées aux condamnés qui ne sont pas nobles ; les femmes en sont affranchies sans exception.

Jadis il dépendait du bourreau de tuer un patient; tantôt il usait de ce terrible pouvoir par humanité pour abréger les tourments de quelque criminel d'une complexion chétive [1];

1. En 1858, un maître de police ayant dit à Pétersbourg au bourreau de frapper plus fort, celui-ci lui jeta le martinet en s'écriant : « Si vous n'êtes pas content, mettez-vous vous-même à l'œuvre. » On eut de la peine à lui persuader de reprendre ses fonctions.

tantôt aussi c'était par cruauté, pour se venger du discrédit qui s'attache à son office ; car en Russie les fonctions d'exécuteur des hautes œuvres, au lieu d'être judiciaires comme en Angleterre ou en France, sont confiées à un ancien criminel. Le Monsieur de Pétersbourg, qui a exercé son emploi pendant vingt ans, s'est retiré au couvent de Solowetsk, pour y obtenir le pardon de ses péchés. En son absence, ce sont les gardiens de la prison centrale ou du *Château* qui conduisent les condamnés au lieu du supplice.

Aujourd'hui, le condamné aux travaux forcés a les fers aux pieds dès la veille de son exposition. Le jour même, il est attaché par huit courroies à une chaise placée dans un fourgon attelé de mauvais chevaux. Un écriteau fixé sur sa poitrine porte l'un de ces mots : « assassin ou brigand ». En cet équipage, il est conduit au pas à « la place des chevaux » ; le peuple jette des gros sous à ce malheureux, comme il l'appelle, et les criminels endurcis regrettent que ce voyage, à travers un bon tiers de la ville, ne soit pas plus long. Arrivé au poteau de l'infamie, qui est noir, le condamné y est attaché par des chaînes pour dix minutes. Les exhortations du prêtre ne

manquent pas (les assassins sont exclus de la communion) ; mais les « esprits forts » s'y montrent ordinairement sourds. S'ils s'avisent de vouloir parler, le tambour couvre leur voix. Le cortége militaire qui les reconduit à la prison est toujours moins nombreux que celui qui les a accompagnés à la place de l'exposition.

Au lieu de produire l'intimidation, ces scènes ne produisent que la dépravation des spectateurs.

LE TRAGIQUE ET LE COMIQUE

« Est-il vrai, demande-t-on souvent, que l'empereur Nicolas se soit empoisonné ? » C'est en cela qu'il a montré le plus de caractère : il s'est, disent les Anglais, fait justice à lui-même en s'appliquant la peine capitale. Après avoir reçu la nouvelle de la bataille d'Eupatoria, il s'est mis à marcher dans son cabinet en se tenant la tête entre les mains, et on l'a entendu s'écrier : « Passe encore d'être battu par les Français et les Anglais, mais par les Turcs, c'est trop fort! J'ai travaillé trente ans à former une armée, et j'ai formé une drogue. » Il fit appeler le docteur Mandl, et lui ordonna d'apporter le poison qui faisait le moins souffrir. Ce fut la strychnine. Le médecin en avertit le grand-duc héritier (l'empereur actuel)[1], qui

1. Le grand-duc Michel Pawlowitch était mort six ans auparavant.

accourut et conjura son père à genoux d'abandonner son projet ; mais la volonté de Nicolas resta inébranlable. Quand arriva le courrier d'Inkermann, il ne voulut plus le recevoir.

Le sang de Pestel et de Ryléeff l'a peut-être *étouffé*, car, comme dit Chamisso dans son poëme intitulé *Beztoujeff*, « la revanche est le mot d'ordre de l'histoire, Dieu ne laisse pas périr la semence du mal ».

Le professeur Oustrialoff a publié l'histoire du règne de Nicolas du vivant de ce prince. M. B*** s'avisa de la traduire en français ; la censure refusa l'*imprimatur* ; il s'adressa au ministre de la cour, prince Wolkonsky, et l'empereur autorisa la traduction. Quand elle eut paru, on remit au tsar un exemplaire richement relié, et M. B*** fut bientôt mandé chez le ministre de l'instruction publique, qui lui dit qu'il avait ordre de lui acheter toute l'édition. L'exemplaire renvoyé était couvert de notes au crayon, et plusieurs pages avaient été violemment froissées. Entre autres annotations on lisait : « ceci demande une meilleure plume ». Partout *mné* (à moi) était écrit sans *iate*[1]. Ordre avait été

1. Lettre de l'alphabet russe dont l'emploi est d'une grande difficulté pour ceux qui ne savent pas l'orthographe.

donné d'indemniser le traducteur sur les fonds de la censure. M. B*** désigna un chiffre très-élevé. L'édition renvoyée, que fallait-il en faire? On ne pouvait pas brûler un livre, où le nom du souverain revenait à chaque page, et la même raison s'opposait à ce qu'on le mît au pilon. On décida de l'enfermer dans un grand coffre où se trouvait déjà *le Dictionnaire politique* de Pétrochewski, condamné en 1848.

Le grotesque et le cruel se mêlaient dans le caractère de Nicolas. C'était un maniaque, comme presque tous les tsars russes. Un jour, il aperçoit des personnes qui se baignent dans son parc d'Alexandrowka. Il y précipite ses pas impériaux et royaux, et à sa voix, qui résonne avec des sonorités de bronze, apparaissent deux femmes dans le simple appareil de deux beautés arrachées aux flots. « Savez-vous qu'il est défendu de se baigner ici? — Non, Sire. — Eh bien, allez chez le commandant et faites-vous lire le règlement. » Le général Zachorjewski fait le lendemain son rapport à l'empereur. « Tu les as vues? — Oui, Sire. — Eh bien, tu ne les as pas vues comme moi. »

En 1832, la révolte des colonies militaires étant étouffée, on amena des fourgons chargés

de verges ; que d'innocents furent confondus avec les coupables! le *knout* fonctionna de son côté, et comme l'on ne prit aucune précaution médicale, presque toutes les blessures qu'il fit furent mortelles.

Le monument de Nicolas est à cent pas de celui de Pierre Ier, sur la place du Sénat, et les Russes, qui osent parler, disent que du sublime au ridicule il n'y a que cent pas. Ils ajoutent que Nicolas a fait des ânes pour cent ans. Son fils l'appelle l'inoubliable (*nézabwennoi*), et à lui-même on a donné le titre de *Bien-Intentionné*. Quant à celui de grand, il ne suffit pas d'avoir pris Samarkand pour égaler Alexandre le Macédonien.

Le monument en question est en bronze, et la statue équestre de Nicolas le représente coiffé du casque prussien. Un paysan, en le voyant, s'écria : « Quel démon! » Le garde l'appréhenda au collet; survint un ami du paysan qui, apprenant le délit, dit au délinquant : « Quelle envie as-tu eue aussi de regarder cette vilenie? » Il fut conduit au poste en compagnie de l'autre.

RÉVÉLATIONS

Le général Michel Mourawieff est mort empoisonné. Après ses exploits, il s'était retiré à sa campagne, dans le gouvernement de Pskow. Voulant fêter le jour de son saint, il fit arriver des tonneaux de vin pour ses paysans; le poison arriva en même temps. Il avait eu jadis une cuisinière qui devait goûter les plats avant de les servir; mais il s'était relâché de cette précaution, et il se coucha pour ne plus se réveiller. Ses obsèques eurent lieu à Pétersbourg avec tous les honneurs dus à son rang.

Les grandes récompenses qui ont plu sur Komissaroff ont fait surgir de tous côtés des sauveurs du tsar. Un simple soldat d'infanterie vint dire à ses chefs qu'il avait à faire une révélation qu'il ne pouvait communiquer qu'à l'empereur en personne. Sa Majesté décida que son frère, le grand-duc Nicolas, recevrait la confidence à sa place, et le soldat dit alors au prince

qu'un général *à la suite* de l'empereur lui avait donné trois balles pour tirer sur Sa Majesté, le jour de la parade-manœuvre. « Comme tous les fusils seront noirs, avait-il dit, il sera impossible de distinguer celui qui aura tiré à balles. » Sur sa promesse de reconnaître le « général en épaulettes blanches avec le chiffre en or », on songea d'abord à faire défiler successivement devant lui tous les généraux *à la suite*, mais on se ravisa ; on mit le dénonciateur au secret et on finit par lui arracher l'aveu qu'il avait inventé toute cette histoire dans le but de faire son chemin. Le faux accusateur aura disparu, car il y a des oubliettes en Russie ailleurs qu'à la forteresse de Saint-Pierre et Paul à Pétersbourg, où le ravelin Alexis (ainsi appelé en souvenir du tsaréwitch qui y mourut) est riche en cachots particulièrement terribles.

On se dit à l'oreille que la maladie du grand-duc Nicolas n'est ni un refroidissement ni la dyssenterie, mais bien une blessure grave causée par une balle qui aurait été destinée au chef de son état-major, le général Nieploczinski. Les bons militaires disent que c'est lâche, et je suis de cet avis. Les gens qui se croient fins assurent que si la balle a frappé le grand-duc,

c'est qu'elle lui était destinée ; selon eux, il n'est pas admissible qu'un général septuagénaire ait pu exciter des haines implacables ; à quoi on répond que les Russes n'aiment pas à être commandés par des Polonais, ceux-ci fussent-ils devenus orthodoxes. La place des Polonais n'est pas précisément dans l'armée russe. Tout cela crée une situation embarrassante, dont il est question de sortir par une *franche* constitution.

Au lieu de faire rendre l'Alsace-Lorraine à la France, la Russie a proposé à l'Allemagne la rive gauche de la Vistule, en échange de la Bulgarie, comme si la Bulgarie appartenait aux Allemands. Le prince de Bismarck aurait demandé toute la Pologne et la province de Kowno. Cette façon de sauvegarder l'équilibre a paru exorbitante même à Alexandre II, le complaisant neveu de son oncle. Il fit appeler le marquis de Wielopolski fils et lui aurait proposé de rétablir la Pologne avec le grand-duc Constantin pour vice-roi. Naturellement le marquis se mit aux ordres de son souverain et de son pays. Le tour de la Russie d'avoir une constitution viendra après, ce qui n'est pas humiliant, car il faut aller au plus pressé.

Le personnel des galères et des prisons se recrute annuellement en Russie de 150,000 brigands ou assassins. Leur donner des armes, c'est les exposer à tirer Dieu sait sur qui. De tout temps, les mauvais sujets ont pullulé dans l'armée russe; mais le service obligatoire a enrégimenté des candidats à la potence sans pouvoir les améliorer. C'est là un cadeau de la Prusse, et l'amitié des deux cours, avons-nous dit, jouera encore plus d'un mauvais tour à la Russie.

Au commencement de ce règne, un uhlan (lancier) qui avait été auparavant cuirassier aux gardes, après la revue passée par l'empereur, quitta les rangs et alla se plaindre au souverain de ce qu'on lui avait retenu une capote. Ce manquement à la discipline mit le tsar dans une violente colère ; il tirait les manches de son uniforme et s'écriait : « Quelle audace ! » Le soldat périt sous les verges, car, à cette époque, elles florissaient dans tout leur éclat. En France, cet homme aurait eu deux mois de prison, ou plutôt on ne l'eût pas mis, en lui refusant satisfaction, dans la nécessité de faire un esclandre. Le Russe, au contraire, se plaignait surtout de ce qu'on ne l'avait pas écouté

aux inspections. Ces revues d'inspecteurs ne se font que pour la forme ; les grosses épaulettes qui les passent ne vont pas au fond des choses et trouvent toujours que tout est bon (*khorocho*).

Nous ne saurions répéter assez qu'il se passe en Russie des choses qui ne se passent guère ailleurs.

Un riche pelletier de Pétersbourg, ne pouvant marier ses filles, se transporta à la prison pour dettes. Moyennant de fortes dots, il y trouva des gendres qu'on a vus depuis à l'étranger se donner le titre de princes et faire étalage d'un luxe asiatique.

Le comte polonais Gorski se promenait à Pétersbourg le 14 décembre 1825, le jour de l'insurrection. Il fut arrêté et déporté en Sibérie. Il se trouvait à Tobolsk en 1830, quand éclata la révolution de Pologne. On fit une perquisition domiciliaire chez lui, et on emporta, avec ses papiers, des valeurs pour 400,000 roubles. Il ne les revit jamais ! Le fait a été consigné dans les mémoires d'un décembriste, qui ont paru en langue russe.

Suivant de plus amples renseignements, le comte Grabbe-Gorski avait servi avec distinc-

tion dans l'artillerie russe, avait gagné la croix militaire de Saint-George et, le 14 décembre, il distribua de la monnaie au peuple. Il parvint à réunir ainsi jusqu'à douze mille émeutiers. Il a figuré dans le procès et la condamnation.

Les contradictions abondent surtout dans les hautes sphères.

Catherine II ordonne à ses héritiers de lire le procès de Wolhynski (sous Élisabeth), afin de ne jamais permettre le retour de telles atrocités. Alexandre II n'a pas manqué de complaire au vœu de son aïeule, et l'on fouette Karakozoff tous les jours ! S'il eût gracié le régicide, il aurait désarmé tous ses imitateurs, tandis que les enthousiastes russes briguent le martyre. Ils veulent qu'on leur casse les os, qu'on leur arrache les veines. La menace des plus cruels supplices ne fait qu'ajouter à leur exaltation.

Alexandre II abolit le servage, et voici le plus dégoûtant des esclavages qui prend naissance en Sibérie. Les chefs de famille vendent leurs femmes et leurs filles. Là, les femmes labourent ; les filles deviennent cuisinières, ou bien on n'attend pas leur puberté pour les faire femmes. Cela rapporte au papa tant par mois !

PASSÉ ET PRÉSENT

Comme je demandai à un Russe lettré ce qu'il fallait penser des *Mémoires* de Villebois et de son escapade avec Catherine Ire, il me dit : « C'était dans les mœurs du temps : l'aide de camp du tsar couchait au pied et en travers du lit des augustes époux. »

Très-curieux les *Mémoires* de Masson [1] sur Catherine II. Encore plus le seraient ceux de Mme Pérekoussikhine, dont les fonctions à la cour consistaient à essayer les amants de la tsarine [2]. Ce nom de Pérekoussikhine veut dire en russe « goûter à la hâte ». Le prince Poniatowski, aussi joli que bête, n'avait pas besoin de la protection de cette dame, fort qu'il était de

1. Édition Firmin Didot, avec préface de Barrière.

2. Beaucoup d'historiens attribuent cet emploi à madame Dachkow, dont les *Mémoires* ne laissent rien supposer à cet égard.

l'appui du général Joseph-Xavier Branicki. Parmi les autres amants de Catherine II, Orloff est surtout connu pour avoir expédié le malheureux Pierre III, qu'un accident éprouvé dans sa jeunesse avait privé de sa virilité. Potemkine conserva son crédit, même après avoir perdu les faveurs de sa souveraine. Momonoff paraît avoir été le plus aimé ; Catherine II pleura en apprenant sa mort. Tous, d'ailleurs, furent impérialement payés.

Le titre de Barbares du Nord est mérité surtout par cette secte atroce des *Skoptzi*, qui rendait même les femmes impropres aux rapports sexuels. L'interprétation textuelle de l'Écriture sainte a poussé un Abraham russe à tuer son fils ; l'ange, représenté cette fois par la police, est arrivé trop tard pour empêcher le meurtre et n'a pu que le constater.

Parmi les sectes russes, les *Doukhobortzi* sont d'origine allemande. Les *Molokani* repoussent la croix. M. Dixon parle des *Napoléoniens* qui croient que Napoléon Ier n'est pas mort, et qu'il viendra un jour de l'Asie centrale pour renverser les Romanoff. J'avoue n'avoir trouvé aucune trace de cette secte dont l'existence me paraît au moins problématique ; le Messianisme

n'a eu pour adhérents que les amis de Mickiewicz.

Quand Peltzhinski, le chambellan qui a quitté le service pour avoir violé l'étiquette en engageant M. de Barante à danser avec la duchesse de Leuchtenberg, publia ses *Considérations sur l'administration russe, par un homme d'État*, l'empereur Nicolas s'écria : « Voilà encore un imbécile qui veut m'apprendre à gouverner ! »

Cependant ce mot d'imbécile, il se l'est appliqué à lui-même dans la circonstance suivante. Se trouvant avec le comte Orloff à Varsovie, devant le monument de Jean Sobieski, il dit à son compagnon : « Tu vois devant toi deux imbéciles. Nous avons tous les deux sauvé l'Autriche, et nous n'en avons recueilli que de l'ingratitude. »

L'Autriche a étonné le monde par son ingratitude. L'Allemagne dit qu'elle ne le fera pas; mais la reconnaissance est un mot qui ne se trouve pas dans le dictionnaire politique.

En 1876, une dame, encore jolie, est allée voir à Ems l'empereur Alexandre, encore galant. Il a pleuré en lui disant qu'il n'avait ni ami politique ni ami personnel. Et son oncle qui

s'intitule tel, et le comte A. Adlerberg qui a été élevé avec lui et qui le tutoie?

A Berlin, à l'ambassade russe, le tsar couche dans une chambre dont les fenêtres donnent sur la cour; il a un cosaque qui veille toute la nuit à sa porte, de crainte d'un régicide. En se levant, il passe la revue du régiment de la garde prussienne qui porte son nom, et salue ces soldats par les mots : « Guten morgen, Grenadiere! » (Bonjour, grenadiers.)

Son chien *Sultan* étant mort, pendant que l'empereur était à Paris, a été remplacé. Nicolas avait aussi un grand chien qui le gardait. Malgré cela, arrivé à Padoue, dans un hôtel, il visita les placards de son appartement pour voir s'il ne s'y cachait pas quelque Polonais régicide.

C'est le grand-duc Michel qui est le plus grand amateur de chiens; son cabinet en est rempli.

On m'a dit qu'un solliciteur s'était servi du chien de l'impératrice pour lui faire parvenir une supplique, car il est défendu de présenter des placets aux souverains, et quiconque l'ose est immédiatement arrêté.

La grande-duchesse d'Edimbourg se promène

souvent toute seule, en hiver, au jardin d'été à Pétersbourg. Des planches couvrent la neige pour la commodité des augustes visiteurs.

A Potsdam, il y a une colonie russe dont l'origine remonte aux grenadiers qu'Alexandre Ier donna en présent à Frédéric-Guillaume II. Le tsar ne faisait que suivre en cela une sorte de tradition établie par plusieurs de ses prédécesseurs. Comme ces cadeaux montrent bien le mépris des têtes couronnées pour le bétail humain qu'elles gouvernent par la grâce de Dieu!

LES MIETTES DE LA CHRONIQUE SCANDALEUSE

Le mot *roublard* provient du mot *rouble*. On appelle ainsi l'homme qui fait sauter les roubles, qui a les poches pleines d'argent et le dépense à tort et à travers. Ce terme s'applique assez bien aux Russes, tous plus ou moins paniers percés, du moins les nobles qui n'ont pas eu la peine de gagner leur fortune, les habitués de Bignon à Paris, de Dussot à Pétersbourg. On dit d'eux qu'ils sont de bons enfants, on le dit surtout au quartier Bréda. Mais les fils des riches marchands russes ne veulent pas rester en arrière, et sont des bambocheurs finis. Quant à la finesse du roublard, le Russe sait se tirer d'embarras mieux que le Polonais, et il n'est pas juste de dire que le Slave est plus embarrassé que l'homme du Midi pour trouver de l'emploi.

La princesse Droutzkoy, ci-devant comtesse

de Nesselrode (la dame aux perles), avait des notes de 30,000 fr. chez son cordonnier à Paris.

Un B.....ky a été mis à Clichy par un restaurateur français de Pétersbourg pour une note de 30,000 fr., dans laquelle la casse figurait pour 3,000 francs.

Un officier aux hussards de la garde a fait plaquer d'argent les murs de son écurie.

Il y a des Russes qui prennent des bains de vin de champagne à 15 fr. la bouteille. La Russie consomme de ce vin plus que la Champagne n'en produit, et cela non-seulement à Pétersbourg, mais même à Nijni, pendant la foire. De là l'opinion que les Russes sont riches, mais ils ne le sont pas tous ; il s'en faut, et de beaucoup.

A Moscou, un idiot — et tout est permis aux idiots en Russie — donna un soufflet, pendant la messe, à la directrice d'un couvent de nonnes. Elle lui tendit son autre joue, qu'il traita comme la première. On fit une enquête, et l'on apprit que la respectable mère abbesse devait 3,000 roubles, rien que pour du vin de champagne.

La France a aboli la contrainte par corps ; la Russie conserve pieusement ce legs des

vieux âges. Pour échapper aux recors, les débiteurs passent souvent la frontière et constituent un genre particulier de touristes : les voyageurs obligés de l'être.

Les prévaricateurs, privés de leurs emplois, vont à l'étranger jouir en paix du fruit de leurs larcins. Il y a à Montmorency un propriétaire qui a fait beaucoup parler de lui à Kiew, du temps du général Bibikoff. Il prétend avoir défendu les innocents contre les oppresseurs, et avoue l'avoir fait moyennant finance.

L'armée russe actuelle a l'air plus martial qu'elle ne l'avait en 1856 ; les officiers sont moins vantards et lisent davantage ; mais le commissariat est encore moins intègre qu'autrefois, ce qui n'est pas peu dire.

Les nobles de la petite Russie se vantent d'être d'origine polonaise, ceux du moins dont les noms finissent en *ski;* mais dans la Russie Blanche les *tch* en font autant. Le père du feld-maréchal Paskéwitch conduisait les polonaises en costume polonais.

Les Chouïski, qui ont régné à Moscou, étaient d'origine juive.

Le conquérant de Varsovie, prince P..., a eu deux filles et deux fils. Les premières ont eu

maille à partir avec les Polonais. La princesse W... a eu un procès à Paris avec un dentiste polonais et a été réduite à emprunter de l'argent à tout le monde. La jeune princesse L..., petite-fille du feld-maréchal, a perdu sa dot avec un Polonais qui l'a intéressée dans une entreprise de mines.

Le fils aîné, devenu général aide de camp, a donné sa démission à cause de ses opinions, disaient ses amis; à cause de ses dettes, disaient ses ennemis. En jouant aux cartes avec Morny, il perdit 600,000 roubles qu'il paya. Mais l'empereur se fatigua de venir sans cesse à son aide. La propriété de Gloumy, donnée au maréchal, aurait dû mettre ses enfants à l'abri du besoin. L'autre fils a été un moment secrétaire à l'ambassade de Paris.

La fin de Mme la comtesse Worontzow Dachkow a été bien triste. Cette dame avait un des salons les plus renommés de Pétersbourg. Un jour elle donna un coup de cravache à l'empereur Nicolas, en lui disant : « A bas les mains »! Après la mort de son mari, enlevé par le choléra, elle alla en France, malgré toutes les représentations, retrouver un marquis qu'elle aimait. Il la ruina, et elle mourut d'une

maladie secrète, place de la Madeleine, au moment où se signait le traité de Paris.

Pour en revenir à la comtesse Nesselrode, elle épousa le prince Droutzkoy, du vivant de son premier mari. La noce se fit dans le gouvernement de Smolensk, chez un curé de village. Son père, le comte Zagrewski, gouverneur général de Moscou, dont Smolensk dépend, en avait donné l'ordre formel. Aussi fut-il destitué ; mais la princesse Droutzkoy, dont le mari n'est pas riche, après une jeunesse très-orageuse, s'est rangée.

La comtesse Worontzow Dachkow aimait à dire : « Coupons, coupons, morbleu, court aux erreurs de la jeunesse ! » Elle était née Narychkine et son frère avait épousé la fille du prince Basile Dolgoroukoff, le maréchal de noblesse de Saint-Pétersbourg.

M. Emmanuel Narychkine, connu à Paris comme collectionneur de tableaux, ne s'est jamais loué des Dolgorouky. Ce fut lui qui, à la première représentation donnée par la Patti, entra au théâtre sans billet et acheta 1,000 roubles (3,650 fr.) un fauteuil occupé par une personne assez raisonnable pour ne pas refuser une offre aussi extraordinaire.

LES RAFFINEMENTS DE CRUAUTÉ

Un témoin oculaire me racontait qu'en 1863 il avait vu des exécutions à Kowno. Petrowski fut pendu, mais après 25 minutes de tourments. Trois autres insurgés furent fusillés, et, pour prolonger leurs angoisses, on fit d'abord sur eux plusieurs décharges à poudre. Un autre reçut 25 coups de knout. Au lieu de le garrotter avec des cordes qui eussent empêché tout mouvement et déterminé la mort, on l'avait lié avec des lanières de caoutchouc qui lui permettaient de bondir à chaque coup, ce qui entretenait la circulation du sang. De telles atrocités sont-elles autre chose que la TORTURE? Et tout cela avait lieu sous le règne du bon Alexandre II! Aussi les Polonais l'ont surnommé *le mouton enragé.*

Des scènes pareilles se passaient sur différents points de la Pologne et de la Lithuanie.

Le prince Souworoff s'est écrié alors : « Si Dieu ne nous punit pas pour ce que nous avons fait aux Polonais, je cesserai de croire en Dieu. » Et lorsque le grand-duc Nicolas Alexandrowitch (l'héritier) est mort à Nice, le prince a dit : « Voilà une première punition. » M. Tutcheff écrivit alors des vers où il disait : « Petit-fils humain d'un grand-père guerrier..... » ; mais Souworoff y répondit : « Autres temps, autres mœurs. » D'ailleurs, il a été prouvé que le feld-maréchal Souworoff était opposé à bien des choses qu'on lui a fait faire en Pologne.

Déporter 300,000 familles en Sibérie, voilà ce que n'eussent fait ni Catherine II, ni Nicolas Ier. Ce dernier aurait-il proscrit le deuil que portaient les Polonaises pour leur patrie, comme l'a fait son fils?

Ce malheureux *knout* déshonorera la Russie, tant qu'il n'aura pas disparu. « En 1832, raconte M. Sérikoff, le sculpteur en bois, je vis dans le gouvernement de Novgorod le bourreau en chemise rouge et en bottes fortes frapper le patient du knout et avaler de l'eau-de-vie d'une bouteille placée à terre, chaque fois qu'il se sentait le bras engourdi. Il faisait plusieurs pas entre chaque coup, et l'instrument du sup-

plice ne s'abattait jamais sur le corps du patient sans faire pleuvoir le sang et sauter des lambeaux de chair. »

Est-ce en Europe ou en Asie que se passent des faits pareils ? Des médecins assistent à l'exécution pour dire si l'on peut frapper encore. Que la mort vienne pendant ou après les coups, n'est-ce pas toujours la peine capitale, et ces tourments ne valent-ils pas cent morts ?

Tarnow est situé sur le territoire autrichien, en Gallicie; mais il paraît que le propriétaire de ce domaine, comte Tarnowski, était sujet russe. Il fut impliqué dans la conspiration de 1825 et fut emprisonné à Pétersbourg. De désespoir, il essaya de se couper la gorge en s'emparant du rasoir du barbier ; mais il ne réussit qu'à se faire une profonde blessure. Guéri, il se heurta violemment la tempe contre son lit de fer ; on le releva évanoui et on le rendit encore une fois à la vie qu'il voulait fuir. Un prisonnier de ce caractère n'était pas homme à courber la tête devant une insulte, d'où qu'elle vînt ; le grand-duc Michel en fit l'expérience, un jour qu'il lui arriva de s'oublier vis-à-vis du détenu. Enfin,

comme la culpabilité du comte Tarnowski ne put être prouvée, il fut renvoyé dans ses terres, avec défense d'en sortir.

Quelques années plus tard, l'empereur Nicolas eut rendez-vous avec l'archiduc Maximilien d'Autriche, et le général Bibikoff prépara la rencontre chez le comte Tarnowski. Quand le tsar l'apprit, il refusa d'aller au château et voulut se rendre dans une ferme, sans réfléchir qu'elle appartenait au même seigneur. Bibikoff pria le comte de prêter ses gens et sa cuisine, et le tsar donna cent ducats aux laquais ; mais il pria l'archiduc de ne pas aller prendre congé du comte !

La comtesse Rostoptchine écrivit une pièce de vers intitulée : « *Le mari et la femme* » où elle disait qu'il n'y avait entre eux (c'est-à-dire entre la Russie et la Pologne) qu'un malentendu. Elle fut reléguée à Moscou et l'on dit qu'elle reçut les verges. Un fait certain, c'est que les souverains s'étant rendus à Moscou, quelque temps après, l'impératrice rencontra la comtesse chez Mme de Nesselrode et l'invita au bal de la cour. Le tsar, en entrant avec la tsarine au bras, aperçut Mme Rostoptchine et fit signe au grand maître de police, le général Lougine,

de s'approcher de lui. Il lui parla à l'oreille, et aussitôt le général présenta le bras à la comtesse et la reconduisit jusqu'à sa voiture. J'aime à croire qu'Alexandre II n'aurait pas été capable d'un tel procédé, ne fût-ce que par respect pour sa femme.

En Sibérie, où l'espace ne manque pas, on avait inventé le défaut d'espace pour torturer les déportés du 14 décembre. On en mettait quatre, tous anciens nobles, dans une petite pièce, où ils ne pouvaient remuer.

CHAPITRE RÉTROSPECTIF

Le souterrain a toujours mené les affaires. Philippe de Macédoine disait qu'il n'y a pas de forteresse dans laquelle n'entre pas un mulet chargé d'or. Napoléon Ier était du même avis. Il a dit, à propos de Magdebourg, qu'il n'y a pas de citadelle dont une clé d'or ne puisse ouvrir les portes.

Si les Russes ont souvent appelé la corruption à leur aide, parfois aussi on s'en est servi contre eux. Il n'y a plus à en douter, depuis que Frédéric de Raumer, professeur d'histoire à l'Université de Berlin, l'a lui-même démontré : le général russe Apraxine a été acheté à prix d'or par Frédéric II ; seulement le sort de cet or est assez curieux pour être relaté ici.

Il y a une famille qui s'appelle Barychnikoff, ce qui veut dire Profit, et qui habite le gouvernement de Smolensk. Jamais nom n'a été mieux

donné, et jamais profit n'est venu plus facilement. Le chef de cette famille était vivandier dans l'armée d'Apraxine, qui le chargea de conduire dans ses terres quelques pièces de vin. En même temps, le général écrivit secrètement à sa femme de prendre bien soin de ces tonneaux. Chemin faisant, Barychnikoff s'aperçoit que son camion, censé transporter du vin, est bien lourdement chargé. Il perce un des tonneaux par en haut et en voit sortir un mauvais vin rouge ; il perce par en bas et obtient le même résultat ; mais au milieu il découvre quelque chose de jaune, et voyant que c'est de l'or, il le porte en lieu sûr. Mme Apraxine écrivit bientôt à son mari qu'elle ne comprenait rien à sa lettre, n'ayant reçu que des tonneaux remplis de mauvais vin. Quant à Barychnikoff, il augmenta peu son commerce, se retira dans son pays, acheta des terres et devint bientôt noble. Ses petits-fils font encore quelquefois des spéculations : chez eux, disent-ils, c'est dans le sang.

En fait d'autres nobles russes, qui feraient aussi bien de ne pas avouer leur origine, se trouvent les Basilewsky. Leur grand-père remplissait l'emploi de fou auprès du comte Zoricz, l'amant

de Catherine II. Véritable ogre, il divertissait le comte en dévorant d'énormes quantités de vivres. Dans ces occasions, on lui faisait endosser un harnais de cheval, et il travaillait comme tel ; mais, tout en travaillant, il disait à son maître : « Monsieur le Comte, vous devriez bien me faire cadeau de quelques Cosaques. » C'était l'époque où Catherine II venait de réduire en servage les Cosaques de l'Ukraine.

Le comte finit en effet par donner quelques centaines de Cosaques à Basilewsky, qui, à force d'économie, laissa à son fils de quoi étendre ses domaines. Ce dernier, grâce à sa fortune, devint chambellan de l'empereur Nicolas ; mais il traitait si mal ses serfs, que ceux-ci se révoltèrent une nuit, vinrent le trouver au lit et lui donnèrent la verge, en lui faisant signer un écrit dans lequel il s'engageait à ne pas poursuivre les coupables. Le lendemain, Basilewsky fit saisir les principaux d'entre eux pour les incorporer dans l'armée. Au comité de recrutement, ces malheureux exhibèrent la promesse signée de leur maître, et racontèrent pourquoi on les faisait soldats. L'affaire devint publique ; à Moscou, au théâtre, on tourna le dos au chambellan, et l'empereur le pria d'aller se promener

à l'étranger, chose qu'il défendait souvent à des personnes qui n'avaient pas été déshonorées. Les filles de ce Basilewsky ont réussi, avec le secours de leur dot, à faire des mariages plus ou moins brillants, et le fils a possédé à Paris un palais qu'il a vendu à l'ex-reine Isabelle. Quant à celui qui a été mis à Clichy pour une dette faite chez un restaurateur français de Pétersbourg, ce n'est que son cousin.

L'empereur Nicolas passa un mauvais quart d'heure en 1846, au Vatican. Grégoire XVI ne vint à sa rencontre qu'au milieu de son cabinet, et, après l'avoir dévisagé, il s'écria en italien : « Bon soldat ». Il ne lui épargna pas les vérités les plus dures au sujet de ses persécutions contre les catholiques, et lorsque le tsar voulut se retrancher derrière les lois de son empire, le Saint-Père lui dit que ces lois, c'était lui-même qui les faisait et les défaisait, tandis que lui, il représentait les lois immuables de l'Église. Au sortir de cet entretien, Nicolas dit à son entourage : « Jamais prêtre ne m'a parlé de la sorte ». S'il avait pu, il aurait envoyé le Pontife en Sibérie. De là, il se rendit à la cathédrale de

ce sont, pour la plupart, de vieux croyants, c'est-à-dire qu'ils ont conservé les livres saints antérieurs à Nikon ; parmi eux se trouve aussi une secte de fanatiques qui se brûlent vivants, espérant de la sorte gagner le paradis. Okladnikoff et Philatoff ont été les premiers Novgorodiens qui se sont fixés dans cette contrée avec leurs familles. Ivan III leur a donné l'autorisation de se livrer à leurs professions dans le pays des Samoyèdes. Les villages Okladnikoff et Kouznetzoff ont été les premiers bâtis. En 1780, ils furent réunis pour former la ville de Mesen, dont les armes sont un renard rouge sur champ d'argent. En 1808, la rivière Mesen a débordé et causé tant de ravages, que le gouvernement s'est vu obligé de donner un secours de 10,000 roubles aux inondés. Des fugitifs de la Sibérie et des évadés de prisons sont venus grossir la population.

Les Poméraniens sont d'excellents marins, et il est à remarquer que les noms qu'ils donnent aux vents sont les mêmes qui sont en usage sur le lac Baïkal. Ils vont volontiers en Norwége, où ils ont accès à quatre forts. Ils y importent le bois, qui y est beaucoup plus cher qu'en Russie, et en exportent du rhum, qu'ils préfèrent naturellement à l'eau-de-vie russe, quoi-

qu'ils paient le premier un rouble (3 fr. 75 c.) la bouteille. Les Norwégiens ont depuis quelque temps appris à parler le russe.

Les Poméraniens leur volent souvent le bois qu'ils leur ont vendu. Ce sont d'excellents chasseurs, et les Anglais ont éprouvé la justesse de leur tir, au point de s'enfuir lorsqu'ils étaient les plus nombreux.

Je n'ai pas besoin de dire que la mer Blanche a été appelée ainsi à cause de la glace qui la couvre une grande partie de l'année. Quant à la mer Noire, son nom ne vient pas de la fréquence des tempêtes, mais de la couleur de ses eaux.

La Novaïa Zemlia (Nouvelle Terre) s'appelle chez les Poméraniens la Mère, parce qu'elle les alimente de poissons et de graisse. En trois jours on y va de l'embouchure de la Petchora ; mais malheur à celui que l'hiver surprendrait dans cette île ! Il serait réduit à le passer dans les ténèbres, en lutte avec les ours blancs, en proie aux atteintes souvent mortelles du scorbut. Les quelques cabanes qu'on y trouve ont été construites avec du bois rejeté par la mer, et ne présentent contre la rigueur de la saison qu'un abri insuffisant. La pêche de la baleine n'a pas

réussi jusqu'ici, tant à cause du manque d'ustensiles que de la malveillance des étrangers : un bateau russe fut un jour brûlé par un pirate sous pavillon français. On s'en tient donc aux baleines qui viennent échouer sur la côte. Par contre, la pêche des morses est abondante. Chacun de ces animaux fournit 60 kilos de graisse, et leur ivoire rivalise avec celui des éléphants.

La Novaïa Zemlia est couverte de masses de neige qui ne fondent jamais et qui y sont entassées depuis des siècles. Mais, à peine le printemps commence-t-il, qu'on voit d'abord arriver quelques oiseaux en éclaireurs, et, peu de jours après, les mauves et les canards viennent par bandes.

Ce sont surtout les habitants de Poustozersk qui vont à la Nouvelle Terre. C'est une île située dans un lac et renfermant une ville du nom de Gorodok, qui a servi de lieu d'exil à des proscrits politiques. Matwieff, le favori du tsar Alexis Mikhaïlowitch, y a passé sept ans avec sa famille, au milieu des plus dures privations ; il a été remplacé par le prince Galitzine qui l'avait banni, et a été un temps le bras droit de la tsarewna Sophie. Gorodok renferme quelques jolies maisonnettes ; mais si on y voit des balcons et

des volets, c'est pour se garantir de la neige et du froid qui est excessif, parce que les forêts ont été détruites dans tout le voisinage.

Les vêtements d'hiver des Poméraniens sont très-incommodes, mais excessivement chauds. Ils se font en peaux de rennes, le poil tourné du côté du corps de celui qui les porte, et n'ont qu'une petite ouverture pour la tête, ce qui oblige à les mettre comme les soutanes des prêtres russes. Les jambes sont doublement couvertes, et on met encore des galoches sur les pieds, ce qui n'exclut pas les patins pour courir sur la neige.

On sème çà et là des grains, mais ils réussissent si mal, qu'on est obligé de faire venir la farine de Perm, et que les pains bénits (*prosphyres*) se font avec du seigle. La nourriture des Korèles laisse encore plus à désirer ; ils sont obligés de mêler au seigle qu'ils reçoivent du gouvernement deux tiers d'écorce de bouleau, de sorte que leur pain craque sous la dent et est tout au plus bon pour les chiens.

La pêche est donc la principale occupation des habitants et la source de leur existence. Le hareng et le saumon occupent la première place

parmi les poissons de ces parages. Les harengs sont conçus dans la mer Glaciale, sous la glace même, et, en été, ils se répandent comme un torrent sur toutes les mers de l'Europe. Leur nombre s'élève à des myriades ; mais elles sont aussitôt entourées par les animaux qui vivent de poissons. La baleine, qui s'annonce par le bruit de sa queue, est accompagnée du dauphin et suivie du requin. Pour échapper à tant d'ennemis, les harengs ont la précaution de se faire diriger par un roi qui apparemment est un vieux routier et connaît les lieux de repos et de repas ; s'il périt, c'en est fait de tout le troupeau. Les harengs se jettent alors, la tête perdue, sur les côtes, et on en a trouvé de telles masses, que l'air en était infecté. Autrement, c'est la nuit et au clair de la lune qu'ils nagent le plus volontiers. Ils ne sont pas aussi estimés quand ils sont gras, que quand ils sont maigres; il arrive après un long trajet qu'ils changent de forme et de nom ; ils deviennent sardines sur les côtes de la Bretagne et dans la Méditerranée. Les harengs qu'on prend à Sokolow passent pour les meilleurs, et ce n'est qu'au couvent de Solowetzk qu'ils sont bien conservés.

Toutes les variétés de saumon viennent dans les fleuves ; mais le saumon d'automne (*omoul*) est le plus estimé ici, comme sur le lac Baïkal. Les plus petites espèces sont souvent les meilleures, et l'on trouve aussi des truites. Les pêcheurs barrent les fleuves pour prendre plus de poisson ; mais le mal principal est la mauvaise salaison. Quoique le sel français entre libre de droit, les habitants n'emploient que leur propre sel, le sel noir, et procèdent sans aucun soin : ils salent le saumon quand il a déjà perdu la plupart de ses qualités, et n'observent pas la propreté nécessaire en salant le hareng. On ne fume le poisson que dans le gouvernement de Wologda, et on l'exporte pour la plupart gelé, à des prix ridicules : un chariot entier pour un rouble, ou bien on en obtient plus qu'on ne peut en emporter. La morue est aussi d'une grande ressource.

Les veaux marins forment une branche essentielle de gibier ; ils sont connus sous des noms différents. Ceux qu'on nomme lièvres ne sont pas les moins fréquents. La chasse du *phoca vitulina* ou *nerpe* est particulièrement intéressante. Le chasseur se roule dans la neige et pousse des cris. L'animal, curieux, sort sa tête

de l'eau, et l'on saisit ce moment pour lui envoyer la balle fatale[1].

Ni les loups qui trouvent plus de gibier qu'il ne leur en faut, ni les ours ne sont à craindre dans ce pays, mais bien les moustiques, dont la piqûre, en été, est si dangereuse que plus d'un enfant y a succombé.

Les Pomortzi n'ont pas autant de rennes que les Lapons, qui en entretiennent des troupeaux entiers. Les premiers n'en ont que comme bêtes de trait, et les femelles valent mieux pour cet emploi que les mâles. Les peaux servent à la literie; mais on préfère comme couvertures les peaux d'autres animaux. La douceur et la chaleur de la peau de renne ne laissent rien à désirer, mais elle craint l'humidité.

Sur la côte occidentale de la mer Blanche, il y a beaucoup de serpents, mais presque pas de grenouilles.

Les chevaux, qui sont rares, ont le poil long; on leur donne peu de foin et pas du tout d'avoine.

1. La *Chasse illustrée* a publié « un drame sur les rives d'Alashka » : c'est une gravure qui représente la lutte d'un ours blanc avec un lion de mer. C'est absolument comme si on figurait le combat d'un lion avec un veau. L'ours blanc est plus fort que l'ours noir.

En fait de vaches, on y voit la race dite de Kholmogor, qui a été introduite de Hollande par Pierre Ier. Elle donne beaucoup de lait, et on en exporte beaucoup dans le reste de la Russie. Les vaches anglaises, par contre, ont rarement pu s'acclimater ici.

Il ne manque ni gélinottes ni coqs de bruyère ; mais ils se vendent si bon marché qu'ils ne payent pas la poudre et le plomb qu'il faut pour les tuer. Les renards, au contraire, donnent une fourrure précieuse, et encore plus les hermines ; on trouve des renards bruns et noirs et des cerfs sauvages, de sorte que le chasseur ne manque pas d'occupation.

A soixante verstes de Kem, après une route sur laquelle on rencontre trente îles, on arrive aux îles Solowetzk, célèbres par le couvent du même nom. Le couvent reçoit près de cent mille roubles par an des pèlerins qui y affluent. Il doit sa prospérité à l'archimandrite Philippe, qui appartenait à une riche famille de boyards et y fut envoyé par Ivan le Cruel. Du temps de la réforme des livres saints, ce couvent se mit en révolte ouverte, et le *voïévod* Mestchérinoff dut employer la trahison pour vaincre la résistance désespérée des moines ; il commit, après

sa victoire, des atrocités sans nom, mais il fut lui-même condamné comme s'étant approprié les richesses du monastère.

L'île de Solowetzk est une vraie oasis dans le désert, grâce au travail des paysans qui dépendent du couvent; on y trouve en été une végétation luxuriante.

Les Pomortzi sont d'une belle race, on voit parmi eux de vrais géants. Leur religion les oblige à lire la Bible : aussi les hommes absolument illettrés sont-ils en fort petit nombre parmi eux.

Ils sont du reste tolérants, prient Dieu avec les popes réguliers et ne font de difficultés que pour recevoir la communion des mains de ce clergé. Leur langue n'est autre que l'ancien novgorodien et, dans les prières des noces, on fait mention du Danube, ce qui ferait croire que les Slaves d'Ilmen ont jadis habité les bords de ce fleuve.

Pendant les mois de janvier et de février, il fait si froid dans cette contrée que le thermomètre n'indique plus les degrés et que les vitres se brisent ; le demi-jour, qui règne continuellement en cette saison, oblige à multiplier les croisées.

Rien de plus grandiose que le spectacle qu'of-

fre un trajet en traîneau le long de la côte de l'océan Glacial. Il y a des montagnes de glace en mouvement qui ont plus de dix verstes de longueur ; entassées les unes sur les autres, elles produisent un étrange craquement par l'effet de la gelée. Là est le vrai règne de l'hiver qui s'étend tout le long de la Sibérie et enchaîne l'Amérique septentrionale. Pour voir les nuits polaires il faut venir ici en été, car en hiver c'est l'obscurité qui domine.

La population ne doit pas être nombreuse; les femmes exercent les métiers de cochers et de bateliers.

Le souvenir des Lithuaniens, qui, pendant l'interrègne du XVIIe siècle à Moscou, sont venus ici dévaster les villes et les villages, vit encore parmi les habitants et ils détestent, en conséquence, les Polonais. Parmi ceux qui sont restés dans le pays et ont embrassé la religion gréco-russe, on cite Panoff, le pilote qui a sauvé Pierre Ier. Il faut être un souverain pour avoir des aventures de cette espèce. Quant à moi, j'ai souvent versé en traîneau ; mais, comme on se relève sans la moindre meurtrissure d'une chute sur la neige, je ne crois même pas nécessaire d'en entretenir les lecteurs.

Les Anglais ne sont pas en odeur de sainteté ici. Les habitants disent que ce sont un tas de vauriens qui sont venus voler et non pas se battre. Ils ont bombardé le couvent de Solowetzk, parce que les moines ont refusé de leur vendre de la viande. Les Pères priaient dans l'église, pendant que les obus tombaient. Ils ont abîmé l'hôtel dit d'*été*, et un mur qui était en voie de construction.

Lorsque l'automne tire à sa fin, les corbeaux viennent livrer bataille aux mauves, les chassent et s'établissent au couvent pour l'hiver.

Arkhangel a trois verstes de long, ce dont il ne faut pas s'étonner en Russie. Ust-Zylma, sur les rives de la Petchora, n'est qu'un misérable village, et il a dix verstes de long. Arkhangel compte douze églises, et la « Cour des Allemands », construit par les Novgorodiens, a été si bien bâtie que le mur en briques est encore debout. La colonie allemande est très-nombreuse ; elle a son cercle et accapare le commerce, de sorte que les indigènes ne l'aiment guère.

Dans l'origine, Arkhangel s'est appelé le port de Saint-Pierre et a été découvert par hasard par Richard Chambers qui cherchait une

route aux Indes et aborda ici. Il en résulta un traité de paix entre Ivan le Terrible et la reine d'Angleterre, Élisabeth : il assura le monopole du commerce aux Anglais, mais les autres nations y furent admises ensuite.

Kholmogor n'est célèbre que comme lieu de naissance de Lomonossoff, le père de la science et de la poésie russes. Il s'est donné ce nom lui-même ; le nom de son père était Doroféeff. On lui a élevé un monument à Kholmogor, mais qui est bien pauvre.

Dans la même localité fut relégué, avec sa femme, le prince de Brunswick, Anton Ulrich, coupable d'avoir conspiré contre l'impératrice Anna Ivanovna. Sur la demande de la cour de Danemark, leurs enfants furent transportés dans ce pays.

Les Samoyèdes appartiennent à la race mongole, et ont émigré ici du midi d'Onéga. Les Poméraniens les aiment à cause de leur bonhomie. Ils sont convertis au christianisme, mais ils ne peuvent rester debout à l'église pendant toute la durée du service ; aussi se couchent-ils sans plus de façon sur le plancher.

Il s'est conservé chez les Pomortzi un vieil usage russe, celui de fraterniser ; à cette occasion,

on échange les croix qu'on porte sur la poitrine et on se fait des cadeaux. Le Lapon ne manque pas de donner une belle femelle de renne, et le Russe ne lui donne ordinairement qu'un objet de peu de valeur.

A l'endroit où la route bifurque sur Pétersbourg et Moscou, se trouve le couvent de Sisk. C'est là que le boyarine Feodor Romanoff souffrit six ans, sur l'ordre du tsar Boris Godounoff. Il y fut tonsuré sous le nom de Philarète. Tous les autres membres de cette famille furent bannis et eurent leurs biens confisqués : ce fut le pseudo-Dmitry qui rendit la liberté à Philarète, dont le fils Michel fut élu au trône par les nobles russes.

Les bouches de la Petchora présentent une richesse naturelle inépuisable, surtout en forêts. Les Anglais viennent charger sur leurs navires les bois qu'on leur vend clandestinement en les jetant à la mer. M. Sidoroff avait fondé, avec le patronage du grand-duc Constantin, une compagnie pour exploiter toutes ces richesses. Il s'agissait surtout de relier la Poméranie avec la Sibérie ; mais les glaces rompirent le bateau à vapeur, et il n'est resté de cette entreprise qu'un livre de M. Sidoroff sur ce pays, où l'on trouve

entre autres minerais le graphite et le charbon de terre à profusion. Les capitaux européens ne tarderont pas sans doute à exploiter toute cette contrée encore vierge.

KOLGOUEW ET GROUMLAND

L'île de Kolgouew est située en plein Océan polaire, à 150 verstes du continent : on suppose qu'elle a 350 verstes de longueur, mais on ne l'a pas encore mesurée. On y compte cinq rivières : *Vélikaia*—la grande ; *Pouchnaia* — des pelleteries ; *Kriwaia*, — la courbe ; *Waskova* — de Basile, et *Gouzzinaia* — des oies. Le centre de l'île, grâce à son élévation, se dérobe à l'air malsain de la mer. Aussi Kolgouew jouit-il d'un climat plus salubre que les côtes du continent.

C'est, du reste, la meilleure des îles russes dans l'Océan polaire. En été, les Poméraniens y tuent 400,000 oies et un nombre proportionné de canards et d'autres oiseaux. En juillet, lorsque les oies perdent leurs plumes, on ne les tue plus, mais on les pêche ou on les prend dans des filets, car, pour échapper à la poursuite des

hommes et des chiens, elles se réfugient dans les lacs que l'île renferme en assez grand nombre. Malheureusement, les oies sont mal salées ; si on les fumait, on en tirerait plus de profit. Telles quelles, elles ne sont achetées que par les pauvres d'Arkhangel, qui les paient 6 à 7 copeks pièce.

Les *gagaras* (eiders) sont réputées non-seulement pour leur duvet, mais aussi pour leur peau, qui constitue un important article de pelleterie.

Les rivières abondent en poisson, et les côtes en phoques et en morses. Joignez-y les ours blancs, dont les visites sont fréquentes. Une centaine de Samoyèdes demeurent constamment dans l'île, avec leurs rennes. Ils régalent de cette chair les Pomortzi à leur arrivée, et ceux-ci leur donnent quelques tonneaux d'oies en partant. Le port de Promoï est excellent.

A cinq verstes du continent, dont elle est séparée par le détroit d'*Yougourski Schag*, se trouve l'île de Wougatch, siége de l'ancien paganisme des Samoyèdes. Cette île est plus longue que large, et, quoique riche en rochers, elle ne l'est pas moins en oiseaux et en animaux.

Pourquoi le Poméranien irait-il au Spitz-

bergen, qui est à 600 verstes de lui? La Novaia Zemlia suffit aux prétentions les plus exigeantes. Même en été, on serait sûr, au Spitzbergen, de contracter le scorbut. La pêche de la baleine y a considérablement diminué, et les Russes, avons-nous dit, sont dépourvus des ustensiles nécessaires à cette industrie, où les Hollandais sont passés maîtres depuis longtemps. La rivalité de ceux-ci avec les Anglais a forcé la baleine à émigrer dans d'autres parages [1].

Les Poméraniens appellent le Spitzbergen Groumland ou Groumant. Un de leurs chants raconte comment ils passent devant les *îles des Ours*, entrent dans le *golfe de la Madeleine*, voient les *montagnes du Faucon* et laissent leur bateau pour hiverner. Il y est fait mention du *malaï-broun* et du *bolschoi-broun*, le *petit* et le *grand port* (Harbour des Anglais). Le chant continue en disant qu'on a réparé les chaumières russes et qu'on en a élevé d'autres plus petites. L'ours blanc, le morse tombent sous les lances ; puis, le poëte termine par ces mots :

1. Au XVII[e] siècle, les Hollandais ont envoyé au Spitzbergen 200 navires, et ont capturé 52,000 baleines.

« Adieu, père Groumant, on voudrait ne jamais te revoir ; tu es terrible, couvert de montagnes, tout entouré de glaces. Il est dangereux de vivre sur toi, la mort peut venir d'une manière inattendue. »

Un chasseur russe a passé trente-neuf ans dans le Spitzbergen, et les Norwégiens l'ont surnommé le patriarche. Son nom était Starasséwitch. Il est mort en 1826, et a été enterré à Green-Harbour. Un voyage en 1853 s'est terminé tragiquement. Boire du sang de renne pour se préserver du scorbut, et vivre dans l'obscurité n'est pas une perspective attrayante pour des gens qui trouvent le morse et l'ours blanc beaucoup plus près de chez eux.

Selon le compte-rendu de l'expédition suédoise de Duner et Nordenskiold, le climat du Spitzbergen est bon et on n'y prend pas froid en été ; mais, dans cette saison même, la chaleur ne va pas au-dessus de trois degrés et le froid atteint cinq degrés au-dessous de zéro. Les voyageurs prétendent que la chair de l'ours blanc, le foie excepté, est bonne à manger ; cependant les Pomortzi, qui ne sont pas difficiles et qui mangent des oies pourries, laissent la chair d'ours aux chiens.

Aujourd'hui qu'un Norwégien a découvert un passage dans l'Océan polaire et que les expéditions se multiplient, il est bon d'ajouter quelques considérations sur ces régions.

Le règne végétal est si pauvre (on ne trouve pas d'arbres dans l'île de Kolgouew) qu'on est étonné de voir le règne animal si riche. La guerre paraît en être l'état naturel. La baleine se nourrit des harengs, mais elle-même est dévorée par des milliers d'insectes. Le requin la transperce quelquefois avec sa scie, et d'autres fois il lui arrache des lambeaux sanglants de chair : le sang qui remonte à la surface de l'eau dit seul souvent au navigateur quel terrible combat s'est livré au fond des flots. Les méduses vivent dans des courants relativement plus chauds, et servent de nourriture aux poissons. Au fond de la Mer Glaciale, il y a des prairies où paissent les veaux marins. On voit les mauves arracher aux phoques les poissons de la gueule, et lorsque ces oiseaux enseignent à leurs petits à crier, c'est un vacarme qui ferait fuir tout le monde.

Nous avons dit ce qui se passe avec la migration des harengs. Les Hollandais se sont plus enrichis par la pêche que par les plantations de

sucre et de café dans leurs colonies : aussi ont-ils élevé un monument à l'inventeur de la salaison. Ils savent que le guide des harengs, qui peut-être est choisi parmi les plus forts, une fois pris, le troupeau est perdu, et ils ont soin de le relâcher s'il vient à tomber entre leurs mains.

La course du cabillaud n'est pas moins remarquable et s'étend le long de la côte orientale de l'Amérique, où le Cod-Cape porte son nom. La morue compose la nourriture presque exclusive du Poméranien pendant l'hiver ; mais en été, les eiders accourent dans sa chaumière. Il y a, il est vrai, une secte qui ne mange de la viande que deux ou trois jours par an. On ne tue que les oies jeunes, pour laisser aux vieilles le soin de procréer, comme si les premières ne s'en seraient pas acquittées encore mieux. Les morses sont tués sans distinction d'âge; leurs défenses, qui pèsent quelquefois jusqu'à quinze livres, leur servent à escalader des montagnes et peuvent aussi devenir une arme offensive terrible. Le dévouement du morse à ses petits est excessif, et M. Marmier raconte que cinq matelots français ont trouvé la mort dans un combat avec ces animaux. L'ours blanc tue le morse d'un coup de

patte et l'emporte, quoiqu'il soit plus gros que lui-même. Il prend encore plus facilement le veau marin et nage sous la glace, où le phoque se réfugie de peur.

Quant à ce qui concerne les sirènes, dont Alexandre Dumas père a vu un échantillon au musée de Copenhague, ce sont certainement des phoques ; elles ont l'œil très-mélancolique et le sein très-plein. Leur queue est celle des poissons.

Dans le Groumland tout gèle, jusqu'à l'huile qui maintient le mouvement des roues de montre, et il ne peut être question de se servir de la *montre de fleurs* de Linné. (Il y a des fleurs qui s'ouvrent et se ferment à des heures différentes et régulières.) La lampe de graisse sert aux Russes à marquer les heures, mais elle peut aussi geler.

Les Poméraniens n'ont pas besoin d'aller au Groumland pour chercher des dangers. Deux d'entre eux ont trouvé la mort, dans le voisinage de leurs habitations, sur un îlot où ils ont été surpris par la glace, trop mince pour les porter. Ils se nourrirent de mousse pendant cinq semaines. L'un d'eux savait écrire, et couvrit de ses adieux à sa femme trois planches qu'on retrouva ensuite.

Le meilleur moyen d'éviter le scorbut est de travailler en plein air ; la fraise jaune, qui vient dans tout le nord de la Russie et dans l'île de Kolgouew, est un excellent remède.

Au commencement du XVIII[e] siècle, les expéditions des Russes au Spitzbergen avaient leur importance. Ils revenaient à Arkhangel avec un riche butin. Mais aujourd'hui on presse les matelots par les dettes et le vin. On leur avance jusqu'à trois ans de gages, et ils sont obligés de naviguer tout ce temps, tandis que l'argent n'a duré que quelques jours. A Warhoos (en Norwége), où l'on relâche pendant la traversée, le rhum produit ses effets, et il n'est pas rare qu'on en vienne aux coups. Les langues de rennes, qui s'envoient en Angleterre, peuvent être trouvées sur les lieux plus facilement qu'au loin. Il ne manque pas d'occasions aux Poméraniens d'aller à Warhoos ou à Hammersfest chercher du rhum et livrer du *kwass* aux Norwégiens, qui en sont friands et qui le paient aux Russes le triple de sa valeur en farine. Quant à la bière, elle gèle au Spitzbergen, et une fois gelée, elle perd son arome. L'alcool ne gèle pas dans les chaumières russes garnies de mousse et enduites de poix, qui garantit de l'air. Ces

chaumières sont faciles à construire, mais elles coûtent de l'argent, aussi bien que les expéditions en général. Or, le manque de capitaux est tel qu'on ne va même pas jusqu'à la Novaia Zemlia aussi souvent qu'on le voudrait.

TOUTES LES RUSSIES

On divise la Russie en Russie Noire, Russie Blanche et Russie Rouge, sans se rendre compte de ces dénominations. Les *Mélanchthones*, dont parle Hérodote, ne seraient autres, d'après les historiens russes, que les Esthoniens, qui devraient ce nom à leurs vêtements de laine noire. Telle n'est pas, croyons-nous, l'origine du mot : il nous paraît plus naturel d'y voir une allusion à la terre noire (*tchernozém*), qui forme le sol fertile de la Russie centrale, où les chaumières sont noires aussi, et où, peut-être, les animaux l'étaient également. Dans la Russie Blanche règne ce que Théophile Gautier aurait appelé la *symphonie en blanc majeur*. Le sol, de formation calcaire, y est blanc, blanche la laine dont s'habillent les habitants, blanches aussi leurs chaumières et leurs bêtes (porcs et moutons). Dans la Russie Rouge, le terrain est

argileux, les pierres sont rouges; le rouge domine dans le costume des hommes et des femmes. Dire que la Russie Noire est la grande Russie, et la Russie Blanche (*Bélorus*), la petite, n'est pas exact, car *Bĕlyi Tsar* (Tsar blanc) veut dire, au contraire, grand, et non pas petit.

Le mot *Russe* ne vient pas du latin *rus*, campagne; mais il est certain que l'agriculture a été l'occupation constante des peuples de la Russie, et les spéculations de bourse ne leur porteront pas bonheur.

Assurément le climat russe a dû se modifier du tout au tout depuis l'époque primitive où les habitants marchaient nus, où les arbres des tropiques croissaient en Sibérie et où le mammouth y trouvait sa pâture. La découverte, dans les contrées polaires, d'animaux et de végétaux fossiles appartenant aux espèces tropicales, soulève une question qui n'est point tranchée par le déluge. Un Russe de génie croit que la terre a eu plusieurs satellites qui se sont confondus avec elle pour produire les différentes couches géologiques : ces révolutions du globe ont changé l'équateur en méridien. L'Allemagne a été une île jadis, et l'Islande a été habitée primitivement par les Japonais : les

runes scandinaves seraient d'origine japonaise, comme aussi les glaives à courtes poignées qu'on trouve en Islande. Quant à l'âge de la pierre polie, ce serait une invention de M. Thompson, professeur à Copenhague.

Je laisse à de plus savants que moi le soin de vérifier ces hypothèses.

Sur les bords de la mer Caspienne, on jouit d'un climat délicieux, et la terre est parée d'une végétation luxuriante. Pierre I[er], après avoir pris possession de ce littoral, fit abattre les forêts séculaires qui servaient de retraite aux habitants, plutôt subjugués que soumis ; mais les jardins ont reparu, grâce à la fertilité du sol.

Aujourd'hui, il s'agit de relier ces contrées avec le reste de la Russie, et de construire à travers l'Asie un chemin de fer qui conduise du Caucase aux Indes. Le tronçon jusqu'à Pétigorsk est achevé, et celui de Bakou est en voie de construction, de sorte qu'il ne reste que deux cents et quelques verstes pour arriver à la frontière persane, et mettre ainsi l'Europe en communication constante avec les Indes, sans l'intermédiaire du canal de Suez. La gloire de cette idée, conçue par d'autres que le tsar,

reviendra à Alexandre II. M. de Lesseps avait songé à diriger le chemin à travers l'Asie centrale, projet qui eût offert des difficultés d'exécution plus considérables.

L'avenir de la Russie est immense, surtout lorsque l'intelligence y aura pris son libre essor. L'amour du sol est le trait particulier du caractère national. Le Slave adorait la terre, comme les autres peuples adoraient le soleil.

La langue russe est aussi riche qu'expressive. Les mots imitatifs y sont en grand nombre. Par exemple, notre verbe *rire* se dit en russe *khakhatate*, et le mot *goull* signifie *bruit sourd.*

Puisque je suis sur le terrain de la linguistique, j'en profite pour faire remarquer, en passant, qu'il est hasardeux de chercher des rapports étymologiques entre les mots d'après la ressemblance des sons. Ainsi un Russe m'assurait que le mot *Anglo* était le même que le mot russe *Ougole* (charbon), lequel n'est autre que *the hull* (la houille). Il n'y a qu'un malheur, c'est que les Anglo-Saxons s'appelaient ainsi avant d'aller en Bretagne, par conséquent avant de posséder les mines de charbon auxquelles mon philologue attribue l'origine de leur nom. Quant au mot Varègue provenant

du mot russe *Vor* (brigand), je serais assez porté à croire que les Novgorodiens en ont qualifié les conquérants normands. Pour ce qui est de Rurik, de Sinéous et de Trouvor, ces fondateurs de l'empire russe, il faut les reléguer dans le domaine des mythes.

Les officiers allemands se sont mis à apprendre le russe, en cas d'une guerre avec la Russie. C'est un motif analogue qui a poussé quelques-uns de nos officiers à apprendre l'allemand.

Dans la haute société russe, tout le monde parle français; mais, avant d'entrer dans un salon, il faut passer par l'antichambre. On s'exposerait à de cruelles déceptions, si l'on s'imaginait n'entendre que des choses spirituelles dans les salons russes. Ainsi, une dame me disait qu'elle aurait bien voulu voir quelqu'un qui eût fait un livre; et comme je lui demandai pourquoi, elle me répondit : « C'est que j'ai longtemps cru que tous ceux qui ont écrit des livres ne sont plus de ce monde. » Le fait est que le gouvernement russe en a supprimé plus d'un. Chevczenko a été fait soldat; Baratynsky et Beztoujeff ont eu le même sort.

Je cite le mot, parce qu'il peut servir de pendant aux questions naïves de mes compatriotes :

« si les Russes sont chrétiens? » ou bien : « si c'est vrai qu'il fasse froid en Russie? » A Tiflis, on dîne en plein air au mois de janvier, et le coton vient dans la province qui avoisine la Perse.

L'ivrognerie, le vol et la débauche sont les trois vices qui rongent le peuple russe. A Kiew, un jour de Pâques, la police a ramassé 635 ivrognes dans la rue. A Pétersbourg, du pont d'Anitchkow au pont de Police, un curieux a compté un jour sur la Perspective de Newski 83 ivrognes.

J'avais beau, dans les hôtels, renfermer mes effets de mon mieux : en dépit de toutes les précautions, il en disparaissait toujours quelque chose.

La *Gazette de Moscou*, journal conservateur par excellence, a dit qu'une femme ne pouvait s'aventurer sur la route de Moscou à Woznessensk, où se trouve un couvent, sans être sûre d'être accostée par un moine. Selon la même autorité, assurément peu suspecte, les enfants qu'on présente à la communion, ce qui, en Russie, se fait dès le bas âge, portent les traces de la syphilis héréditaire.

On ne fait rien pour la santé et la force du peuple. Les affections scrofuleuses sont plus

répandues que partout ailleurs, et il a été prouvé que Pétersbourg aurait été dépeuplé, si les provinces n'y envoyaient pas de nouveaux habitants.

La Russie patriarcale s'en va. L'ancien respect des enfants pour leurs parents n'existe plus, et aujourd'hui les fils disent à leurs pères : « ce n'est pas notre faute, si vous êtes nés avant nous. »

Il y a trop d'églises en Russie et pas assez d'écoles. Les moines ne sont pas très-nombreux, mais ils le sont encore trop.

La foi des Russes vient en aide à leur patriotisme : leur histoire le prouve suffisamment, mais que de superstitions!

Chez les négociants, les encoignures sont remplies d'images devant lesquelles brûle une lampe, et quiconque entre dans la chambre commence par saluer ces pénates et par faire plusieurs signes de croix.

Le Russe est fataliste. Il dit bien : « crois en Dieu, mais ne fais pas de bévues », et cependant, il agit comme s'il ne tenait pour vraie que la première moitié de ce dicton. Il admet l'intervention divine dans la moindre chose, et se figure que les saints, par leur intercession, peuvent lui procurer tous les succès désirables.

Le clergé russe n'est pas estimé, et ne doit s'en prendre qu'à lui-même de la déconsidération dont il est l'objet. Comment honorer des gens qui ne voient dans le ministère sacré qu'un métier lucratif, et qui, au lieu de commander le respect par la dignité de leurs habitudes, donnent trop souvent, dans les campagnes surtout, l'exemple de l'ivrognerie?

Khoudiakow vient de mourir encore bien jeune à Irkoutsk, dans la maison des fous. Son histoire est navrante. Il avait achevé ses études à l'université de Moscou, lorsqu'il fut impliqué dans le procès de Karakozoff. Comme il déchira un feuillet du procès-verbal de son interrogatoire, mécontent d'une expression qui lui avait échappé, Nikiforaki (Grec d'origine, aujourd'hui chef de l'état-major du corps des gendarmes) se jeta sur lui, le roua de coups et lui déchira la bouche où il avait passé ce morceau de papier. Condamné à l'exil en Sibérie, il fut envoyé sous le cercle polaire, à 1,000 verstes de Iakoutsk et y passa dix ans dans une tente iakoute, occupé à écrire un dictionnaire de la langue indigène. Quoi d'étonnant que les souffrances lui aient fait perdre l'esprit!

LA CIVILISATION

Les Russes sont nomades. Nous trouvons leur capitale d'abord à Novgorod, puis à Kiew, puis à Moscou, sans parler de Wladimir; aujourd'hui, elle est à Pétersbourg; demain, elle sera de nouveau à Kiew, ou à Constantinople (?). Les Russes, comme les Turcs, sont campés en Europe, surtout en Pologne. Le servage n'avait d'autre but que d'attacher les paysans à la glèbe, et de les mettre dans l'impossibilité de changer de maîtres, ce qu'ils faisaient sans cesse auparavant. Dans les emplois publics, les Russes montrent la même humeur vagabonde: ils passent de l'état militaire à l'état civil, de la diplomatie à la justice, avec une facilité que les institutions favorisent, au lieu d'y apporter des entraves. Il n'y a que les moines qui restent moines. L'ouvrier russe parcourt tout l'empire le sac sur le dos, et la commune, loin de s'y

opposer, en fait une obligation à tous les cadets des familles. Que ce soit là un trait du caractère asiatique, ou un indice du mélange du sang touranien au sang slave, je ne crois pas qu'il y ait lieu de s'en attrister beaucoup. Le républicain de Novgorod était un colon passionné, un commerçant entreprenant. La vie nomade est la liberté des peuples opprimés. Le paysan aime à émigrer, parce qu'il a en vue une terre moins ingrate que celle qu'il cultive. Le noble voyage volontiers à l'étranger, parce que ses poumons ont besoin d'air libre, et qu'on ne respire guère sous un uniforme, cet uniforme fût-il doré et chamarré de croix de toutes espèces.

Cet amour du déplacement, nous le retrouvons chez les *Yankees*, qui l'ont hérité des Indiens, et le respirent dans leur atmosphère, plus imprégnée d'électricité que celle de l'Europe, surtout de l'Angleterre enfumée et brumeuse. L'Américain ne s'attache guère à son *home*, il vit dans une mobilité fébrile. Le Russe cherche évidemment un état de choses meilleur que celui qui le gouverne. La manière la plus efficace de combattre cette disposition serait d'assurer à chacun une quote-part suffisante de bien-être.

Sur les cartes de l'instruction publique en Europe, la Russie est le pays le plus noir ; mais ce n'est pas seulement en apprenant à lire et à écrire qu'un peuple se civilise. Le peuple russe est religieux, mais il n'est pas moral, et, avant tout, il faut relever sa moralité.

Un Russe croit faire preuve d'esprit en trompant son prochain. C'est la *smartness* (finesse) de l'Américain.

La femme du paysan se conduit généralement bien, à cela près que son beau-père remplace auprès d'elle le mari qui gagne son pain au loin. Pour ce qui est de la vertu des jeunes filles, ce n'est pas assez de dire qu'on n'y attache aucun prix. Le Cosaque bat sa femme, la nuit des noces, s'il la trouve vierge : « tu es donc bien laide, lui dit-il, pour n'avoir plu à personne avant moi ! »

Jusqu'à ces derniers temps, l'opinion publique se montrait d'une indulgence extrême pour les condamnés de toutes sortes, tant parce que la justice frappait souvent l'innocent, que par suite d'un défaut de sens moral chez les populations. Le Russe, en effet, n'a pas pour le vol beaucoup de répulsion. Il appelle le brigandage une simple polissonnerie *(chalite)*. Quand on est

volé, on finit par devenir voleur. Le mauvais exemple, comme le bon, vient d'en haut. Les fonctionnaires et les popes [1] volent; comment veut-on que les paysans ne les imitent pas?

Ce n'est pas en changeant souvent les ministres de l'instruction publique qu'on civilisera la Russie, pas plus qu'on ne créera une bourgeoisie à coups d'*oukases*. Chaque nation a son développement particulier. Ailleurs, le tiers-état a été le fondateur des libertés publiques; mais il n'est pas dit que ce soit la classe la plus morale. La bourgeoisie, en France, c'est le peuple assis, et, comme dit Victor Hugo, une chaise n'est pas une caste. En Russie, la politique des tsars et des tsarines s'est ingéniée à juxtaposer les classes au lieu de les confondre. Or, tant qu'il y aura une noblesse, la bourgeoisie voudra naturellement y atteindre. Qu'on songe donc à faire gagner des écus aux marchands russes, plutôt qu'à orner leurs cous de médailles d'or et à leur faire porter des sobriquets de bourgeois honoraires, héréditaires, ou

1. La chapelle russe de Paris a rapporté 30,000 fr., mais pas à qui de droit. Cet argent a été placé chez un banquier improvisé, qui a pris la clé des champs en emportant le magot.

personnels. Faites prospérer le commerce et l'industrie, et vous aurez une bourgeoisie éclairée et influente ; mais aussi longtemps que vous maintiendrez des tarifs qui paralysent l'un et l'autre, vous ne satisferez que les intérêts des protectionnistes.

Aux États-Unis, les villes s'élèvent comme par enchantement ; il faut trois ans pour y peupler une cité considérable. A Cincinnati, on fabrique de toutes pièces des maisons qui descendent les fleuves et sont transportées dans le *Far West*. En Russie, le gouvernement commence par construire sur la grand'place des maisons en pierre badigeonnées de jaune pour loger les différentes administrations, et, au bout de vingt ou de cinquante ans, elles ne sont encore entourées que de quelques masures. D'où vient cette différence? Pourquoi l'émigration, qui afflue aux États-Unis, ne réussit-elle pas au Brésil, et s'enfuit-elle de la Russie? N'est-ce pas parce qu'il y a la liberté d'un côté, et l'autocratie de l'autre?

Time is money, le temps c'est de l'argent ; et à quoi le Russe emploie-t-il son temps ou sa vie? A faire des courbettes, à courir après des hochets, les *tchins* et les croix, à jouer aux cartes.

Au *Club des Marchands*, à Pétersbourg, vous trouverez trois cents tables de jeu souvent toutes occupées. En Angleterre, en Amérique, en Allemagne, on lit ; en Russie on joue, et les grands-ducs eux-mêmes risquent de l'argent aux *douraki* ou à la bourse.

Les paysans, qui ont du cœur et ne sont pas corrompus, valent certainement mieux que les classes supérieures, qui se laissent opprimer, pour pouvoir malverser ou vivre dans le luxe et la débauche. La digestion des autocrates détermine les faveurs, et l'on sait que l'empereur Alexandre II souffre de l'estomac. L'égoïsme croît, et la morgue ne diminue point.

On verra que la Russie se laissera dépasser par la Chine. Les écailles sont tombées des yeux de l'Autriche, et la Russie croit encore pouvoir lutter avec le siècle. On dit bien que Nicolas aimait à s'entourer d'ânes ; mais la camarilla d'aujourd'hui brille-t-elle par ses lumières? On a enrichi le dictionnaire politique d'un mot nouveau : la *démobilisation*, et on tirera à la courte paille pour savoir qui doit désarmer la première : la Russie ou la Turquie. Pour jouer un rôle en Europe, il faut d'autres hommes d'État.

Le lycée Katkoff, à Moscou, ne réussit pas, parce qu'il n'a pas de raison d'être. Ce qui manque à la Russie, ce sont des écoles spéciales, et surtout populaires.

Vous n'avez pas lu, ni moi non plus, les trois volumes de M. Gérebtzoff sur la *Civilisation en Russie*. M. Schedo-Ferroti a fait un voyage aux frais de la Couronne pour lui signaler les moyens les plus prompts de civiliser la Russie : mais comme c'est un Allemand, et un conseiller de cour, son charabia n'a plus cours. Reste le *Nord*, qui trouve que tout est pour le mieux dans le meilleur des empires. A l'en croire, la liberté provinciale suffit, et la liberté centrale est de trop ! Or, en Russie, tout afflue au tsar. Décentralisez d'abord, et parlez d'autonomie après !

On reproche aux Russes, qui se targuent de libéralisme à l'étranger, de faire volte-face à leur retour. Ils deviennent indifférents, égoïstes ; ils savent que le dévouement, le patriotisme sont des crimes en Russie. A qui la faute ?

Un paysan avait parié cinq roubles assignats qu'il traverserait la Néwa, pendant qu'elle charriait des glaces. L'empereur Nicolas le voit faire, et ordonne de lui donner cent coups de

bâton, pour lui apprendre à ne pas risquer sa vie inutilement. Ce même autocrate a depuis fait tuer 350,000 hommes en Crimée pour son propre plaisir !

La tolérance, voilà ce qui manque au Russe. Il veut imposer ses idées à coups de poing. Esclave lui-même, il lui déplaît qu'un autre ne tende pas son cou au joug commun. Ce joug lui paraît plus facile à porter quand il y a 80 millions d'hommes qui le portent avec lui. Peu lui importe si ces millions sont autant de zéros.

Les Allemands disaient : « Nous respectons l'homme dans le Polonais, les Russes ne le font pas. » Et comment veut-on qu'ils le fassent, lorsque le sentiment humain leur manque ?

Geben sie Gedankenfreiheit,

a dit Schiller. Donnez-nous la liberté de penser, Sire ; mais pour cela ne frappez pas ceux qui pensent autrement que vous.

Le colonel Lavroff a dit : « Soyez fiers, ô Russes, d'être les esclaves du tsar ». Il était professeur à l'école d'artillerie. L'empereur, à qui on l'avait signalé pour ses idées avancées, se contenta de demander s'il était exact au

service, et sur la réponse que sa conduite était irréprochable, on le laissa tranquille ; mais le général Mourawieff le fit arrêter lors de l'affaire Karakozoff. A l'enterrement du décembriste Von Briggen, Lavroff attira l'attention sur lui par une sortie intempestive. En ce moment, il est réfugié à Londres, où il rédige un journal nihiliste.

Les Russes sont doués d'une grande puissance de souffrance. Ils peuvent supporter plus de coups que les autres races, et leur armée peut endurer plus qu'une autre. Un dicton défend « de se fâcher contre les poux et de jeter la pelisse au feu ». On aime donc mieux se laisser dévorer par la vermine que de faire ce qu'il faut pour s'en débarrasser. Une telle patience, ou plutôt une telle lâcheté, explique la durée du despotisme : on se plie à tous les abaissements, pour ne pas tâter de la prison ou de l'exil. D'ailleurs, la religion favorise cette passivité, dont elle a fait une vertu du chrétien. Un paysan accablé de coups de verges disait : « Le Sauveur a souffert et nous a prescrit de souffrir ». Le Russe ne manque pas de courage militaire, mais il manque de courage civil, ou le place dans la résignation au mal-

heur. C'est un défaut de civilisation, de raisonnement. L'individu n'est rien, en Russie, et le *hodie mihi, cras tibi* n'y existe pas : l'injustice faite au voisin y touche peu celui dont le tour n'est pas encore venu.

Le sens commun, dit-on, est le génie du peuple, et les proverbes sont la sagesse des nations ; mais les proverbes russes sont aussi contradictoires que ceux des autres peuples. Ainsi on dit : « La prière à Dieu, le service au souverain ne sont jamais perdus. » Ce qui s'accorde mal avec cet autre mot : « Dieu est haut, et le tsar est loin. »

« En remontrer à un savant, c'est seulement le gâter » est en contradiction avec le mot qui dit : « Un esprit c'est bon, mais deux valent mieux », qui lui-même est en opposition avec : « Beaucoup de cuisiniers gâtent le plat », ou bien : « L'enfant qui a deux bonnes finit par être sans un œil ».

« Le secret de ma fortune, a dit le baron de Rothschild, c'est d'avoir considéré un sou comme de l'argent et dix sous comme une fortune. » Le Russe dit : « La poule becquette

grain par grain et se rassasie ». — « Aller à l'eau sans s'enquérir du gué » est à recommander à nos éclaireurs.

« Si on savait où l'on tombera, on y poserait de la paille » n'est pas l'équivalent de : « Comme on fait son lit, on se couche ».

Au lieu de « tirer les marrons du feu », le Russe dit : « Ramasser le feu avec les mains d'autrui ».

« Crois en Dieu, mais ne te fais pas défaut à toi-même » répond à notre adage : « Aide-toi, le ciel t'aidera ». Le *Chi va piano va sano* des Italiens se dit en russe : « Va plus lentement, et tu arriveras plus loin ». — « Ne promets pas de faucon sur les toits, donne un pierrot dans la main » est d'origine espagnole. C'est la même idée que nous exprimons en disant : « Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras ». — « L'aveugle pique l'œil à l'aveugle » est l'équivalent du proverbe français : « La pelle se moque du fourgon ».

« D'une tête malade on charge une tête saine », quand on accuse un innocent de ses propres torts. « On ne dépasse pas à cheval celui qui est prédestiné » se dit surtout pour les époux que le ciel destine l'un à l'autre. « Garde

le sou pour le jour noir » est un dicton qu'on trouve inscrit sur des porte-monnaie russes en argent niellé. « Le fouet ne brise pas le caillou » est une locution qui équivaut à celle-ci : « Pois contre un mur ». Elles sont, l'une et l'autre, peu encourageantes pour ceux qui croient qu'une goutte d'eau, en tombant sans interruption sur un rocher, finit par le creuser.

Certains proverbes rappellent le servage : « On donne deux hommes battus pour un seul qui ne l'a pas été », ou bien pour les cuisiniers : « Pas de sel dans les mets, trop de sel au dos ».

L'Allemand dit : « La force casse le fer », le Russe : « La force casse la paille ». L'un est aussi difficile que l'autre.

Le petit Russien dit : « Avec du grain l'imbécile lui-même fera du gruau ». On dit aussi : « La nudité est féconde en inventions » ; ou bien : « Le besoin apprendra tout. » — « L'humilité est pire que la fierté. » — « Une brebis galeuse infecte tout le troupeau » existe en Russie aussi. « Pour sept péchés il n'y a qu'une seule peine » n'est pas un dicton moral. « Il n'y a pas sept morts, et on n'en évite pas une seule » n'est pas le *Memento mori* du chrétien.

Les paysans ont des proverbes à eux, comme : « Un veau caressant tette deux mères »; — « Les œufs n'en remontrent pas à la poule. »

« Quand le petit Siméon a de l'argent, il est grand Siméon ; mais s'il n'a pas le sou, il ne vaut pas le diable » est de nature à plaire à ceux qui règlent leur considération d'après les revenus des gens.

« Plus bas que l'eau et plus tranquille que l'herbe » est un proverbe qui sent les eaux basses et la plaine.

Ai-je eu tort de multiplier ces citations ? Le lecteur me les pardonnera, s'il veut bien réfléchir que le caractère d'un peuple se peint plus fidèlement peut-être dans ses proverbes que dans tout autre production de son génie.

DE RETOUR A PÉTERSBOURG

J'ai trouvé les choses bien changées. L'empereur se promène toujours au jardin d'été, avec son chien noir de race anglaise. Le prince Gortchakoff dit qu'il ne veut pas avoir de ramollissement du cerveau, et que dès que la question d'Orient sera résolue, il donnera sa démission. Ce n'est plus Chouwaloff ou Ignatieff qu'Alexandre II lui destine pour successeur, c'est son ami le comte Alexandre Adlerberg. On peut être étranger aux affaires pour devenir ministre des affaires étrangères. On a trouvé que le général Albédinsky n'avait pas assez d'esprit, et on a donné pour successeur au général Potapoff le général Meznetzoff, qu'on dit être bon et qui n'aime pas qu'on l'appelle chef du corps de gendarmes. Les libéraux disent que ce qu'il y aurait de mieux à faire, ce serait d'abolir la IIIe section (police secrète).

Le grand-duc héritier danse, s'amuse et ne se mêle pas des affaires de l'État.

Un auteur suédois (Berlinston) a publié un livre : « *La guerre de 1888* », où il prédit une invasion de la Suède par les Russes, décrit une grande bataille, mais n'a pas encore donné la conclusion de cette guerre *anticipée*.

Le général Ignatieff est de retour de Constantinople, et, comme il n'a pas réussi à la conférence, il occupe à la cour le moins de place possible. Les Turcs, dit-on, vont exiger de la Russie des garanties qu'elle traitera ses peuples d'une manière humaine.

Il y a beaucoup à rabattre des racontars mis en circulation sur la santé du grand-duc Nicolas. Il était tout simplement malade d'un catarrhe d'estomac, affection qui sévit sur les membres de la famille impériale. La grande-duchesse Marie-Nikolaïewna en est morte, il y a un an, et l'empereur lui-même passe pour y être sujet. Le général en chef de l'armée du Danube a reçu les soins du Dr Botkine et du Dr Pirogoff ; il est rétabli et a quitté la Bessarabie si malsaine. Comme beaucoup de journaux ont des correspondants à Kichenew, on ne saurait cacher la vérité. Il y a aussi des

envoyés militaires auxquels on a donné la croix de Saint-Wladimir.

Le scandale Patti défraie les conversations. Il est étonnant que des époux ne puissent se séparer sans en venir à des voies de fait et à des lettres au *Figaro*.

La tentative des nihilistes devant l'église de Kasan[1] est jugée par un tribunal extraordinaire. C'est une Juive, la fille d'un négociant nommé Stefel, qui a crié : « En avant, suivez-moi ! » et c'est un gamin en pelisse de mouton qu'on a élevé en l'air avec un petit drapeau rouge sur lequel étaient inscrits en lettres blanches les mots : « Terre et Liberté ». Le plus caractéristique de l'affaire, c'est que les spectateurs, le populaire proprement dit, ont prêté main-forte à la police et se sont livrés au pugilat avec les perturbateurs de l'ordre. Quelques jours plus tard, un cocher conduisait un étudiant et, en passant devant l'église, parla de l'incident. L'étudiant loua les émeutiers, et le cocher le fit arrêter comme *un des leurs*.

1. Il y a une foule de Madones et de Vierges en Russie, comme chez nous ; dans le nombre se trouve celle de Kasan, à laquelle est dédiée la cathédrale de Saint-Pétersbourg.

En Pologne, en 1830, des soldats russes disaient aux Polonais : « Nous aussi nous ferions une révolution, si l'empereur nous l'ordonnait ».

Les vols continuent de plus belle. On parle d'un ministre qui aurait envoyé 80,000,000 de roubles pour son compte à la banque d'Angleterre. Avant de s'engager dans les ultimatums, il fallait demander s'il y avait de la poudre et de l'argent.

Le général Tcherniaeff est devenu aussi impopulaire qu'il était aimé avant mon départ. On le gratifie de noms malsonnants, et les jeunes gens revenus de la Serbie ne veulent plus entendre parler des Serbes qui, à leur tour, ont perdu leurs illusions sur les Russes.

Le beau monde mène un grand train, et le luxe culinaire est remarquable. Ainsi on sert des asperges en plein hiver, des tas de petits poulets à un rouble pièce, et des poires comme Chevet n'en expose pas à sa vitrine. Les petites bourses rivalisent avec les grosses, et les ruines vont se multipliant.

Pour la naissance d'un fils du grand-duc Wladimir, l'empereur a donné 3,000 roubles aux pauvres et le grand-duc 1,000 roubles, ce qui n'a empêché l'enfant de trépasser bientôt.

Il y a des tramways à Pétersbourg et on commence à construire des maisons aussi hautes qu'à Paris.

Le public a maintenant son franc parler à Pétersbourg ; les conversations sont devenues beaucoup plus libres qu'elles n'étaient jadis, et il n'est pas jusqu'aux grosses épaulettes qui ne se mêlent de critiquer les mesures du gouvernement. Quant à la procédure judiciaire, les formes sont observées pour ce qu'en dira l'étranger ; mais les verdicts sont dictés d'avance.

Rien de plus facile, à présent, que d'obtenir un passe-port pour l'étranger. C'est l'affaire de quarante-huit heures, et vous n'avez pas même à vous en occuper, les gens de l'hôtel se chargeant de toutes les formalités à remplir.

Don Carlos est à Pétersbourg ; mais, à la cour, officiellement, l'empereur le traite comme un particulier.

LA POLICE SECRÈTE

La Russie est le pays des mystifications. L'abolition de la peine de mort et celle du *knout* peuvent compter parmi les plus réussies. La torture n'a pas disparu, et là où elle existe, il y a inquisition et tribunaux secrets, qu'ils s'appellent *commissions* ou autrement. Sous Élisabeth, nous voyons Sabouroff présider à la question; lorsque les bourreaux se fatiguaient, il leur disait : « Vous avez travaillé, maintenant rafraîchissez-vous », et il les faisait boire. Sous Alexandre Ier, la chancellerie secrète est tantôt abolie et tantôt rétablie. Sous Nicolas, les *spiess-ruthen* jouent un grand rôle, et le nombre de gens qui meurent sous les coups est considérable, surtout en 1832, lors de la révolte des colons militaires[1].

1. Ils avaient pour centres Staraia Roussa dans le nord, et Tchigouew dans le sud.

En 1863, des dames ont reçu les verges.

On ne m'accusera pas d'aigreur. Je suis vénu en Russie sans parti pris. Partisan du gouvernement établi en France, je suis loin d'être jacobin ; mais quand je relate les faits que j'apprends, je me sens fier d'être Français, fier de ce que rien de pareil ne se passe chez nous.

Le chef du corps des gendarmes est le chef de la police secrète, et il a sous ses ordres le chef de la IIIe section. Un colonel de gendarmes m'a dit que cette section détruit tous les ans une masse de fausses lettres de change.

La police politique est néanmoins son fort, et c'est un certain Schwartz qui est à la tête de cette administration. Il assassine, dit-on, les mouches à quinze pas.

Sous Nicolas Ier, cette branche coûtait 55 millions de roubles assignats. Depuis, on a considérablement diminué cette dépense ; mais le ministre des affaires étrangères doit avoir ses agents à lui, qu'il rétribue sur ses fonds secrets, ce qui n'exclut pas les services bénévoles.

« C'est chose connue, me disait un juge de paix russe, que la police secrète rétribue mal ou

pas du tout. » A l'appui de son dire, il me raconta un fait qui avait eu lieu à Varsovie, du temps de Paskéwitch. Un agent de police se présente devant son chef, personnage dont la lésinerie était célèbre, et demande cent ducats pour l'histoire qu'il va lui raconter. « Ils vous seront comptés, dit Son Excellence, si je ne connais pas votre histoire. » Le récit achevé, le chef ordonne à son secrétaire d'apporter tel et tel dossier et d'en faire la lecture. L'ébahissement de l'agent est grand, d'abord parce qu'il avait inventé son histoire d'un bout à l'autre, ensuite parce que le dossier reproduisait textuellement les paroles dont il s'était servi. L'explication du mystère était pourtant bien simple : le secrétaire, placé derrière un paravent, avait écrit au fur et à mesure que l'agent avait parlé.

La police de Fouché s'est trouvée plus d'une fois aux prises avec la police russe et ne l'a pas toujours emporté. En 1811, nous avions établi en Russie, sur différents points stratégiques, des comptoirs de commerce qui ne devaient servir que de dépôts de munitions pour la grande armée. Les Russes découvrirent nos intentions et supprimèrent ces établissements.

Le chef d'orchestre, au théâtre impérial de Pétersbourg, étant devenu un agent français, le cabinet russe en eut vent; le tsar descendit un soir à l'orchestre, et frappa sur l'épaule du chef qui fut immédiatement reconduit à la frontière. Un autre agent portait des documents secrets à notre ambassade en Russie; on fouilla sa voiture avec le plus grand soin, et, ne trouvant rien, on le jeta en prison. La police fit alors moutonner le détenu par un compagnon d'infortune et apprit ainsi que ce qu'elle avait vainement cherché était caché dans les roues de la voiture. On n'eut plus dès lors qu'à les briser pour se saisir des précieux papiers.

On sait que le colonel Tchernycheff corrompit un employé de notre ministère de la guerre qui livra le plan de la campagne de 1812. L'empire mit ses limiers à la poursuite du colonel; mais il réussit à passer la frontière; l'employé infidèle fut exécuté, et le plan de campagne changé.

Enfin, s'emparant du testament de Pierre I[er] apporté en France par le chevalier d'Éon, la police impériale le répandit à profusion pour détourner de Napoléon les soupçons d'ambition et les faire porter sur Alexandre I[er]. Il vient

d'être démontré que ce testament n'a jamais existé. L'empereur actuel de Russie le mentionna dans sa conversation avec lord Loftus; mais il ajouta que Catherine II non plus n'avait pas voulu conquérir Constantinople. Qui veut trop prouver ne prouve rien, et il est étonnant que le prince Gortchakoff n'ait pas prévenu cette méprise. Constantin Pawlowitch n'a été appelé ainsi que dans l'espoir qu'il régnerait à Constantinople, et, à cet effet, on lui avait fait apprendre le grec. Dans le fameux voyage en Tauride, organisé par Potemkine, on lisait sur des poteaux : « Route de Constantinople ».

Je sais que la femme du grand-duc Constantin Nikolaiewitch a dit à sa couturière à Paris, en 1854 : « L'année prochaine, je porterai des costumes orientaux ». Elle était sûre que son époux régnerait à Constantinople.

Lorsque le roi George, alors prince danois, est venu à Pétersbourg, il a dit au grand-duc, qui est devenu son beau-père : « Votre Altesse a brigué le trône de la Grèce. — Ce sont les Grecs qui me l'ont offert à deux reprises », répondit le grand-duc. En 1863, il a espéré devenir roi de Pologne. On sait qu'il y a plus

de candidats aux trônes qu'il n'y a de trônes vacants. Les princes de Leuchtenberg sont du nombre.

Un auteur russe a révélé à l'étranger l'existence d'une trappe à la III[e] section. La personne qui y tombait s'enfonçait jusqu'à la ceinture dans un sous-sol où un solide estafier lui administrait la verge. Quelque temps après, un jeune homme est appelé dans le cabinet du général Doubelt et n'ose avancer. Sur l'invitation de s'approcher, il commence à faire des sauts pour éviter la trappe fatale. Le truc une fois débiné, il n'y avait plus moyen de s'en servir ; aussi a-t-il été supprimé, dit-on, sous le règne actuel. On n'y met plus tant de procédés.

Le général Doubelt avait une singulière façon d'éprouver ceux qui sollicitaient l'emploi de mouchard. — « Voilà encore une canaille, disait-il, qui veut être espion. » Si le candidat s'indignait, il était engagé ; sinon, il était refusé. Dans cette charge aussi, il y a donc plus d'appelés que d'élus. Le général appelait ses agents « mes diables », et ils avaient leurs entrées dans les théâtres. On dit qu'il est mort pauvre et qu'il a dû être enterré aux frais de

la section ; mais cela ne prouve pas qu'il n'ait pas prévariqué.

Le bras droit d'Ivan IV, dans ses cruautés, a été Maluta-Skouratoff. Son dernier descendant a fini bien tristement. Il avait 18 ans ; on le *convoque* par-devant le prince Basile Dolgoroukoff, chef de la police secrète sous Alexandre II, et le prince lui dit qu'il a eu un gouverneur français qui est rentré dans son pays et y est signalé pour ses opinions avancées, ce qui fait supposer que son élève est imbu également de mauvaises doctrines. Bref, il fait une telle peur au jeune homme, que celui-ci, rentré chez lui, se couche pour ne plus se relever. Quand son père arrive, il lui est interdit de découvrir le cadavre. Il ne fallait pas que l'on pût constater à quel genre de mort l'infortuné avait succombé.

Et voyez-vous le fils du prince mourir misérablement dans un wagon, se sachant trompé par sa femme ! N'est-ce pas le cas de dire avec le poëte :

> Quand il a neigé sous le père,
> L'avalanche est pour les enfants.

LES ARMÉES DE TERRE ET DE MER

La Russie dépense 88 millions de francs pour sa marine, la France dépense le double, et l'Angleterre cent millions de plus que la France, ce qui fait que la Russie est la troisième puissance maritime. La Suède, avec un budget beaucoup moins lourd, atteint son but qui est la défense de ses côtes. La Russie ne le fait pas dans la mer Noire, et sa flotte de la mer Baltique est consignée tout l'hiver à Cronstadt ; aussi s'agit-il, depuis Pierre Ier, de la transporter au port Baltique. Ce n'est que le manque de ressources financières qui empêche la réalisation de ce projet.

Dans ces derniers temps, la Russie n'a pas joué un rôle brillant dans la mer Noire. L'escadre dite de *Navigation commerciale* s'est cachée à Otchakow, et le pavillon de guerre russe s'est éclipsé par crainte de l'escadre cui-

rassée turque. A quoi donc a servi la dénonciation du traité de Paris, si la Russie n'a pas augmenté sa flotte de la mer Noire ?

On a placé des torpilles à l'embouchure du Dniéper, qui n'avait pas besoin de cette précaution pour être inaccessible aux gros navires. On n'a pas fortifié la côte méridionale de la Crimée, pensant que cela n'en valait pas la peine.

Sur le Danube, douze *monitors* turcs assurent la prépondérance à la Turquie, mais les glaces les ont relégués à Widdin.

Sur l'Océan pacifique, les établissements de la marine militaire russe sont placés dans un pays désert, et l'on se figure la difficulté qu'il y a à alimenter les chantiers du matériel indispensable, le bois étant de plus en plus remplacé par le fer dans la construction des navires de guerre.

Le ministre de la guerre, général Milutine, a été professeur à l'Académie militaire à Pétersbourg, puis il a été chef de l'état-major au Caucase, sous les ordres du prince Bariatinsky, auquel il doit son avancement. Les uns le disent pédant, les autres utopiste, ce qui s'accorde à prouver qu'il n'est pas un homme pra-

tique. Des personnes compétentes m'ont dit que le système des corps d'armée valait mieux que la division en régions militaires, qui a été imitée de la France. Quant à la discipline, on est unanime à reconnaître qu'elle disparaît de plus en plus des rangs de l'armée russe. Les capitaines sont réduits à donner de l'eau-de-vie aux hommes pour obtenir d'eux ce qu'ils veulent. Il est triste de voir que la Turquie est prête pour la guerre, et que la Russie ne l'est pas. Le général Milutine a professé la géographie militaire. Comment peut-il ignorer qu'en Bessarabie règne la dyssenterie, et qu'il ne faut pas y établir de camp? Aussi cette épidémie sévit dans l'armée russe à Kichenew, et le grand-duc Nicolas en est des premiers atteints. La poudre prismatique a été reconnue de mauvaise qualité, ce qui, joint à l'histoire des cartouches, fait trembler pour l'administration militaire des Russes.

La Bessarabie est située entre deux fleuves : le Pruth et le Dniester, qui auraient fait flotter tout le bois nécessaire pour la construction des abris. En Crimée, un navire anglais apportait des tentes en tôle pouvant chacune abriter 500 hommes. Le général prussien Biedermann,

qui a été envoyé pour voir les troupes russes en Bessarabie, a rapporté que les Turcs n'ont pas besoin de se déranger, que l'armée russe aura bientôt péri d'elle-même. La Russie renonce à la guerre, croyant que le prince de Bismarck la veut, et l'empereur Alexandre va demander à son oncle de lui prêter le général Manteuffel pour commander ses troupes, descendant ainsi au rôle de la Roumanie, qui met un Prussien à la tête de sa petite armée. Il est vrai que les Turcs ont Blum-pacha.

Le général Tcherniaeff est d'une probité reconnue. A Tachkent, il a eu entre les mains des fonds considérables, et n'a rien détourné, tandis que le général Kaufmann s'y est enrichi. Très-bon pour ses subordonnés, Tcherniaeff a toujours été mal avec ses chefs. S'il a échoué en Serbie, c'est parce que la Russie ne s'est pas fait une avant-garde de l'armée serbe, en l'appuyant en temps utile par une cinquantaine de mille hommes. Les sept mille volontaires que le comité slave a envoyés dans ce pays n'ont pu qu'y succomber, lorsque les Turcs sont arrivés devant Alexinatz au nombre de 80,000.

Le feld-maréchal comte de Moltke a émis sur le soldat russe des observations judicieuses.

Une anecdote de 1813 faisait déjà ressortir la différence qu'il y a entre l'obéissance du soldat allemand et celle du soldat russe. Le premier, recevant du roi de Prusse l'ordre de sauter par la fenêtre, se retourne et reste ébahi et immobile. Le Russe, sur l'ordre de son souverain, va se précipiter tête baissée, quand le tsar le retient par le pan de sa capote. Au Caucase, un soldat russe chargé d'accompagner un voyageur français lui disait : « Vous m'ordonneriez de me jeter dans ce précipice, je le ferais ».

INDISCRÉTIONS

Il existe en polonais et même en français une correspondance du roi de Pologne Jean Sobieski avec sa femme, une Française, parente du prince de Conti. M. de Salvandy l'a eue entre les mains, mais n'en a fait qu'un usage modéré. En la parcourant, on voit ce qu'il en est des grands hommes : l'amour charnel a fait du sauveur de la chrétienté un idiot. Ceux qui ne lui arrivent pas à la cheville sont donc des infiniment petits !

Les deux frères princes Gortchakoff, dont l'un a été commandant en chef en Crimée et l'autre chef du 6me corps, servirent tous deux comme officiers dans l'artillerie de la garde sous l'empereur Alexandre Ier, et furent renvoyés à l'armée avec le même grade, ce qui est une punition grave en Russie. Le plus jeune devint gouverneur en Sibérie. Pendant son

administration, on décida la création d'un corps de cadets à Omsk, et le gouvernement dépensa des sommes rondes pour l'entretien de cet établissement, jusqu'au jour où l'on découvrit que les cadets n'existaient que sur le papier.

La Sibérie, du reste, a longtemps eu des gouverneurs impossibles. On disait de Kaptzéwitch que l'arbre qu'il regardait séchait sur pied. Il avait envoyé 35,000 paysans travailler à une route par laquelle devait arriver Alexandre Ier, dont le voyage annoncé n'eut jamais lieu. Baranoff dépeupla les îles Aléoutes en faisant essayer sur les indigènes des carabines d'un nouveau modèle. Pestel et Tresskine finirent par appeler l'attention du pouvoir sur les abus qui se commettaient en Sibérie, et Spéransky fut envoyé pour faire une enquête : il n'était que temps!

En 1864, le général Rostovtzoff, directeur des écoles militaires, crut avoir une insurrection à réprimer au régiment des nobles. Les cadets de ce corps, mécontents d'un plat, l'avaient jeté à la tête de leur économe. En arrivant, le vieux renard commanda aux élèves de se mettre à genoux et leur dit en pleurnichant : « Il ne doit pas, il ne peut pas y avoir de traîtres parmi

vous ; nommez les instigateurs de la révolte....... c'est infâme d'être traître! » Il parlait en connaissance de cause, car lui-même avait trahi ses amis du 14 décembre. Le général mourut peu après cette scène larmoyante. Partisan outré de l'hydrothérapie, il faisait baigner les élèves tant et si bien que beaucoup y gagnèrent des fluxions de poitrine dont ils moururent.

L'empereur Alexandre II grasseye, c'est-à-dire qu'il prononce l'*r* à la parisienne, même quand il parle russe. Il recevait le prince régnant d'Oldenbourg et lui montrait le premier corps des cadets. Il ordonne de sonner la charge; mais les cadets, voyant de la boue devant eux, hésitent à s'y engager. S. M. a beau crier : « *Troubatch troubi!* » Elle appelle les cadets des m....., part indigné et renvoie le prince au palais. Quelque temps après, les plus jeunes élèves, stylés par le directeur, montèrent dans la calèche de l'empereur, et firent si bien qu'ils obtinrent par leurs prières le pardon des coupables.

Le valet de chambre d'Alexandre II s'appelle Kouzmine. Un beau jour, il disparaît du palais, et l'empereur, ne le voyant plus, s'enquiert, au bout d'une semaine, de ce qu'il est devenu. Il apprend alors que c'est le comte

Chouwaloff qui a séquestré le fidèle serviteur pour l'empêcher de raconter au tsar un scandale survenu à la cour. Le fils de ce Kouzmine est officier d'artillerie.

Le père du général Ignatieff a été gouverneur de Witebsk d'abord, gouverneur de Pétersbourg ensuite. Il occupait ce dernier poste quand eut lieu l'émeute des étudiants. L'empereur se trouvait alors à l'étranger, et à la dépêche, qu'il reçut à cette occasion, il répondit qu'il fallait agir paternellement. Le général prit le mot à la lettre et fit donner la verge aux perturbateurs, quoique les étudiants portent une épée au côté, et soient censés appartenir à la 14e classe. Aussi, lorsqu'il vint à Berlin, les étudiants de l'Université lui firent un charivari, et cassèrent les vitres de son hôtel.

Quand les alliés bombardèrent Odessa, comme ils n'en voulaient qu'au port, les habitants se croyaient en sûreté, et plusieurs firent parade d'un courage qu'ils jugeaient sans danger. Une dame se faisait remarquer parmi ces intrépides. Le commandant général Osten-Sacken, la rencontrant dans la rue, lui demanda si elle n'avait pas peur. « Pourquoi aurais-je peur, répondit l'héroïne, ne suis-je donc pas Russe ? »

Le comte voulut savoir son nom, et ce nom était aussi allemand que le sien.

L'officier d'artillerie qui prit sur lui de commander à la batterie de faire feu, quoiqu'il n'eût pas d'ordre à ce sujet, fut promu à un grade supérieur. Ordinairement les officiers russes n'osent pas assumer la responsabilité d'une initiative hardie.

Les Français ont, en ce moment, une *toquade* pour leurs ennemis de 1854. On va monter à Paris l'opéra de Glinka : *La vie pour le tsar*. On a juré de détacher les Russes des Allemands. Peine perdue ! On parle allemand à la cour d'Alexandre II, et Saint-Pétersbourg possède un théâtre allemand. Nous n'en sommes pas encore là, quoiqu'il y ait deux fois plus d'Allemands à Paris que dans la capitale russe.

Les fils des émigrés polonais, nés pendant l'émigration, ne reçoivent pas de passeports pour la Russie, ou, s'ils en ont de français, le consulat russe refuse de les viser. Ils sont coupables d'être nés dans l'exil. Leurs pères fussent-ils galiciens ou posnaniens, du moment qu'ils ont des noms polonais, ils sont à l'index. Comment concilier cela avec la bonté de cœur d'Alexandre ?

Est-ce l'orthodoxie qui punit les délits des pères jusqu'à la huitième génération? La position de l'autocrate est assez belle pour qu'il songe à adoucir celle des proscrits.

La colonie russe à Paris se propose d'offrir au prince Gortchakoff une écritoire d'honneur pour la manière dont il a conduit la question d'Orient. On va jusqu'à dire qu'il a surpassé en habileté le prince de Bismarck; mais ce dernier voudra-t-il tremper dans cet encrier la plume de diamants que les Allemands lui ont offerte pour signer le traité de Versailles? S'il n'y avait pas d'argent pour faire la guerre à la Turquie, il ne fallait pas concentrer les troupes. On répond à cela que mieux valait se retirer que de faire une sotte guerre.

Varsovie a toujours l'air d'une ville européenne, et Dieu sait si les sauterelles de la bureaucratie russe ne mettent pas tout en jeu pour en faire une Kostroma ou une Wologda.

Alexandre Ier aimait les Polonais, au point de vouloir donner leurs uniformes à l'armée russe. Nicolas, au contraire, les abhorrait bien avant la révolution de 1830. Alexandre II, a dit le baron de Meyndorf à Guizot, est plus Polonais

qu'aucun de ses sujets. Pourquoi alors défendre de parler polonais en Pologne ?

Il a été question de fonder à Leipzig un journal russe anti-nihiliste *Oborona* (la Défense). L'éditeur envoya des circulaires aux principaux fabricants russes ; mais il fut officiellement avisé par la IIIe section que l'administration ne pouvait pas soutenir son entreprise. Y aurait-il des nihilistes à la IIIe section ? Le *Slave* qui réclamera l'autonomie pour tous les peuples de sa race se passera de cet appui.

DÉNONCIATIONS

Lorsque le comte Grabowski était secrétaire d'État pour les affaires de Pologne, il se passa à Pétersbourg une chose curieuse et qui met en lumière toute l'absurdité du gouvernement absolu.

A une parade montante, le comte Hédrowicz, voyant arriver l'ordonnance circassienne qui se livre, dans ce cas, à une gymnastique militaire vive et animée, s'écria : « Ah ! s'il pouvait transpercer le tsar ! » Le lendemain, il fut mis à la citadelle. Ses camarades, devant lesquels il avait eu l'imprudence de laisser échapper ce cri du cœur, ne doutèrent pas un instant que la dénonciation ne fût venue d'un individu suspect, et en parlèrent à Grabowski. Celui-ci s'y prit adroitement pour arranger l'affaire : « Sire, dit-il à l'empereur, c'est un tel qui a dénoncé le comte Hédrowicz ? — Qu'importe qui l'a dé-

noncé, répondit Nicolas, du moment que le fait est vrai? — C'est que, répliqua Grabowski, l'individu dont je parle à Votre Majesté n'est pas sain d'esprit. Il a dernièrement arrêté le grand-duc Michel, dans la rue, par le bouton de son uniforme, et n'a cessé de tenir ce bouton tout en lui parlant. » Nicolas envoya aussitôt son aide de camp demander à son frère si la chose était vraie, et la réponse ayant été affirmative, non-seulement il fit relâcher le comte, mais il lui accorda, à titre de compensation, l'ordre de Saint-Wladimir (4e classe).

Le général P.....ky était président du comité des blessés. Il menait un grand train : l'ameublement seul de sa loge au Grand-Théâtre avait coûté 20,000 roubles, mais on savait qu'il jouait avec M. Iakowleff qui avait un revenu de plusieurs millions de roubles, grâce à ses mines d'or. P.....ky se dénonçait souvent lui-même ; mais chaque fois qu'on venait vérifier sa caisse, elle était au complet. Seulement les billets de banque qu'il étalait à côté les uns des autres portaient sur le verso des à-comptes considérables perçus par le général, et les contrôleurs n'eurent jamais l'idée de les retourner. Le général portait du poison sur lui,

et lorsque le déficit se monta à plus d'un million, il s'empoisonna. L'empereur Nicolas accourut chez le comte Orloff et lui dit : « Quand un étudiant dit un mot contre moi, je l'apprends tout de suite ; mais quand un général vole un million, je suis le dernier à le savoir. Il n'y a qu'un seul honnête homme en Russie. » Orloff, qui croit que le compliment s'adresse à lui, se lève et salue ; mais le tsar ajoute : « C'est moi. » Le prince Tchernycheff, ministre de la guerre, fut éloigné du service, ainsi que les autres généraux membres du comité ; mais on persuada à M. Iakowleff de couvrir le déficit, et il fut fait pour cela chambellan et conseiller d'État *actuel.*

Thadeus Boulgarine a été surnommé le Vidocq russe. Lithuanien d'origine, il vint en Russie dans son enfance, et servit dans les lanciers polonais, en Espagne, sous Napoléon. De retour en Russie, il fonda *l'Abeille du Nord* avec Gretch, et se lia avec les hommes de *l'Étoile polaire* ou du 14 décembre. Lorsqu'il se rendit chez Ryléeff après l'événement, le poëte lui dit : « Va-t'en, ta place n'est pas ici. Je suis perdu, prends soin de mes enfants. »

Au moment où Alexandre Beztoujeff sortait

du Palais d'Hiver pour aller à la forteresse, le grand-duc Michel le rattrapa sur l'escalier. « Dites-moi, Beztoujeff, lui demanda-t-il, est-ce que les journalistes Gretch et Boulgarine étaient au courant de votre affaire ? — Altesse, répondit le prisonnier, je vous jure qu'ils n'en savaient rien. Nous n'avions pas de confiance en Boulgarine, et nous connaissions Gretch pour un bavard : ils n'ont rien su. » Le grand-duc se le tint pour dit, et les deux écrivains restèrent en liberté malgré toutes les dénonciations.

Boulgarine avait l'âme haineuse et, par envie, il s'attaqua à Pouchkine, ce qui lui attira de dures représailles. N'osant lui-même affronter Karamzine, il recourut à la plume de Lelewel, qui lui envoya quelques critiques de *l'Histoire de Russie.* Boulgarine les inséra dans ses *Archives ;* mais l'historien polonais ne donna pas suite à ce travail qui est devenu presque introuvable. Plus tard, le journaliste acheta à Iwanoff le manuscrit de *la Russie*, et le revendit à un éditeur dix fois plus cher qu'il ne l'avait payé.

Boulgarine a toujours été soupçonné d'avoir eu des relations avec le comte Benckendorf. Il prétendait que sa plume ne le faisait pas vivre ;

mais, dans une lettre à Lelewel, il dit qu'il s'est vendu, en un seul jour, 2,500 exemplaires de son ouvrage, *le Pseudo-Dmitry*, et *l'Abeille du Nord* rapportait jusqu'à 60,000 roubles assignats par an.

L'affaire Kwitnitzky a eu beaucoup de retentissement en Russie. Cet officier, ayant fait des études à l'Académie militaire, entra dans l'artillerie de la garde avec son grade, ce qui lui fit des envieux et des ennemis. Il les provoqua en duel et, sur leur refus de se battre, il se porta à des voies de fait. Traduit devant le tribunal militaire, Kwitnitzky fut fait soldat; mais on lui donna la faculté de recouvrer l'épaulette en l'envoyant au Turkestan, où il ne tarda pas à se distinguer.

Non moins bruyante, mais, à coup sûr, moins honorable a été l'affaire Siniavine. L'oncle du personnage que je viens de nommer était chef du département asiatique au ministère des affaires étrangères, et s'est coupé la gorge, parce que ses propres affaires étaient dérangées. C'était, du reste, un homme doux et capable. Le neveu a dû quitter le service, et depuis....

Gontcharow, un simple ouvrier — et à cette occasion, je remarquerai que les hommes du

peuple aiment à s'affubler de noms illustres ou aristocratiques — a tiré douze exemplaires d'une brochure socialiste et a eu autant d'années de travaux forcés. Ce procès a donné lieu à un véritable drame auquel femmes et avocats ont été mêlés. Il touche trop à la vie privée pour être relaté ici.

Les communistes russes se prêtent leurs femmes ; quand un mari en a assez de sa tendre épouse, il la repasse à ses amis. Genève se rappelle avoir vu dans ses murs un phalanstère *ad hoc*. On ne dira pas, au moins, que ces citoyens ne prêchent pas d'exemple. D'ailleurs, sont-ils les seuls à agir ainsi? Sans parler du parrain des nihilistes, le fait Wagner-Bulow est tellement connu qu'il peut servir d'excuse aux révolutionnaires russes.

De tous les diplomates russes, un des plus *braques* a été Kisseleff le jeune. Chargé d'affaires à Paris, sous le règne de Louis-Philippe, il recevait à tous moments des démentis de sa cour et, aux Tuileries, il faisait comme les demoiselles de Moscou : il parlait d'abord, songeait ensuite à ce qu'il venait de dire, et se reprenait quand il n'était plus temps. A Rome, un certain Visconti lui rapportait tous les matins ce qui

s'était passé la veille en ville. Malheureusement le *buono governo* avait acheté un de ses valets, en sorte que la curie romaine était informée, jour par jour, de toutes les visites que recevait le ministre. N'ayant pas la grande fortune de son frère, le général, qui fut ambassadeur du temps de Napoléon III, il était obligé de se suffire avec son traitement. Or, 100,000 francs, c'était peu de chose pour un homme qui avait le goût des tableaux, surtout de ceux de Brulow, et qui possédait le maître d'hôtel le mieux rémunéré de Rome, ou du moins celui qui savait le mieux faire danser l'anse du panier. Aussi Kisseleff demanda et obtint une allocation supplémentaire destinée à subvenir aux frais de ses dîners de gala. Celui qu'il offrit à la reine douairière de Bavière coûta 20,000 francs. Dans la cave de ce monsieur, dont la comtesse Samoïloff a dit qu'il avait l'air d'un domestique de bonne maison, on ne comptait pas moins de soixante-treize marques différentes de vins et de liqueurs. Le linge de table était renouvelé à chaque repas.

Amant de la princesse T. (née Pouchkine) à Paris, il épousa à Rome la princesse R....i. Comme elle appartenait à une famille dévouée

au Piémont, le pape demanda l'éloignement de Kisseleff, qui fut alors envoyé à Florence où il mourut.

Oustinoff, le mari d'une tante de la duchesse de Morny qui épousa un Chilien en secondes noces, était en 1848 secrétaire d'ambassade à Rome, et en allant porter des dépêches à Gaëte, il se noya. L'empereur Nicolas, pour payer ses dettes, acheta sa bibliothèque.

Au moment où j'écris ces lignes, mes yeux tombent sur un feuilleton de la *Gazette de Saint-Pétersbourg* (russe), dont l'auteur se demande qui, dans la mythologie grecque, a été le dieu de la diplomatie. Ce n'est pas Minerve qui était trop honnête, ni Vénus qui était trop sensuelle, ni Pluton qui était trop lourd, ni Apollon qui était trop lumineux, ni Mercure qui était trop compromettant. Jupiter se respectait trop pour se vouer à la flouerie. Reste le dieu Mars qui s'enfermait dans sa spécialité, au lieu de se faire négociateur, comme les généraux russes. Il est vrai que le général Ignatieff ne se tire pas trop mal de son nouveau métier, à en juger par le fait suivant. A Berlin, un docteur

en philosophie, qui est en même temps rédacteur d'un journal, se présenta chez lui en cravate blanche pour recueillir des renseignements. Le militaire diplomate se borna à lui faire demander par son domestique s'il était oculiste, et le curieux n'eut plus qu'à détaler.

LES MAUVAIS PARENTS

Il a été dit tour à tour qu'un frère est un ami donné par la nature, et qu'un frère est un ennemi donné par la nature. L'un et l'autre sont vrais en Russie comme ailleurs.

Lorsque Nicolas Tourgueneff fut exilé, son frère Alexandre résolut de ne pas se marier, afin de lui laisser toute sa fortune. Les deux frères avaient étudié à Gœttingue et ont laissé un nom dans l'histoire. Le vétéran de l'émancipation, Nicolas, rentra en Russie au début du règne actuel.

Les princesses Troubetzkoy et Wolkonsky suivirent leurs maris en Sibérie, et, en arrivant dans les mines, elles se dépouillèrent de leurs bottines pour en faire des calottes à leurs époux, sur la tête desquels suintait l'eau glacée de la voûte. La femme de Ryléeff, au contraire, épousa, après l'exécution de son mari, un colo-

nel qui avait planté là ses amis au moment du danger. Disons, à l'excuse de cette veuve facilement consolée, que son premier mari ne lui avait pas été fidèle.

Un Lithuanien, qui avait été officier de hussards russes avant sa participation à la révolution polonaise, en 1830, végéta depuis péniblement en réfugié aux États-Unis. Rentré en Russie en 1856, il trouva son frère en possession de son bien. L'intrus ne voulant se prêter à aucun accommodement, force fut à l'ancien proscrit de se rendre chez le gouverneur de Riga, qui le fit immédiatement réintégrer dans ses droits.

Comme il n'y a pas de mariage civil en Russie, et que les contrats de mariage y sont inconnus, c'est à qui des deux époux trompera l'autre, et les mieux avisés ne vont pas à l'église avant d'avoir touché la dot de leurs femmes.

Dournowo avait-il vu jouer le *Légataire universel* au Théâtre-Français de Saint-Pétersbourg? Ce qui est sûr, c'est que, devenu veuf, il plaça sa maîtresse dans le lit de sa défunte, et lui fit déclarer par-devant témoins qu'elle laissait toute sa fortune à son mari.

« Dieu vous garde d'avoir des comptes avec des parents! » disait un Russe qui avait passé

par là; mais le moyen de les éviter quand on a des biens à partager? Les paysans, à peine majeurs, demandent à rentrer dans leur part de patrimoine.

Les nihilistes ne veulent pas du mariage tel qu'il existe; ils demandent des contrats pour cinq ans, pensant que la faculté de se quitter resserrera les liens de l'hyménée.

« Avec du bonheur, dit un proverbe russe, on va en carrosse, et avec de l'esprit on va à pied. » Cela se voit surtout entre frères.

Le comte Alexis Orloff fit son chemin en amenant le premier son régiment sur la place du Sénat, lors de la révolte du 14/26 décembre. Son frère Michel fut compromis dans cette conspiration. Il était général aussi et connu pour ses sentiments libéraux ; sa femme était une personne distinguée. Quand elle se présenta chez son beau-frère, celui-ci la reçut debout, la main sur son écharpe, comme un homme qui a hâte d'abréger un entretien désagréable. Il laissa un revenu de 300,000 roubles à son fils, parce qu'il ne se faisait pas une entreprise sans qu'on lui en apportât des actions.

Le général Masseï a des domestiques en bas de soie et, dans l'exil, un frère dont les revenus

lui ont servi à arriver. Lorsqu'il est question du retour de l'exilé dans la patrie, le général va trouver un ministre pour lui dire qu'il ne peut prendre son cadet à sa charge; mais le cadet répond que le général lui doit encore pas mal d'argent, et qu'il ne veut pas accepter ses sacrifices. Le général meurt d'un anévrisme, et sa femme, qui n'a cessé, selon l'expression russe, de le *cuire comme sur un poêle*, accuse son beau-frère d'avoir tué son époux par une lettre trop raide. Les gens sujets à des ruptures d'anévrisme devraient le déclarer tout haut, ou porter un signe distinctif, afin qu'on leur épargnât les chagrins comme aux femmes nerveuses.

Hitrowo, président du comité des ordres russes, grand maître des cérémonies, jouait faux au cercle de Nice. On chargea un Polonais, le Dr Lubanski, de lui signifier son expulsion du cercle. Il alla trouver le préfet des Alpes-Maritimes pour lui assurer qu'il ne savait pas jouer. Il fut exclu du service en Russie, et, pour surcroît de disgrâce, le pauvre homme est aujourd'hui hydropique. Le nom de Hitrowo veut dire *rusé*, et celui de Dournowo, *mauvais*.

Les demoiselles russes qui s'adonnent à la

médecine, et dont plusieurs ont passé leurs examens à l'Université de Zurich, ne sont pas, en général, de haute volée ; mais les dames qui se préparent au rôle d'ambulancières appartiennent à la bonne société. Rien ne leur fait plus d'honneur. Si les hommes n'allaient pas se faire casser la tête, tout n'en serait que mieux.

Mlle Belcok (Belocca), fille d'un sénateur russe, est devenue actrice à Paris. Les préjugés contre cette profession tendent à disparaître. Cependant les comédiens, en Russie, ne sont pas encore inhumés en terre sainte ; la religion défend aux prêtres d'avoir des rapports avec eux. Parce qu'un prêtre ne peut pas aller au théâtre, faut-il que les artistes des théâtres aient leur cimetière comme les suppliciés ?

A Moscou, la danseuse Adrianoff avait des partisans et des adversaires. On lui jeta sur la scène un chat mort parmi les bouquets. Elle tomba évanouie. Le public la rappela, et, comme elle ne pouvait plus marcher, on l'apporta !

Mme Rumine avait donné à ses deux filles des lettres de change qui devaient assurer leur position ; mais son fils Théodore refusa de les

honorer et réduisit ainsi ses sœurs à la misère.

M. Ivan Tourgueneff affectionnait un oncle qu'il voulut avantager au détriment de ses autres héritiers. Il lui donna des lettres de change, à condition de ne les faire valoir qu'à sa mort; mais l'oncle se présenta aussitôt au paiement, et le romancier fut obligé de vendre sa maison de Bade pour satisfaire son créancier anticipé. Un Russe, qui me racontait cela, ajouta : « Je ne veux plus habiter un pays où il y a de tels parents. » — Tranquillisez-vous, lui répondis-je, il y a de mauvais parents partout. En France, où le mari n'hérite pas de sa veuve, une femme vient à mourir aux environs de Paris et, les obsèques à peine achevées, le mari dit à ses filles qu'il va leur rendre ses comptes, mais qu'il demande huit jours pour se retrouver. Le lendemain, les huissiers arrivent, et naturellement le père fait un testament par lequel il ne laisse pas le sou à ses chères filles.

Jusqu'à la Révolution, les enfants ont été tenus chez nous dans une grande dépendance. Ailleurs, ils s'émancipent sans attendre un bouleversement politique, et disent qu'ils ne sont pas obligés à la reconnaissance par ce seul fait qu'ils doivent le jour à leurs parents. Ce n'est

que lorsque la vie est embellie de revenus tout ronds ou de biens au soleil, qu'ils se départent de leur indifférence. Cependant, entre être et ne pas être, la distance est si grande, qu'il ne faut pas seulement remercier Dieu d'exister, qu'on peut et doit avoir de l'attachement pour ses parents.

Le procès Godefroy me remet en mémoire que les dames Claye ne sont pas rares en Russie. La jeune fille accepte volontiers pour époux de la main droite celui que sa mère a épousé de la main gauche, et si la liaison ne dure pas après le mariage, le souvenir du passé ne jette aucun froid dans les relations.

J'ai connu quelqu'un qui m'a dit avoir été fouetté et renvoyé d'un pensionnat pour avoir manifesté de l'indignation contre un homme qui avait été l'amant de sa belle-mère avant d'en devenir le gendre. Au surplus, l'inconduite n'est pas le privilége exclusif de la population urbaine, car voici ce qui se passe chez les paysans russes d'une certaine province.

Le jour des noces, un jeune paysan va avec une femme mariée passer la nuit chez les jeunes mariés, et lorsqu'on reproche au mari de s'y être prêté, il vous répond avec sang-froid :

« C'est l'usage ; à la prochaine occasion, ce sera le tour d'un autre de prêter sa femme. » Après cela, tirons l'échelle.

LE GÉNIE GRÉCO-RUSSE

La religion des Russes est la religion grecque, et l'*orthodoxie* est la base politique de l'État. Il faut donc se bien pénétrer de l'esprit grec pour se rendre compte des aspirations du peuple russe. Le tsar est le chef de l'Église russe et son premier serviteur ; c'est le représentant de Dieu sur la terre ; c'est, de plus, l'incarnation des éléments slave, grec, tatare et allemand, dont les Russes ont tour à tour éprouvé l'influence. Sur l'administration scandinave a été greffée la civilisation décrépite du Bas-Empire, laquelle, refoulée ensuite par le joug mongol, a fini par subir l'infiltration de la bureaucratie allemande[1]. Lors donc que les slavophiles deman-

1. Pour comprendre cette phrase, il faut se reporter à l'histoire de Russie. L'époque scandinave, normande ou varègue est celle de l'occupation russe. La seconde période est celle de la domination mongole ou tatare, qui a duré 220 ans. C'est Pierre Ier qui a introduit en Russie la bureaucratie allemande, par la création des *colléges*, ou ministères.

dent le retour à la civilisation nationale, c'est le retour aux principes grecs qu'ils exigent.

La foi du Bas-Empire était essentiellement superstitieuse. Les Byzantins de 1453 croyaient que l'ange exterminateur laisserait pénétrer les Turcs jusqu'à la place de l'Hippodrome et, prenant la forme d'un vieillard, les chasserait de là en Asie. Il n'en fut rien, et les Turcs se distribuèrent comme esclaves les hommes et les femmes qui s'étaient réfugiés dans le temple de Sainte-Sophie.

La Russie est engagée sur les traces du Bas-Empire. Or, voici en quoi se résume l'histoire de ce dernier. Sur 91 empereurs, depuis Théodose, 23 usurpèrent le trône, 42 furent dépossédés, 20 empoisonnés ou assassinés, 12 se firent moines, 5 eurent les yeux crevés !

Trois siècles avant la prise de Constantinople, cette ville ne présentait qu'un ramassis d'aventuriers. Les écrivains contemporains s'étonnaient que le ciel pût souffrir un tel nid de perdition, et s'il a permis la conquête des Ottomans, c'est sans doute pour mettre fin à la débauche et à l'impiété qui y régnaient.

La gloire du législateur des *Pandectes* et du fondateur de Sainte-Sophie ne peut faire oublier

que le règne de Justinien fut désastreux. Pour subvenir aux frais de la bâtisse, ce prince épuisa toutes les ressources. Non content de créer des impôts onéreux, il alla jusqu'à vendre les tuyaux en fonte de la ville, pour les remplacer par des tuyaux en terre. Théodora, la femme de l'empereur, était une ancienne courtisane, comme la femme de Bélisaire, son amie.

Les Grecs ont perdu Rome. Caton l'Ancien l'avait dit : « Partout où cette nation apportera ses doctrines, elle corrompra tout ». Au Sénat, il s'écria : « Nous ne voulons pas de ces rhéteurs qui enseignent à plaider le pour et le contre, avec une égale habileté ». Des avocats, nous n'en avons que trop en France, et les Gaulois ont brillé dans cet art, même à Rome ; mais ce sont les sophistes grecs qui l'y ont introduit.

Nicolas avait peur de la civilisation française, et il s'agenouillait devant les reliques grecques, il adorait les images grecques !

Je ne viens pas ici plaider la cause des Latins, je suis loin d'être l'ami des jésuites ; mais l'hypocrisie grecque est de la fourberie, et la Russie aurait bien fait de se rappeler le mot fameux : *Timeo Danaos et dona ferentes*. L'or-

gueil a été le trait dominant des empereurs grecs, et l'apostasie des Paléologues n'a pas sauvé le Bas-Empire.

L'assassinat de César, le suicide de Caton d'Utique et de Brutus n'ont été que le fruit des doctrines du Portique.

Je ne veux rabaisser ici ni Homère[1], dont les épopées sont d'origine hindoue, ni Platon ; mais je dois dire que des descendants de Périclès la Grèce n'en possédait plus, lorsque les Russes lui ont emprunté leur religion. La démagogie et l'oligarchie sont venues à Rome de la Grèce ; en même temps que les arts plastiques, ont paru les Antinoüs, les hermaphrodites et les tribades. De quel bois sont faites les Messalines russes ? Les *Skoptzi* ne rappellent-ils pas la monstrueuse folie des corybantes, et les idiots russes sont-ils autre chose que des cyniques[2] ?

La Grèce n'a résisté si longtemps aux Turcs que grâce aux secours de l'Occident, et si Constantinople a succombé, c'est parce que l'Europe, dégoûtée de la société grecque, n'a plus voulu venir à son aide. Les Grecs n'avaient plus que

1. *Voir* l'ouvrage de Gladstone sur ce sujet.

2. *Diogène à la recherche d'un homme à travers les siècles jusqu'à nos jours*, est dû à la plume d'un Russe.

des vices ; les Barbares avaient quelques vertus : le courage, l'obéissance, la foi ; mais ils ne se mêlèrent pas à la race grecque, dont le sang resta corrompu. Néanmoins, les Turcs montrèrent plus de tolérance pour les Grecs, que ceux-ci n'en témoignaient les uns pour les autres.

Depuis qu'ils se sont assimilé l'esprit grec, les Russes s'acharnent à la poursuite d'un fantôme, et voilà pourquoi la question d'Orient pour eux est un *cauchemar*. Les traditions grécques, qui servent de lien aux Slaves, pourront amener leur ruine commune. Fallmerayer a constaté l'envahissement slave dans l'Hellade, et, selon lui, c'est en Grèce que le pangermanisme et le panslavisme entreront en lutte. Les philhellènes, qui se proposent de réconcilier les Bulgares avec les Grecs, auront bien du mal. Le Péloponèse s'est appelé un temps le *pays slave*[1], et les Albanais sont plus Slaves que Grecs : le *skypi* est une langue intermédiaire, et le costume grec est albanais. Quant au district

1. Sous le règne de Constantin Copronyme, la peste ayant dépeuplé le Péloponèse, il fut occupé par les Slaves. Voyez *Œuvres de Constantin Porphyrogénète*. — *Vonitza* est un mot slave, et *Morée* peut être de même provenance.

du Maïne, il est habité par une population d'origine romaine.

« Les notions du juste et de l'injuste, du bien et du mal n'exerçant aucune influence sur la conscience des gouvernants et des gouvernés, le travail méprisé, la force brutale honorée, le vol et les prévarications alimentant les fortunes privées, l'esclavage à peine aboli, les mœurs dépravées, le mensonge érigé en maxime de diplomatie, le formalisme inutile dominant l'administration » : ce tableau de la Grèce n'est-il pas aussi celui de la Russie, le colosse aux pieds d'argile, selon Voltaire; le pays des formalités inutiles, un vaste mensonge, selon Custine?

Le patriarche de Constantinople penche vers le sultan plus que vers le tsar. Mahomet II avait fait de Gennadius un vizir aux yeux des musulmans. Le patriarche est élu par le synode, qui se compose d'au moins treize archevêques, et il nomme, conjointement avec ce conseil, les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. En Russie, le président du synode est un général.

Si le divan a des préférences pour le clergé latin, ce n'est pas grâce aux intrigues de l'Occi-

dent, mais parce qu'il apprécie la charité vraie des missionnaires romains.

La guerre d'Orient a eu pour cause la velléité de Nicolas de partager l'empire Ottoman avec l'Angleterre. Il ne voulait « ni de la restauration de l'empire byzantin, ni de l'extension de la Grèce ». Les réformes qu'Alexandre II a exigées de la Turquie ont abouti à la constitution turque, tout comme les efforts du comité slave n'ont abouti qu'à faire tuer quelques milliers de volontaires russes.

L'insurrection de Crète a été, dit-on, l'œuvre de la Russie, qui a voulu se donner une fiche de consolation du traité de Paris. Les Turcs firent preuve d'un grand esprit de conciliation : aussi les Crétois sont-ils moins que jamais disposés à devenir sujets du roi des Grecs. Et dire que le gouvernement russe ne manque pas une occasion de se plaindre des révolutionnaires qui ne servent point ses projets !

De même qu'une foule de pèlerins vont à Jérusalem, ou au mont Athos, un grand nombre de moines grecs viennent quêter en Russie. Un propriétaire du gouvernement de Kherson m'a dit avoir reçu, un jour, la visite d'un de ces moines qui ne cessait de s'extasier sur les mer-

veilles du château ; mais le maître de la maison n'eut pas plutôt remis son offrande au Grec, que celui-ci, invité à voir encore quelque chose, répondit : « Ah ! j'ai vu souvent aussi beau. »

Ce n'était pas malin de battre les Mèdes et les Perses, il ne fallait pas s'appeler Alexandre le Grand pour cela ; mais pour détacher de la Turquie les peuples qui lui sont soumis, il faut leur prouver qu'on respectera leur indépendance mieux que la Russie n'a respecté celle des Polonais et des Petits Russiens.

La sympathie de l'empereur Nicolas n'a jamais manqué aux Grecs. Il aurait eu, dit-on tout bas, des raisons particulières de les aimer, étant lui-même fils d'un Grec, qui a été amiral dans la marine russe et est devenu gouverneur d'Arkhangel.

La civilisation grecque est un plagiat, et la Russie n'a emprunté d'elle que les lueurs mourantes du Bas-Empire. La Grèce nouvelle est l'œuvre de la politique souterraine du cabinet de Saint-Pétersbourg, et elle est tout entière dans ce seul mot : *brigandage*. Déjà Bacon a appelé les philosophes grecs des brouillons et des babillards, et la découverte de la civilisation hindoue a démontré que les Grecs n'ont fait

que s'approprier, en les gâtant, les idées des Hindous. Ils ont débauché la religion védique [1], et mis au monde la superstition [2], qui a fait tant de tort aux Romains et en fait tant aux Russes. Léopold, qui a refusé de régner sur les Grecs, a vu la Belgique atteindre un haut degré de développement, grâce à la liberté, et non pas grâce au cléricalisme. La Grèce a toujours confondu la liberté avec la licence, et le clergé grec n'a fait qu'exploiter l'ignorance et la superstition du peuple, en Russie comme en Grèce. Ici ce sont des klephtes, et là des maquignons et des joueurs de cartes qui sont les hommes d'État.

Stamboul est resté Byzance, en tant que les Phanariotes se sont glissés dans le divan. Ainsi le premier interprète, toujours Grec, a rang de ministre, et n'est justiciable que de la cour du grand-vizir.

Les Grecs ont fait de Constantin un saint. Dieu sait s'il l'était : les Latins ne l'ont pas accepté comme tel, mais bien les Russes, qui le donnent volontiers pour patron à leurs grands-

1. *L'orgie* a été une cérémonie religieuse en Grèce.
2. Les écrits de Démocrite en sont surtout remplis.

ducs, avec l'espoir, toujours déçu, de faire arriver ceux-ci au trône de Byzance [1].

1. Le duc de Nevers fut un des prétendants à ce trône. L'ambassadeur français à Rome fut l'agent du duc. En 1614, les conjurés, réunis à Cucci, en Albanie, résolurent d'introduire autant d'armes que possible dans le Monténégro et les montagnes de la Chimère, où l'on pouvait réunir 30,000 hommes. La Servie, l'Herzégovine, la Bosnie, la Macédoine devaient fournir 12,000 soldats, au bout de l'année.

La Valone et Croia paraissaient faciles à prendre : la première de ces deux places avait une garnison composée de chrétiens, et la seconde était en partie démantelée. On avait des intelligences à Scutari et à Castel-Nuovo. Les Turcs massacrés, on aurait 160,000 hommes sous les murs d'Andrinople, et de là à Constantinople, il n'y a pas de forts. Les cinq vaisseaux équipés par le duc de Nevers brûlèrent avant d'avoir quitté le port, et la conspiration n'eut pas de suite.

LE MAL D'ESPRIT

Griboïédoff a écrit sous ce titre une pièce de théâtre demeurée classique, et dont le sujet est d'une poignante actualité en Russie, où, plus qu'ailleurs, l'esprit est un don funeste du ciel. On me dira qu'il y a esprit et esprit; mais celui qui consiste à trouver l'absurde spirituel n'en est pas. Cacher son esprit est facile à dire et difficile à faire. Entre les hommes éclairés et ceux qui ne le sont pas, il y a scission, hostilité. J'ai entendu dire que l'esprit consiste à ne pas faire de bêtises : d'accord; mais la lâcheté, la duplicité ne sont pas recommandables.

Tous ces jeunes gens que l'on condamne à l'exil, ou qui s'y condamnent eux-mêmes, tous ceux dont la carrière est brisée, que l'on met en prison pour cause politique : autant de victimes du mal d'esprit. Il faut, dit-on, se soumettre aux lois de son pays; est-ce à dire qu'il faille

tendre le cou au joug, le dos aux coups? Si c'est abuser de son esprit que de faire valoir sa supériorité, plier devant les imbéciles est le jeu des lâches. Oui, l'esprit est un don funeste du ciel dans un pays où, loin d'être apprécié, il ne suscite que des ennemis à celui qui le possède.

« Il me semble, a dit Mme de Staël, que tout le monde aurait de l'esprit, s'il le voulait ; et si cela dépendait de moi, je forcerais tout le monde à en avoir. » Malheureusement l'autocratie ne s'en soucie pas. Les Russes ne manquent pas d'intelligence naturelle; mais il n'y a que 20 0/0 d'enfants, en Russie, qui reçoivent de l'instruction.

Pierre Ier ne craignait pas l'esprit, parce qu'il en avait lui-même ; Catherine II le protégeait : sous Nicolas, au contraire, la bêtise encouragée a débordé, et depuis elle n'a pas été endiguée.

L'esprit d'intrigue est celui qui réussit le mieux. Il consiste à saluer les soleils levants, à rompre avec les gens compromettants, ceux-ci fussent-ils des proches, à épier les regards du souverain, à donner des dîners à propos. Rien de plus rare qu'un homme ayant le courage de son opinion. Le sénateur, amiral Mordvinoff, est cité comme un héros, parce qu'il osait soutenir

les doctrines de Bentham et d'Adam Smith. Les gens capables, même parmi les militaires, ont des originalités de caractère qu'on ne sait pas supporter en Russie.

Le pouvoir montre une sévérité croissante à l'égard des révolutionnaires. Il a condamné à 17 ans de travaux forcés des propagandistes qui n'avaient fait que prêter des brochures défendues. Il vient d'en frapper 63 dans un procès monstre. Mieux vaudrait peut-être laisser au ridicule le soin de faire justice des exagérations radicales. Les dames nihilistes, avec leurs cheveux coupés à la Titus, leurs chapeaux ronds et leurs lunettes bleues, relèvent plutôt de la comédie que de la cour d'assises.

L'organisation de la commune russe peut être invoquée à l'appui des prétentions du socialisme; mais que d'aberrations se donnent carrière dans ces républiques rurales ! Un fils a fait fouetter son père pour inconduite. Ce fils était membre d'un tribunal de village, et il voulait venger sa mère, à laquelle son père faisait de fréquentes infidélités. La barbarie est baroque en Russie.

CONSTITUTION OU RÉPUBLIQUE

Les conseils généraux (*Zemstva*) ont si peu réussi, qu'il y a beaucoup de gens en Russie qui ne croient pas au succès d'une constitution; cependant toutes les conversations roulent sur ce sujet et sur la prochaine convocation des députés (*vybornye*). C'est un calembour passé de mode de prétendre que la meilleure constitution est celle de l'empereur. Sa Majesté serait disposée à octroyer une *petite charte*. On assure que le baron Modeste Korff a été chargé de la rédiger. Il aurait proposé de faire du conseil de l'Empire la chambre des pairs, et de n'admettre comme éligibles que les candidats justifiant d'études terminées dans les écoles supérieures. Une charte qui dit que le chef de l'État ne peut mal faire et qui attribue la responsabilité aux ministres, ne peut qu'affermir la popularité du tsar. La Russie n'est pas sans

hommes capables, et le choix des ministres appartiendra désormais à la majorité.

Un officier du Caucase a envoyé à un de ses amis un fouet cosaque (*nagaïka*), portant cette inscription : « article unique de la constitution russe. »

Il est bien temps d'en finir avec toutes ces plaisanteries.

Il y a déjà une opinion publique en Russie. Le nombre des journaux est considérable, et plusieurs discutent avec connaissance de cause toutes les questions du jour.

La réforme demandée est indispensable, si l'on veut se mettre au pas des autres États qui tous sont régis par des institutions parlementaires. Déjà le Japon a une constitution, et la Turquie fait de ses pachas des lords, tout en établissant la représentation nationale au profit des Musulmans.

Le contrôle des dépenses et la fixation d'une liste civile, voilà le point délicat ; mais faut-il donc laisser le ministre des finances tout faire à sa tête [1] ?

1. A Carlsbad, M. Reutern a exposé ses vues à M. Wolowski, qui a dit qu'elles étaient faites pour la galerie.

Sans constitution, il n'y a ni liberté ni justice. Un officier déplaît à son chef, parce qu'il « se mêle d'avoir de l'esprit », et le chef ordonne de le faire disparaître, c'est-à-dire de saisir le premier prétexte venu pour l'éloigner du service. Un homme a une idée excellente; mais, faute de souplesse, il déplaît à un personnage influent; son idée restera ensevelie à perpétuité dans les cartons d'un bureau. Tout se fait au nom du souverain, qui ignore la moitié des choses dont il endosse la responsabilité

Je prêche des convertis, en écrivant ces lignes pour des Français; mais en Russie, la plupart des fonctionnaires répugnent à une réforme qui aurait pour premier effet de les écarter comme incapables.

Les *oukases* sont la charte actuelle de la Russie, et le *byte po semou* (ainsi soit-il) est le mot d'ordre de l'autocratie; mais les meilleures intentions de l'empereur sont faussées ou dénaturées par les exécuteurs de ses volontés.

Il ne faut pas s'abuser : la Russie est dans une position critique. Le prolétariat s'accroît, la misère augmente, et le désespoir, on le sait, est un mauvais conseiller. Le paysan russe commence à émigrer même en Amérique, mais

surtout dans les provinces de l'Est. N'est vagabond que celui qui ne peut pas être autre chose. Depuis le règne actuel, la population a doublé dans plusieurs gouvernements, celui de Wolhynie, par exemple, et les moyens d'existence ne se sont pas accrus en proportion.

Le parti des démocrates socialistes acquiert chaque jour de nouveaux adhérents, malgré les persécutions, ou plutôt grâce à elles, et le parti des libéraux constitutionnels se décourage. Un temps peut venir où l'on dira à ce dernier le fameux mot : « Il est trop tard. »

Le gouvernement repousse les hommes capables, ou les use dans des fonctions subalternes. Tel qui a du savoir et des idées, végète dans un emploi de copiste. Que de forces perdues qu'une administration sage aurait utilisées !

Le Conseil de l'Empire ne donne guère signe de vie, même dans les moments les plus critiques. Les « têtes bourrées de foin » ne sauveront pas le pays.

Dieu veuille qu'on prévienne l'effusion du sang ! Il serait dangereux de faire durer plus longtemps la minorité des Russes. Au moment où l'on disait à Pétersbourg que les Français eux-mêmes n'étaient pas mûrs pour la liberté

inaugurée par le ministère Ollivier, la France est devenue une République, et cette République durera sans doute plus longtemps que le septennat.

LA DÉBACLE

Rouble argent ou rouble assignat, c'est toujours rouble papier. La Russie est donc un colosse aux pieds de papier plus ou moins mâché, c'est un château de cartes sur lequel il suffit de souffler pour le faire tomber.

Le général Tchéwkine, à qui on offrit jadis le ministère des finances, le refusa en disant qu'il fallait un génie pour sauver les finances russes. Or ce génie sauveur, Reutern ne l'était certainement pas ; il eût pu, tout au plus, être caissier dans un magasin de nouveautés.

Dépenser cent millions pour soutenir le cours sur le marché de Londres, en dépenser autant pour retirer de la circulation les faux assignats, payer les intérêts d'une dette annuelle de dix milliards de francs : voilà la tâche qui s'imposait au ministre des finances, et avec quoi pouvait-il y faire face? Un seul emprunt em-

ployé d'une manière improductive suffisait pour faire crouler l'échafaudage laborieusement construit.

Pendant les dix-huit premières années de ce règne, il a fallu payer à la France une contribution secrète de guerre. En outre, la dotation territoriale des affranchis a nécessité un emprunt considérable, dont l'utilité ne pourra se produire qu'avec la génération future.

De tous les chemins de fer, il n'y en a qu'un ou deux qui fassent leurs frais, et ils ont englouti plusieurs emprunts. La cour est dépensière et prodigue. On met en Russie la charrue avant les bœufs : on dépense d'abord et on gagne après, si on gagne. Il n'y avait de recettes que ce qu'on empruntait. Avec cela on ne pouvait marcher longtemps. Pour toute ressource, on n'avait que l'émission de nouvelles séries de billets, ou l'emprunt sur gage des actions. La facilité qu'on trouvait à emprunter sur les marchés étrangers, sans contrôle, sans autorisation d'aucun parlement, était séduisante ; les commissions l'étaient encore plus pour ceux qui en profitaient directement. On a parlé de la destitution de Reutern ; mais elle ne s'est pas confirmée. On trouverait des hommes pra-

tiques plus facilement que des hommes intègres.

La fabrication de faux assignats russes ne date pas de l'insurrection polonaise, elle existait pendant la guerre de Crimée, et on nomme les gens qui s'y sont enrichis. Les contrefacteurs n'opèrent pas seulement à l'étranger ; beaucoup ont établi leurs officines au Caucase et en Sibérie. Les pauvres Circassiens qui ne savent pas lire, ne peuvent distinguer un assignat vrai d'un assignat faux.

Les produits agricoles, qui composent la richesse de la Russie, ont trouvé beaucoup de concurrents pendant la guerre d'Orient. La France se suffit en blés. La Hongrie exporte des chevaux. L'Australie a des troupeaux; les Etats-Unis exportent des grains. On peut se passer à la rigueur des suifs russes. Le Montevideo peut fournir des cuirs. Quant à l'industrie, la Russie a joué un triste rôle aux différentes expositions universelles ; elle a perdu les marchés asiatiques, en abusant de la confiance que les Chinois plaçaient dans ses fabricants : des drapiers russes sont allés jusqu'à leur vendre du bois enveloppé de drap. Aussi les Américains n'ont pas eu de peine à attirer à eux la clientèle des Célestes.

Le Crédit foncier de France a été mal inspiré en étendant ses opérations aux Etats-Unis et à la Russie. Dans le premier de ces deux pays, la propriété n'est pas assurée, et dans le second, les pots-de-vin produisent des estimations exagérées de la valeur des terrains.

Il faut renoncer à moraliser les Russes, mais il ne faut pas renoncer à introduire chez eux notre système de comptabilité qui, à dire vrai, empêche seul nos administrateurs de commettre des concussions.

L'Allemagne vient de mobiliser 1,500,000 hommes, le double de la première levée de 1870; Metz est approvisionné pour nourrir 150,000 hommes, pendant trois ans, et quoique les Allemands chantent misère, ils ont prélevé assez d'argent sur nos milliards pour avoir un trésor, en cas de guerre.

Nous avons beaucoup fait depuis deux ans, même en cachette des Allemands. Notre infanterie est bonne, la cavalerie ne vaut pas grand'chose, l'artillerie est excellente; mais le temps nous a manqué pour former des réserves. Quant à la Russie, elle a de la peine à mettre 300,000 hommes en campagne. Le général Milutine a mal fait ses comptes, et les militaires rappe-

lés prématurément sous les drapeaux remplissent bien difficilement les cadres. Nous serions fous de compter sur la Russie, qui a eu la bonhomie de compter sur l'Autriche en 1854 : on ne peut demander à un État d'aller contre ses intérêts.

L'Allemagne ne sera l'amie que de ses intérêts, elle cherchera toujours noise à la Russie, jusqu'à ce que le boulet crève et que le panslavisme en vienne aux mains avec le pangermanisme. Bismarck fait semblant de ne pas s'intéresser au panslavisme, mais il le surveille d'un œil attentif, et la réception du général Tcherniaeff par les Tchekhs de Prague lui a été fort désagréable. Le gouvernement russe, en se brouillant avec ce général distingué, n'a pas fait preuve d'habileté. Lorsqu'il est venu au quartier général de Kichenew, le secrétaire du grand-duc lui a demandé : « Est-ce que vous craignez les brigands, que vous voyagez avec une suite si nombreuse? »

Il n'y a d'autre moyen de résoudre la question slave que la fédération, plus nécessaire à la Russie qu'à l'Allemagne. L'Illyrie échappera certainement à l'Autriche; mais en attendant, c'est la Turquie qui joue le plus beau rôle. Pourquoi la Russie ne ferait-elle pas pour les

Polonais juste ce qu'elle exige que la Porte fasse pour les Bulgares? « Des massacres, a dit le grand-vizir à l'envoyé du tsar, vous en avez fait vous-mêmes »; et tout le monde comprend que les exigences de la Russie sont équivoques.

La Russie, avec ses réformes, s'est inoculé ce qu'il y avait de mauvais à l'étranger : les jeux de bourse, les spéculations effrénées des banques, un journalisme éhonté; mais la vraie liberté n'y a pas encore fait son apparition.

ARCHÉOLOGIE

La Russie ne date que de Pierre Ier. Sa maison en bois et son fameux bateau sont les seules antiquités de Pétersbourg. A Novgorod, il y a la cathédrale de Sainte-Sophie qui a été construite sur le modèle de celle de Constantinople, mais dans des proportions beaucoup plus restreintes. Le temple de Byzance resplendit à l'intérieur de marbres et de jaspes de toutes les couleurs. Les dimensions de la coupole sont colossales : 180 pieds de haut, sur 234 de large. Justinien, après avoir élevé cet édifice, s'écria : « J'ai surpassé Salomon ! » Il n'avait pas prévu qu'il travaillait pour les Turcs.

A Novgorod, sur les bords du Wolkhow, qui a charrié tant de cadavres, sous le règne des deux Ivan, se dresse le monument destiné à célébrer le millénaire de l'empire russe. Ce n'est pas une merveille.

J'ai vu plus d'une collection numismatique en Russie. Celle de Moscou est curieuse, On y remarque beaucoup de petits copeks en argent, remontant à l'époque où la Russie était divisée en une quantité de principautés, dont chacune frappait sa monnaie. L'écusson de Moscou n'était pas saint Georges, mais le tsar lui-même à cheval. Le mot *rouble* veut dire *taille*, et désignait, dans l'origine, un petit lingot d'argent portant le timbre du fisc.

A Pawlovsk, il y a un musée artistique d'archéologie. Quant à la Société archéologique impériale, elle a son siége à Pétersbourg, à la IIe section de la chancellerie de l'Empereur, dans la Litéinoï. Le comte Ouwaroff, fils de l'ancien ministre de l'instruction publique, a été l'un de ses présidents. Cette société publie un bulletin en français. Elle fait des fouilles; mais dans les *kourgans*, qu'on rencontre en grand nombre et qui sont d'origine scythe, on ne trouve que quelques armes sans valeur. C'est en Crimée qu'on a découvert les antiquités grecques les plus intéressantes. Le musée de Kertch en est rempli. Nous avons rapporté de Sébastopol les deux sphinx en marbre blanc qui sont placés sur la porte des Tuileries.

Le musée de Saint-Pétersbourg *(Kunstkammer)* mérite d'être visité. On y voit le cheval persan de Pierre Ier, les souliers qu'il a ressemelés lui-même, ses travaux en ivoire, son géant empaillé, et la tête de sa maîtresse admirablement conservée dans l'alcool. Les princes allemands apprennent tous un métier : sait-on, en effet, ce qui peut arriver ? Louis XVI a été serrurier et Guillaume Ier est vitrier.

L'Ermitage est rempli comme un œuf, et de tableaux de premier ordre. Déjà Pierre Ier en achetait en Hollande ; mais c'est Catherine II qui en a acquis le plus grand nombre. La *Susanne au bain* de Rembrandt est derrière un paravent : grand luxe de couleurs. Un tableau de Léonard de Vinci a été volé et remplacé par une mauvaise copie. L'école française du temps de Louis XV est dignement représentée. Les Ph. Wouwermans et les Raphaël de cette galerie sont trop connus des amateurs pour que j'en parle ici.

Avant l'invasion tatare, les capitales des diverses principautés russes renfermaient des édifices remarquables, parmi lesquels il faut citer notamment les églises de Kiew, de Wladimir et de Souzdal. Le vandalisme des Mongols dé-

truisit beaucoup de ces monuments, et la Russie ne secoua le joug asiatique que pour devenir un État unitaire sous le nom de Moscovie. Aussi, en dehors des deux capitales, Moscou et Pétersbourg, il n'y a presque nulle part d'édifices à signaler.

On a nommé Twer un second Pétersbourg. Les rues y sont larges, mais le pont sur le Wolga est en bois. En général, les maisons en bois sont plus nombreuses que celles en pierre, et il y a des villes où, à part les bâtiments de l'État, toujours badigeonnés en jaune, toutes les constructions ne sont que des masures. Kalouga m'a paru une ville parfaitement insipide, Orel assez sale, Toula monotone. C'est bien rare qu'il y ait un théâtre. Tambow commence à être éclairé et pavé; mais le gaz est, en général, encore peu répandu en Russie.

Narwa, sur la route de Pétersbourg à Riga, est une ville construite dans le genre scandinave (comme Revel). Il y a là une cascade qui s'arrête en hiver; mais rien ne rappelle la fameuse bataille perdue par les Russes contre les Suédois.

A Dorpat, ville située à 350 verstes de Pétersbourg, les ruines du palais épiscopal ont servi à construire la bibliothèque universitaire, qui

est assez considérable. Celle de Pétersbourg l'est naturellement plus, et les salles de lecture y sont très-confortables. On y volait des livres; mais ces abus ont cessé, depuis qu'ils ont été réprimés par les tribunaux. L'université de Dorpat est allemande d'esprit et de corps, et a toujours compté dans son personnel enseignant quelques célébrités : Struve et Parrot, Ledebuhr et Pirogoff.

Parmi ses élèves, on cite le poëte russe Iazykoff, le baron de Budberg, frère de l'ambassadeur, qui a traduit en vers allemands des poésies de Lermontoff, de Mickiewicz, etc. ; le comte Sollohub, auteur dramatique ; Ivan Golovine, économiste et publiciste.

Les républiques de Novgorod et de Pskow ont duré quatre siècles. Celle de Wiatka, moins importante, n'a plié que devant une armée de 70,000 hommes. Le titre d'autocrate ne parut en Russie qu'au commencement du XVII[e] siècle. Basile Chouïsky, qui le prit le premier, jura de consulter en tout la chambre des boyards, et de respecter les biens des nobles. C'est donc la liberté qui est ancienne en Russie, et le despotisme qui est nouveau.

Nicolas Ier, qui a brisé tant d'existences, écrasé la Pologne et la Hongrie, a tremblé devant deux plumes. Un soir, au palais, en tête à tête avec le comte Orloff, se rappelant que le marquis de Custine avait dit qu'on ne pouvait distinguer chez lui la poitrine du ventre, il ouvre sa robe de chambre et s'écrie : « Est-ce que ceci n'est pas une poitrine et cela un ventre? » Puis, se souvenant que l'auteur de *la Russie sous Nicolas Ier* avait dit qu'il écrivait *mné* sans *iate*, il ouvre ses armoires, en tire des papiers, et, les jetant sur la table : « Qu'il vienne, dit-il, ce misérable me montrer où j'ai écrit *mné* sans *iate* ! »

LES FRANÇAIS EN RUSSIE

Si tous les pharmaciens et presque tous les boulangers en Russie sont des Allemands, les coiffeurs sont des Français, et il n'y a que les barbiers qui soient Russes ; mais ce sont les professeurs (*outchitels*), les gouverneurs et les gouvernantes qui laissent de notre nation l'impression la plus durable, au point que les Russes, accoutumés à ne voir en nous que des maîtres de langue, sont tout étonnés de rencontrer de vrais militaires parmi nos compatriotes. Les acteurs et les actrices forment une autre catégorie, qui exerce de grands ravages dans les cœurs et les bourses. Un prince Droutzkoy a épousé M[lle] Blanche, M. Nischmann est devenu l'époux de M[lle] Duplessy, Virginie Bourbier a laissé beaucoup de souvenirs, et Bressant en a emporté pas mal. Mais revenons aux gouverneurs. Les prisonniers de 1812 en ont fourni

beaucoup jadis, et on ne regardait pas de très-près à leur orthographe. Il y en avait un qui voulait qu'on écrivît *parmi* avec un *s*, et un autre qui mettait toujours deux *r* à *égarement*, et un seul à *embarras*.

Les Français qui restent 20 et 30 ans en Russie n'arrivent pas à apprendre le russe. Il est vrai qu'ils n'en ont que rarement l'occasion. J'en connais un qui dit toujours *téralka* (assiette) au lieu de *tarelka*. On appelle ces messieurs des marchands de participes, et ils croient que c'est déjà faire beaucoup d'honneur aux Russes que d'écorcher leur langue.

Quoique Nicolas Ier détestât l'esprit révolutionnaire des Français, la langue française ne laissait pas que d'être très-répandue en Russie sous son règne, et le gouvernement russe ne réfléchissait pas que ses sujets apprenaient la *Marseillaise* plus volontiers que les imprécations de Camille. Les livres défendus sont encore nombreux ; mais il en passe plus qu'il n'en faut pour tourner les têtes, et voilà que les brochures incendiaires russes se sont multipliées à l'infini.

Dans les grandes maisons, les gouverneurs qui achèvent l'éducation des enfants s'assurent un avenir ; mais les autres sont assez mal payés.

Les acteurs français, de leur côté, ont des pensions de retraite superbes après 15 ans de service. Mme Arnould-Plessy, à son retour de Russie, n'est pas rentrée sans difficulté au Théâtre-Français. « Nous ne formons pas des artistes, lui a-t-on dit, pour qu'ils aillent porter leur talent à l'étranger » ; cependant, comme on n'a pas pu se passer d'elle, on l'a engagée de nouveau.

Il est étonnant que les médecins français soient si peu nombreux en Russie. Leur langue est déjà pour eux une recommandation précieuse. M. Roux avait une certaine réputation ; mais les Allemands nous battent sur ce terrain, et il s'est formé beaucoup de bons médecins russes. Pirogoff est un chirurgien renommé, nonobstant la brusquerie de ses manières. Le Dr Botkine est en vogue à la cour, depuis qu'il a refusé de traiter l'impératrice, s'il ne pouvait l'ausculter.

Les pensionnats Cournand et Jourdan, à Pétersbourg, ont élevé bien des enfants russes, ce qui n'a pas empêché les chefs de ces deux établissements de finir tristement. Le premier s'est brûlé la cervelle à l'île Bourbon, et le second est venu mourir dans la misère à Paris. Les Suisses, qui tiennent le milieu entre les Français

et les Allemands, inspirent plus de confiance aux Russes, Laharpe ayant été l'instituteur d'un tsar supérieur : Alexandre Ier.

Le corps du génie, qui a produit le général Todtleben, doit son développement aux officiers français cédés par Napoléon Ier après le congrès de Tilsitt. Bethencourt a dirigé le service de la voirie; son fils est général aide de camp de l'empereur et habite Paris. Les deux frères comtes Lambert sont aussi généraux aides de camp, mais ils n'appartiennent pas au génie.

Le comte Laval était peu estimé, et sa femme encore moins. Le général Langeron avait pour son épouse une indulgence qu'on ne devrait pas avoir. Le marquis de Traversée a été ministre de la marine, et sa fille, qui a épousé le général Patkoul, a été une des premières passions de l'empereur Alexandre II.

Les Gervais sont d'origine française, et à Sébastopol, le colonel de ce nom obtenait de son régiment l'immobilité, sous le feu de l'ennemi, en faisant donner 400 coups de batogues à qui se retournait pour voir passer les balles.

L'histoire racontée dans les *Types et caractères russes* de la fille du général français mort de ses blessures à Witebsk, en 1812, a été mise

en doute, mais des gens bien placés pour savoir la vérité m'ont assuré qu'elle était telle d'un bout à l'autre.

C'est le fils d'un émigré français qui, sous le règne d'Alexandre Ier, envoya du gouvernement de Smolensk des paysans travailler aux bâtisses de la foire de Nijny, pour leur faire acquitter les corvées qui étaient en retard.

C'est aussi le fils d'un émigré français qui, colonel aux gardes russes, émettait le principe qu'il fallait battre les soldats rarement et bien, leur donner chaque fois au moins 200 coups de bâton.

C'était du temps où l'empereur Alexandre Ier ne professait que du mépris pour les Russes et les déclarait tous bêtes ou filous.

Un jour, je dînai au Vauxhall de Pawlowsk, avec un officier russe ; tout à coup le bruit d'une vive altercation se fait entendre à l'entrée de la salle. Interrogé par nous sur la cause de cet incident, le garçon — un Allemand — répond avec un air de mépris : « C'est un de ces Russes qui faisait du tapage et qu'on a mis à la porte. » C'était en effet un paysan ivre qui avait voulu entrer à toute force. J'aurais bien ri, si je n'avais eu peur de blesser mon amphitryon.

Une autre fois, à l'entrée d'une tente où l'on

gonflait un ballon, un Français s'écria : « Les Russes ne comprennent pas les préparations chimiques qui se font ici. »

Ce dédain pour les Russes se remarque surtout chez les Allemands russes, qui appellent les premiers *Kapoustniks*, ou mangeurs de choux. Avant de voir le chou, qui est dans l'assiette de leur voisin, que ne voient-ils la choucroute qui est dans la leur ?

Mme Davydoff, née duchesse de Gramont, et plus tard générale Sébastiani, faisait les délices de la société de Kamenevka, à la fin du règne d'Alexandre Ier. Pouchkine y venait de Kichenew, où il était alors exilé. Il avait surnommé Mme Davydoff « la licorne majestueuse », et s'amusait à faire rougir sa fille ; mais Pouchkine était très-maladroit dans le monde. Il voulait alors entrer dans « l'Union du Bien-Être », et ne put s'y faire admettre. C'est de cette société que sortit plus tard celle dite des Décembristes. Les statuts de l'Union du Bien-Être étaient consignés dans un livre appelé le Livre Vert, à cause de la couleur de sa couverture. L'empereur Alexandre Ier le lut et le loua, mais il ajouta que toutes les sociétés politiques avaient commencé par la philanthropie.

LE SPORT

L'empereur Alexandre a obtenu une mention honorable pour ses chevaux à l'Exposition universelle de 1867. Le jury ne pouvait pas lui décerner une médaille; mais c'est bien au mérite de ses chevaux, et non à sa position, qu'il a dû cette distinction. Après les haras impériaux, les plus connus sont ceux d'Orloff; les élèves qu'on y fait sont des arabes croisés de hollandais. Leur robe est noire, ce qui les distingue des chevaux arabes; ils ont, de plus, le sabot fort et l'encolure épaisse. Ils sont surtout appréciés par les marchands russes, qui mettent des ornements en argent à leurs harnais : le blanc sur le noir est trop voyant pour être de bon goût, et fait involontairement penser aux pompes funèbres. Parmi ces chevaux, il y a des trotteurs dont on retrouve le type, sinon la race, aux États-Unis; il y a aussi des chevaux qui ont le

trot menu, et s'appellent en russe *menokhodetz*.

Les foires les plus importantes pour les chevaux sont celles de Kharkow et de Lipetsk. C'est là que se faisaient les remontes de l'armée. La cavalerie russe offre ceci de particulier, que la robe des chevaux est uniforme dans chaque régiment. Ainsi les chevaliers-gardes ont des chevaux bais, et la garde à cheval a des chevaux noirs ; les chevaux des hussards de la garde sont pommelés, et ceux des musiciens, dans tous les régiments, sont gris. Le coup d'œil qui en résulte est autrement beau que chez nous, où les robes sont pêle-mêle.

Le cheval cosaque, petit de taille, est excellent pour le service qu'on exige de lui. Malheureusement l'élève des chevaux chez les Cosaques du Don a beaucoup perdu. Les Circassiens ont des chevaux arabes ; les chevaux anglais sont les plus chers, et il n'y en a que relativement peu en Russie.

Le cheval russe, proprement dit, a le poil long, ce qui le préserve du froid et lui donne un aspect particulier. Les chevaux de poste diminuent à mesure que les chemins de fer se multiplient ; ces pauvres bêtes ont tant à souffrir, qu'il n'y a pas lieu de les regretter. La race dite de Viatka

est d'origine livonienne. La robe souris est introuvable en Russie, et la robe marbrée a disparu, mais la mode en peut revenir.

Il y a peu de chevaux de course, et les courses n'ont pas encore atteint tout le développement désirable. Les chevaux cosaques ont assez de fond pour rivaliser, sous ce rapport, avec les *racers* anglais. Le prix des chevaux augmente en Russie, mais on n'est pas encore arrivé à payer un étalon 30,000 fr., comme l'a fait Morny, ce qui, disons-le en passant, a rendu, sur le turf, la France victorieuse de l'Angleterre.

Les chevaux de chasse n'existent pas en Russie ; le renard y est rare, et on ne fait pas la chasse au loup à cheval, mais en traîneau. Il s'agit alors le plus souvent d'échapper à ces animaux, et non de les atteindre. La course pour la vie (*the race for life*) devient ainsi palpitante de crainte et d'intérêt. Figurez-vous un traîneau attelé de trois chevaux et poursuivi par 30 ou 300 loups. C'est là que le fusil à tir précipité serait fort utile ; mais la carabine Baran n'est guère en usage que dans l'armée, et le fusil Lefaucheux ne se rencontre que chez les propriétaires des provinces de la Baltique.

Ce n'est pas l'homme qui fait la chasse aux

loups en Russie, c'est généralement le contraire qui a lieu. Le paysan n'a qu'une hache pour se défendre, et le loup s'introduit souvent dans sa chaumière, qui n'a pas partout des fenêtres vitrées. On entend les loups hurler dans le voisinage des habitations, ce qui est peu rassurant par une nuit froide, quand on n'est pas armé. C'est tout au plus si trois fusils, se chargeant alternativement, peuvent tenir tête à la poursuite, et abattre assez de loups pour ralentir la course de la bande ; car, quoi qu'en dise le proverbe, ces animaux dévorent leurs blessés et leurs morts, à mesure que ceux-ci tombent. Il y a le long de quelques routes des hangars établis exprès pour servir de refuge en pareil cas, et lorsqu'on en a fermé les portes sur soi, les bêtes féroces viennent encore leur livrer l'assaut.

Le loup enragé est plus dangereux que le chien enragé, et la morsure du premier produit des effets plus désastreux. Quiconque, homme ou femme, en est atteint, demande en grâce qu'on l'achève, et, comme les médecins sont souvent très-loin, on enchaîne ces malheureux contre un mur. Le même traitement est réservé aux fous : on les enferme dans une grange ou dans une étable. Il n'y a que très-peu de maisons

d'aliénés en Russie, et il serait grand temps de combler cette lacune : de Riazan, par exemple, il faut envoyer les malades à Moscou, et les occasions sont rares.

Un fait donnera une idée des ravages opérés en Russie par les loups ; en une année, dans le seul gouvernement de Kiew, ils ont détruit (les Russes disent assassiné) plus de 2,000 bêtes à cornes, et près de 8,000 bêtes à laine.

En été, les loups trouvent à se nourrir sans s'attaquer aux hommes, et dans cette saison ils ne sont pas à craindre. Un chasseur raconte même une scène plaisante. Son fusil venait de rater sur un loup, et grand bien lui en advint, car l'animal qu'il avait manqué fut bientôt suivi d'un autre, puis d'un troisième, et enfin d'une troupe entière : ce que voyant, notre homme se jeta à terre et fit le mort. Les loups, s'approchant de lui l'un après l'autre, lui jetèrent du sable à la figure, et continuèrent tranquillement leur route. L'explication de cet étrange phénomène, c'est qu'ils suivaient ce jour-là une louve, et étaient en veine de gaieté.

Chez les femmes, les loups préfèrent les mollets et se contentent souvent de les dévorer seuls.

Le gouvernement donne une gratification pour chaque queue de loup qu'on lui apporte, mais cet encouragement est loin de suffire. Il faudrait faire les battues à l'époque de l'accouplement. Ce mode de procéder est employé avec succès en Allemagne contre les souris des champs. En Angleterre, il n'y a plus un seul loup depuis le règne d'Édouard II. La Russie, pays de plaines, en compte des millions. Leurs espèces varient beaucoup : les uns sont gris, les autres jaunâtres ; il y en a de petits, il y en a qui atteignent la taille d'un veau.

La chasse à l'ours est devenue un plaisir impérial, et on ne trouve que difficilement des ours pour l'amusement de S. M. Cet animal est poltron en Amérique comme en Russie; mais dans le Nouveau Monde sa peau est plus belle et plus noire. Celui qui a goûté de la chair est dangereux et n'hésite pas à attaquer l'homme. L'empereur ne court aucun danger à la chasse : il n'y a que trop de carabines braquées sur la bête et de piques prêtes à la transpercer, dans le cas où le tsar la manquerait, ce qui est arrivé une fois ou deux ; mais les gens, qui chassent l'ours pour avoir sa peau, risquent la leur à ce métier. On en a vu, après avoir abattu cinq ou

six ours, tomber victimes du septième. « L'heure n'est pas égale », dit le Russe, et l'ours peut ouvrir le crâne du chasseur avant que celui-ci ne lui ait ouvert le ventre avec son couteau.

Sur le marché de Paris, en hiver, le gibier russe fait concurrence au gibier américain. Une couple de gélinottes se vend dans l'intérieur de la Russie 1 fr. 25 c. Les Américains, en emballant leur gibier dans de la glace, le font arriver en meilleur état que les Russes, qui ont cependant un trajet beaucoup moins long à faire parcourir à leur marchandise. J'aime mieux leurs coqs de bruyère que les poules de prairie. Quant à la perdrix blanche, qui s'appelle en Russie perdrix rouge, parce qu'elle est de cette couleur en été, elle doit avoir été tuée toute jeune pour être bonne.

Le chevreuil et le sanglier ne se rencontrent que dans les provinces occidentales. On conserve encore en Lithuanie quelques aurochs ou buffles dans un parc de la couronne.

La dinde sauvage se chasse dans le gouvernement d'Orenbourg. Elle a le vol si lourd, qu'on peut l'abattre avec un bâton. Le faisan d'Europe est originaire de la Mingrélie, et le reste de la Russie a un climat trop rigoureux pour lui.

Puisque la vie aux eaux est devenue une rubrique du journal *le Sport*, je dois en dire quelque chose ici. Les Russes qui ont de la fortune et des loisirs délaissent les stations balnéaires de leur pays pour celles de l'étranger. En Allemagne, les villes d'eaux présentent des distractions qu'elles n'offrent pas en France. Les Allemands sont musiciens par excellence, ils ont des orphéons dans les moindres localités, et leurs bandes s'en vont jouer en Angleterre et ailleurs. Les municipalités font ce qu'elles peuvent pour amuser et retenir leurs hôtes de passage. A Nice, au contraire, on ne placerait pas un banc pour la commodité des étrangers. Aux eaux des Pyrénées, et même à Plombières, règne un ennui mortel. C'est tout au plus si, à Vichy, on a la ressource du casino.

L'empereur Alexandre affectionnait jadis Habsal; mais ni là ni à Revel la mer Baltique n'est dans son beau comme à Travemünde. Helsingfors, en Finlande, a l'attrait d'un port franc et du bas prix des marchandises ; il est vrai que le choix n'en est pas très-varié. Les eaux minérales d'Ostochkow, dans le gouvernement de Twer, attirent peu de monde. Celles du Caucase sont sérieuses, et à Piatigorsk, il y a

une société formée d'éléments divers ; mais le Caucase est si loin qu'on compte jusqu'à 6,000 visiteurs russes aux eaux d'Aix-la-Chapelle, de Bade, de Wiesbaden, de Karlsbad, d'Ischl, etc., etc. Ostende en a plus que Trouville, Dieppe ou Boulogne, et Scheveningue vit sur son ancienne réputation, quoique la cuisine hollandaise ne vaille pas la cuisine belge, qui est la même que la nôtre. A Brighton, il n'y a que peu de Russes, et Scarborough leur est inconnu.

Il faut être un ardent patriote pour aimer la Russie, où l'été est si court et l'hiver si rigoureux, où la vie est si chère, surtout pour tout ce qui tient aux besoins de l'existence civilisée ; ajoutons, où les exigences mondaines sont énormes. Ainsi, à Moscou, une dame n'ose pas traverser la rue à pied : il faut qu'on lui attelle sa voiture.

Le bain russe, le bain de vapeur est un remède contre bien des maux, grâce à la transpiration qu'il provoque ; mais il n'a pas la volupté du bain turc, et les baigneurs de Pétersbourg ne sont pas aussi habiles dans leur métier que ceux de Constantinople ; ils vous fouettent avec des baguettes non dépouillées de leurs feuilles (*vénik*). Décidément la Russie est le pays des verges.

DE RETOUR A BERLIN

Ne vous logez pas dans les appartements meublés à Berlin. Toutes ces bonnes femmes qui les louent sont à la police. Vous serez bien mieux, sous tous les rapports, dans un hôtel. On est plus tranquille à Pétersbourg qu'à Berlin. Les Français, surtout les militaires et les journalistes, sont suspects en Prusse. On a fait partir plus d'un correspondant de journaux français. Les officiers de paix, qui s'appellent ici lieutenants de police, n'y vont pas de main morte.

Les Berlinois avaient déjà un arc de triomphe, à la porte de Brandenbourg, en souvenir de l'entrée des alliés à Paris, en 1814. Cela ne leur suffisait pas, et ils ont élevé un monument destiné à rappeler leurs exploits de 1870-71. Ils en avaient le droit, avouons-le, car, en somme, ce n'est pas une petite gloire que d'avoir vaincu les Français. Aussi, ceux de nos ennemis

qui sont gens d'esprit ne tiennent pas à nous rabaisser ; au contraire, ils défendent Bazaine à outrance, comme celui qui leur a tué le plus d'hommes ; à Gravelotte, le régiment de la garde de l'Empereur François a perdu beaucoup de monde.

Je me suis fait dire (locution allemande) une chose bien curieuse. Pendant la guerre d'Orient, le prédécesseur de Guillaume Ier avait dit : « Je ne puis pas être pour la Russie, et je ne veux pas être contre elle » ; mais Guillaume, qui était alors prince de Prusse, vint dans le cabinet de son frère et exigea en termes très-vifs qu'on laissât passer les Français par la Prusse. Il aurait même cassé une chaise, dans la chaleur de l'entretien.

Après 1867, il aurait dit à son neveu, le tsar : « Je serai refoulé jusqu'à Kœnigsberg » ; ce à quoi Alexandre aurait répondu : « En ce cas, je viendrai à votre aide ».

Lasalle, l'auteur de la *Marseillaise* des ouvriers allemands, a été lié avec le prince de Bismarck, en même temps qu'il était l'ami de la comtesse Hartzfeld. Il était riche, ce qui étonne toujours chez un révolutionnaire. Lors de son enterrement, les journaux socialistes publièrent des

articles d'un matérialisme si outré, qu'on les poursuivit; mais ils furent acquittés par les tribunaux. Il y a des juges à Berlin.

L'arsenal est d'un accès difficile; j'aurais pu néanmoins me procurer la liste exacte de toutes les armes qui y sont déposées; mais à quoi bon? Le grand armurier de la Prusse n'est plus Dreyse, c'est Krupp, le fabricant d'Essen, qui, par ses 20,000 ouvriers, dispose de quatre siéges au Parlement. La lutte continue entre le canon Krupp et les cuirasses de navires : plus on fait de gros boulets, et plus on renforce les plaques de fer qui doivent y résister.

Pour montrer avec quelle précision les Prussiens étaient informés de tout ce qui nous concernait, je rappellerai qu'en prévision de la visite de nos navires, ils avaient établi des batteries de côtes, et fourni aux commandants des renseignements détaillés sur nos vaisseaux, n'oubliant pas de signaler pour chacun d'eux la hauteur du mât, ce qui devait faciliter beaucoup la justesse du tir. Malheureusement nos marins durent se borner à défendre Paris et, depuis, le Wilhelmshafen n'a fait que croître et s'embellir. Une escadre prussienne s'est même formée dans la mer Baltique, à Travemünde.

Le musée de Berlin est d'architecture grecque, avec profusion de colonnes. Les fresques de Kaulbach qui ornent le vestibule sont irréprochables au point de vue de l'exactitude historique; mais c'est précisément leur érudition qui rend les Allemands si ennuyeux. Le baron d'Usedom, directeur du musée, est un parent du comte d'Arnim, et il a subi plus ou moins le contre-coup de sa disgrâce.

Le château de Berlin est sombre et peu attrayant; mais le palais du prince impérial est dans le goût italien. Le vainqueur de Wœrth, marié à la fille de la reine Victoria, est protestant dans l'âme; sa mère, l'impératrice Augusta, n'a jamais approuvé la persécution des catholiques.

Il est venu chez moi un littérateur allemand qui m'a proposé de traduire son manuscrit : « Voyage dans le pays des Francs par un Allemand. » Je m'attendais à y trouver beaucoup de sottises à notre adresse, et ma surprise a été grande de n'y rencontrer que des choses flatteuses. L'auteur louait notre politesse, notre esprit d'ordre, et se déclarait l'ami sympathique de la France républicaine.

Je pris avec lui le contre-pied des choses,

je parlai de notre politesse qui s'en va, de notre amour pour l'argent qui ne connaît plus de bornes. Je dis que le parti républicain manquait chez nous d'hommes capables, et ne se distinguait que par sa haine pour tous les régimes précédents. J'insistai sur notre vanité, en citant le mot du comte de Paris qui n'aurait consenti à être roi que si tous les Français devenaient chevaliers de la Légion d'honneur ; mais je vis bientôt que mon interlocuteur appartenait à la secte des socialistes, lesquels ont le parti pris de se mettre bien avec les Français, par esprit d'opposition au gouvernement allemand. Ces citoyens m'avaient paru apporter du tact dans leur politique et laisser Dieu tranquille ; mais les voilà décidément athées, ennemis du mariage et de l'enterrement religieux.

J'ai toujours été d'avis que le roman de mœurs devrait être le domaine des femmes. Il fait fausse route sous la plume des hommes : les femmes ne peuvent que l'épurer et l'élever. Celles de l'Allemagne me donnent gain de cause. Si les ouvrages de la comtesse Ida de Hahn dénotent une imagination maladive. Si Fanny

Lewald se renferme dans le monde raffiné, il y a, en revanche, une mâle vigueur dans les écrits de Mme de Hillern. Son *Geier-Wally* respire l'air âpre des montagnes du Tyrol, et reflète les passions viriles des habitants de ce pays. Le *Médecin de l'âme*, du même auteur, est un éloquent plaidoyer en faveur de l'émancipation des femmes. Nous avons encore de Mme de Hillern *La Vie double* et *Par sa propre force.*

Le roman historique réussit mieux aux hommes. Ainsi la cour de l'empereur Joseph II a trouvé dans Mühlbach un peintre heureux, tandis que *Le Va-nu-pieds* d'Auerbach décrit la vie intime des paysans.

Il y a eu une exposition culinaire à Berlin, et, à cette occasion, M. Huster, restaurateur de la cour, a donné un dîner dont le menu a dépassé tout ce que la Prusse avait vu jusqu'alors en ce genre. Après le potage à la purée d'artichauts, on a servi, comme entrée, un sterlet au vin de Champagne, envoyé par Achenbach de Moscou. Venaient ensuite une selle de mouton à la Westmoreland, un élan de la forêt de Beliastok, et des poulardes de Bruxelles à la

dauphin. N'oublions pas les nids d'hirondelles à 530 marks la livre, ni les langoustes d'Ostende, qui, unies aux truffes, figuraient les couleurs nationales d'Allemagne. Le tout arrosé d'un Château-Laffitte de 64, et couronné par un punch au Madère.

Après nous avoir dépouillé de nos milliards, les Allemands ont voulu nous imiter, se donner enfin ce confort et ce bien-être qu'ils nous enviaient depuis si longtemps. Ils n'ont réussi qu'à se mettre dans la gêne.

La dette de la Prusse se monte à 1,058,550,471 marks, dans lesquels les chemins de fer entrent pour moitié. Les intérêts avec l'amortissement s'élèvent par an à 64,128,000 marks, les frais de gestion figurent pour 442,621 marks dans cette somme. La difficulté de recouvrer les impôts est telle, qu'en 1875, le Trésor a dû opérer, de ce chef, 239,330 saisies. Cela prouve bien que nos milliards ne sont pas entrés dans les poches des contribuables prussiens.

LA REVANCHE

La Russie et la France sont les seuls États qui aient jamais fait quelque chose pour les peuples d'Orient. C'est une raison de plus pour qu'elles soient alliées.

J'ai passé par la Turquie, pour aller en Crimée et pour en revenir. Je croyais alors que les Turcs valaient mieux que les *Rayas;* mais les événements qui ont eu lieu depuis et mes propres réflexions m'ont convaincu que les chrétiens seuls en Turquie ont de l'avenir. Les Turcs ne forment pas un État sérieux ; ils doivent quitter l'Europe, où ils ne sont que campés. Ils donnent des coups de bâton aux gens qui tombent du pouvoir, ils en reçoivent eux-mêmes. Les Circassiens renchérissent sur eux, et tuent des ministres. Du reste, le fatalisme est une aberration de l'esprit humain, qui ne doit pas avoir de place dans le concert européen.

J'avais vu l'empereur Alexandre à Paris,

en 1867 ; pour le voir de plus près, je suis même allé à l'église russe, et les quelques mots de russe que j'ai dits m'en ont ouvert l'accès. On m'a montré le prince Gortchakoff, au moment où il montait en voiture avec M. Hamburger, qui est bossu, et j'avais envie de dire au cocher : « Conduis à l'Élysée César et sa bosse » ; mais je m'en suis abstenu, comme on le pense bien.

Aujourd'hui on me demande ce que veut le *sphinx* de Berlin.

Je suis persuadé qu'il donnera un croc-en-jambe à la Russie, si l'occasion s'en présente, uniquement pour que l'Allemagne conserve sa prépondérance exclusive en Europe. C'est même là le devoir d'un homme d'État allemand : il serait aussi puéril de s'en étonner que de s'en fâcher. Déjà M. de Bismarck dit que la Turquie sera une dure noix pour la Russie.

Cette puissance a presque achevé ses chemins de fer stratégiques, et n'a pas terminé le tronçon le plus important : celui qui doit relier Kichenew à Jassy ; cette lacune oblige à transporter les troupes par l'ancienne voie. La Russie a toujours perdu une armée ou deux en ouvrant la campagne, et déjà les maladies sévissent avant l'ouverture des hostilités.

Diebitch a battu les Turcs ; il était d'origine prussienne, et les Prussiens ont parodié son titre de *Zabalkanski* (Transbalkanien) en l'appelant *So bald kann nicht* (« ne peut si tôt »). La guerre de 1828-29 a coûté aux Russes 400,000 hommes. C'est toujours un sujet d'étonnement pour nous autres occidentaux que le peu de cas qu'on fait de la vie humaine en Russie. Ainsi, j'ai vu les Russes tirer sur leurs propres troupes, lorsque celles-ci bronchaient ou échouaient dans une attaque. Les fera revenir de cette cruauté qui pourra : nous avons tous beaucoup de services à rendre aux Russes. Nous-mêmes, il est vrai, nous avons sacrifié un monde fou pour prendre Sébastopol. Les Allemands, mieux avisés, ont affamé Paris, mais se sont montrés très-économes de la vie de leurs soldats.

Bismarck a commis une grande faute : l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Un seul Français peut donner beaucoup de mal à la police prussienne. Comment veut-on faire marcher droit un million d'hommes qui ont lu Voltaire, et ont traversé notre grande révolution ?

Lorsque le roi Guillaume (il n'était alors que roi de Prusse) voulait aller à Vienne conclure la paix, le comte de Bismarck (il n'était alors que

comte) lui dit : « En ce cas, je ne vous accompagnerai qu'en qualité de sujet, et non pas de ministre. — Qu'est-ce à dire ? — Frédéric II a recommandé de ne jamais achever l'ennemi, de ne pas l'humilier. *Nous aurons besoin de l'Autriche dans la question d'Orient.* »

Eh bien ! par quelle contradiction les Allemands sont-ils entrés à Paris en 1871, et pourquoi nous ont-ils pris l'Alsace-Lorraine ? N'ont-ils pas compris que c'était désormais entre eux et nous une haine irréconciliable ?

Il faut savoir rendre justice à ses ennemis. J'ai admiré Guillaume Ier dans son discours au *Reichsrath*, lors de la déclaration de guerre à la France. « La France et l'Allemagne, a-t-il dit, ont mieux à faire que de se battre ; mais l'empereur des Français m'a *forcé* le glaive dans la main. »

A l'ouverture de la guerre contre l'Autriche, il disait au prince Frédéric-Charles : « Tu as cette fois un problème plus difficile à résoudre ; notre armée est en excellent état, mais montrons-nous réservés en cas de victoire. » Dans son discours en 1870, il a ajouté : « Ne sait-il pas (l'empereur des Français) que la victoire est donnée par le dieu de la guerre ? » Les Teutons sont restés

un peu païens. De la modération, on n'en a pas eu envers nous. En nous imposant une contribution de cinq milliards, Bismarck a dit : « Je réduirai la France, de manière qu'elle ne se relève pas en soixante ans. » Nous nous sommes relevés en moins de soixante mois ; mais nous sommes accablés de contributions, et notre armée est loin d'avoir atteint son effectif, ce qui provient sans doute de la situation encore peu assurée de notre gouvernement.

L'acquisition de la Savoie et du comté de Nice ne compensent pas la perte de l'Alsace-Lorraine, d'autant plus que les Niçois disent qu'ils ne sont ni Français ni Italiens, qu'ils sont Niçois. Il y avait bien aussi des Strasbourgeois qui disaient n'être pas Français ; mais ce n'était pas la partie la plus saine de la population. Depuis que les Alsaciens ont cessé d'appartenir à la France, ils sentent tout ce qu'ils ont perdu. Les fabriques de Mulhouse et de Colmar sont allées à Rouen ou à Besançon.

« Si la France est malade, me disait un spirituel compatriote, il faut lui donner tant de médecine, qu'elle guérisse. » Je me méfie surtout des médecins qui ne connaissent pas les pays étrangers.

Nous aurions pu nous étendre en Afrique ; mais déjà l'Algérie nous coûte plus qu'elle ne nous rapporte.

Ce n'est pas l'instruction primaire que j'envie aux Allemands[1] : on n'est pas encore un homme parce qu'on sait lire et écrire. C'est l'instruction supérieure que je voudrais améliorer chez nous. Les Allemands ont 50 écoles polytechniques, et chacune d'elles a, terme moyen, plus de 500 élèves. Nous n'avons que 2 ou 3 journaux militaires, les Allemands en ont une vingtaine. J'aime autant, ai-je dit, les écoles spéciales que les universités allemandes ; mais ces dernières enseignent sérieusement les sciences politiques, et nos écoles administratives sont à l'état de projet. Nos diplomates, enfin, ne sont pas de force à lutter avec ceux des autres pays.

On m'écrit de Paris que tout ce qui est russe devient de plus en plus à la mode : les serviettes russes brodées, les chemises russes

1. Dans le seul district de Mersebourg, il y a 177 places de maîtres d'écoles vacantes, et 10 0/0 des enfants en Prusse n'apprennent ni à lire ni à écrire. Il ne suffit pas de décréter l'instruction, il faut la payer.

s'étalent dans les magasins de nouveautés. On espère ce qu'on désire, et nous désirons sérieusement l'alliance avec la Russie.

Mgr Gaume, lui, tient au *testament de Pierre le Grand*, et, sous ce titre, il a publié un écrit où il nous menace de l'invasion tatare. Il a mal choisi son moment, car voilà bien des mois que 500,000 Russes n'osent franchir le Pruth et affronter *le malade*. L'auteur clérical de cet opuscule est, d'ailleurs, si peu au courant de ce qui se passe, qu'il croit que la Russie s'étend encore en Amérique, tandis que tout le monde sait qu'elle a aliéné aux Etats-Unis ses possessions dans le Nouveau-Monde.

En provoquant des adresses de fidélité, le gouvernement russe a consulté ses sujets sur l'opportunité de la guerre, et ils ont répondu qu'ils n'en voulaient pas, mais qu'ils l'accepteraient, si elle était nécessaire. C'est un acheminement bien lent vers le régime représentatif. L'Angleterre propose de donner une compensation pécuniaire à la Russie pour son dérangement. Franchement, il n'y a pas là de quoi craindre une invasion des Huns. Celle des Goths ou des Germains est plutôt possible.

L'industrie parisienne tire parti de tout. En 1871, Paris bombardé ramassait les obus prussiens pour les convertir en pendules ou en garnitures de cheminée. Si les Allemands refusent officiellement de prendre part à l'exposition de 1878, c'est parce qu'ils ont éprouvé un échec à Philadelphie, et qu'ils ne se soucient pas de courir à une nouvelle défaite.

La guerre à coups d'épingles ou à coups de plumes, que font nos journaux, n'est pas bien digne. Mieux vaut la rivalité dans le domaine de la science et de la littérature. Nos étudiants en médecine s'occupent plus de politique que d'études : ce n'est pas le moyen de l'emporter sur leurs camarades d'outre-Rhin.

La France a certainement plus contribué à la civilisation de l'Allemagne, que l'Allemagne n'a contribué à celle de la France. Le siècle de Louis XIV a jeté une grande lumière sur le monde, et les Encyclopédistes n'ont pas diminué la valeur des œuvres de Fénelon et de Molière, de Voltaire et de Rousseau.

Néanmoins, il y a lutte entre la civilisation latine et la civilisation allemande. Il s'agit de

s'entendre. La plus grande partie de la Germanie a échappé à la domination romaine, mais la Gaule a été romanisée. Or les Romains, après la conquête de la Grèce, avaient accepté la civilisation grecque. Jules César et Brutus subissaient l'influence des Grecs, comme Sylla l'avait subie auparavant. Flaminius ne faisait la guerre en Grèce qu'avec les ménagements que les Allemands n'ont eus envers nous ni en 1814, ni en 1870. Pison reprochait à Germanicus de trop respecter Athènes, « ce ramassis de tous les peuples ».

L'empereur Julien parlait et écrivait en grec, de sorte que Constantin n'eut pas de peine à adopter tous les usages grecs. C'est de la Grèce que nous sont venus les rhéteurs, les démagogues, et ce vice qu'on croit que nos soldats n'ont contracté qu'en Algérie. La philosophie grecque a subi d'heureuses modifications en Allemagne, par l'effet du christianisme ; mais les plus rudes coups lui ont été portés en Angleterre et en Écosse.

La révolution française n'a exercé en Allemagne qu'une influence pacifique ; ses idées, sans pénétrer dans les masses, ont amélioré l'administration. La langue française, aimée de

Frédéric II, en vogue dans les cours, s'est répandue pendant l'occupation française. En 1814, les Allemands n'ont contracté chez nous que le goût de la bonne chère. En 1871, nos milliards les ont appauvris, en les rendant âpres au gain, sans leur donner en même temps nos aptitudes industrielles et artistiques.

LA LUTTE POUR LA CULTURE ET LA LUTTE POUR L'EXISTENCE

Le prince de Bismarck a été créé pour la lutte, et, pour appeler les choses par leur nom, c'est un bretteur qui cherchera des querelles d'Allemand à tout le monde. Qu'avait-il besoin de molester les catholiques et de compromettre l'unité de l'Allemagne? Le chef du clergé romain est le Pape, et le chef du clergé protestant est l'empereur Guillaume en Allemagne. En faire un pape, c'est s'attaquer au dogme, c'est violenter la conscience religieuse. Puisque le prince chancelier avait une dent contre les Jésuites, chez lesquels il a appris à regarder par les lucarnes ce qui se passe chez les voisins, il pouvait se contenter de les expulser. Les Juifs sont très-puissants en Allemagne, mais il ne s'agit pas de limiter le pouvoir des rabbins.

La « lutte pour l'existence », selon Darwin,

a donné des griffes et des dents aux animaux de proie, mais n'a rien donné pour la défense aux moutons, qui continuent à être mangés sans pitié ; elle a donné aux hommes des krupps et des chassepots.

Le duc de Brunswick a dit, avant de mourir, une chose sensée : « la majorité appartenant aux pauvres, ils finiront par faire la loi aux riches. » Les démocrates socialistes allemands sont puissamment organisés, et le prince de Bismarck a perdu tout le terrain que les socialistes ont gagné. « Il est des nôtres, me disait un de ces citoyens, en tant qu'il provoque le mécontentement. » Ils viennent de remporter plusieurs victoires aux élections pour le Reichsrath. C'était un spectacle imposant que celui de cette foule réunie au nombre de vingt mille hommes environ à Tivoli, pour célébrer sa victoire et chanter la « Marseillaise de l'ouvrier ». Toute la nuit, des groupes de quinze à vingt hommes ont parcouru la ville, sans troubler l'ordre et sans donner prétexte à la police d'intervenir.

Laissez donc l'Allemagne cuire dans son jus, comme Metternich (le père) recommandait de le faire à l'égard de la France, et vous verrez les Allemands, au lieu de guerroyer à l'étranger,

se déchirer entre eux, ce que je ne souhaite pas à nos plus cruels ennemis.

Les socialistes allemands sont très-bien disposés pour la France, mais pour la France socialiste, et nullement pour la France bourgeoise. Ils trouvent que Louis Blanc devient plus radical sur ses vieux jours, mais que Gambetta n'est qu'un triste *opportuniste*. Naquet est leur homme, bien qu'ils sachent aussi reconnaître chez Rochefort les qualités d'un bon brouillon.

En Allemagne, tous les généraux pourvus de commandements supérieurs sont des nobles ; la majorité des officiers appartient également à la noblesse, sauf toutefois dans le génie et l'artillerie. Ces armes spéciales admettent forcément les capacités bourgeoises. En Russie, les nobles ont aussi pour eux le nombre des épaulettes ; mais on est noble personnel, dès qu'on a les petites épaulettes, et noble héréditaire dès qu'on a les grosses. L'aristocratie s'en va, et la démocratie arrive. Déjà les journaux conservateurs allemands se sont radoucis à l'égard des socialistes ; il s'en faut de beaucoup qu'ils les traitent de populace ou de communards.

Il y a eu 234 condamnations en une année pour crime de lèse-Bismarck, mais les journaux

socialistes augmentent en nombre. Ils ont une correspondance rédigée par Meyer. Ce sont MM. Bebel, Liebknecht et Hassenfeld qui jouent le rôle principal parmi les guides du socialisme.

L'*Internationale* vit encore, puisqu'elle a eu un congrès à Berne et en aura un autre, cette année. Dans la dernière assemblée, c'est un Belge, M. de Paepe, qui a surtout attiré l'attention. Les Espagnols y ont paru sous des noms empruntés. La branche française était représentée par le citoyen Brousse, ancien ami de Bakounine.

LEIPZIG

Leipzig ést le centre de la librairie allemande; mais la foire de cette ville, qui a lieu deux fois par an, à la Saint-Michel et aux Pâques, n'est pas restreinte à la librairie seulement, elle embrasse tout le commerce. Il se fait surtout de grandes affaires en pelleterie, et les Juifs de Pologne y affluent.

La librairie en Allemagne est solidement organisée. Les règlements se font à la foire, donc deux fois par an, et ce qui se vend fixe ou au comptant est de bien peu d'importance. Les auteurs ne pouvant, comme on dit vulgairement, se serrer le ventre pendant six mois, leurs manuscrits sont généralement achetés et payés en bons deniers d'avance. Aussi la librairie allemande passe pour très-honnête. A moins d'arrangements particuliers entre l'éditeur et l'auteur, celui-ci touche, pour la seconde édition

d'un ouvrage, la moitié de la somme qu'il a reçue pour la première.

Les livres allemands sont encore d'un prix très-élevé. Seuls quelques classiques ont eu les honneurs d'éditions populaires, et les publications socialistes elles-mêmes ne sont pas accessibles aux bourses des ouvriers ; mais il y a une quantité de bibliothèques publiques, qui assurent le placement des livres qui paraissent.

Les contrefacteurs alléguaient jadis pour excuse qu'ils propageaient les lumières ; mais des traités internationaux ont limité ce détournement de la propriété littéraire, sans l'arrêter.

Un auteur allemand a dit que la littérature allemande est un saucisson bourré de toutes espèces d'ingrédients. On peut en dire autant de toutes les littératures ; mais en Allemagne, pour se rendre populaire, on n'a pas besoin d'être médiocre, et le nombre des lecteurs éclairés ou savants est considérable.

Comme on discutait la question de savoir qui était le plus grand, de Schiller ou de Gœthe, ce dernier s'écria : « Les gens devraient s'applaudir d'avoir deux hommes (*Kerle*) comme nous deux ».

On n'a jamais assez parlé d'eux, quand on

parle de l'Allemagne, qui leur doit sa direction intellectuelle., Ce n'est pas le lieu de m'étendre sur leurs œuvres dramatiques. Un Anglais a dit que les ouvrages en prose de Schiller étaient plus remarquables que ses tragédies ; je ne le crois pas, et je pense qu'ils auraient pu être écrits avec plus de clarté.

Combien de fois en Russie, songeant aux cruautés dont ce pays est le théâtre, je me suis rappelé les vers de Schiller : « Le lion est terrible dans sa colère, mais de tous les animaux le plus terrible est l'homme dans son caprice », on pourrait dire dans sa ruse et son astuce.

A la nouvelle de l'exécution du duc d'Enghien, Schiller écrivit : « Le siècle dernier s'est clos en tempête, et le nouveau s'ouvre par l'assassinat. »

A l'adresse de nos révolutionnaires, il s'est écrié : « O malheur, quand on les lâche! »

Au moment de la bataille de Leipzig, le médaillon en plâtre de Napoléon I[er], qui ornait le cabinet de Gœthe (sur le seuil duquel on lit le mot *salve*), vint à tomber, ce qui fut expliqué comme un présage de la chute du conquérant.

J'ai visité le champ de bataille de Leipzig, où

il y a un monument. Le roi de Saxe, en passant aux alliés, ne sauva que la moitié de son État, l'autre fut annexée à la Prusse, et Halle en est le chef-lieu. Pour rester sur son trône, Bernadotte répandit le sang de ses anciens compagnons d'armes. La victoire resta aux gros bataillons ; le génie de Napoléon n'avait pas faibli, mais ses ennemis avaient appris de lui l'art de la guerre.

On m'a montré à Leipzig, dans un jardin particulier, l'endroit où le prince Poniatowski fut retiré de l'Elster [1].

L'université de Leipzig est aussi bonne qu'une autre, et la ville n'offre pas aux étudiants plus de distractions qu'il n'en faut. Là où il n'y en a pas, ces messieurs sont réduits à la dive bouteille et aux cartes.

1. Le sénateur de ce nom, qui est mort à Londres, où il donnait des leçons de musique, appartenait à une autre branche de la famille Poniatowski.

MUNICH

Je retrouvai à Munich l'hiver aussi rigoureux qu'en Russie, et il y dure aussi longtemps, grâce à la position élevée de la ville. Les traîneaux ne manquent pas, mais qu'on est loin, dans cette petite capitale, de l'animation qui règne à Pétersbourg! L'action apathique de la bière se fait sentir surtout sur les Bavarois, qui en boivent sans doute plus que les autres peuples.

Le roi Louis II est principalement connu comme ami de Wagner ; c'est, après tout, une recommandation pour un souverain que d'aimer la musique. Le grand-père du roi actuel avait le goût des arts et de la poésie, quoiqu'il n'ait jamais fait que de mauvais vers. S'il a été amoureux de Lola Montès, cette Espagnole n'a pas élevé sa muse.

Munich ne possède qu'un théâtre de second ordre, mais ses musées rivalisent avec celui de

Dresde. La Pinacothèque regorge de tableaux d'un grand mérite.

Quoique l'école moderne de Munich soit inférieure à celle de Dusseldorf, ses envois ont tenu une place honorable à l'Exposition universelle de 1867.

L'université de Munich a été célèbre quand elle avait Schelling, mais depuis que ce fondateur de la philosophie naturelle est passé à Berlin, elle a perdu de son importance.

Le fusil Dreyse a été inventé pour balancer la supériorité que l'arme blanche nous assurait sur les Allemands. C'est la même pensée qui a inspiré la brochure du prince Frédéric-Charles sur les moyens de nous combattre. Napoléon avait senti, le premier, toute l'importance que pouvait acquérir l'artillerie. Désormais, la victoire sera à celui qui mettra le plus de pièces en batterie.

L'artillerie bavaroise est peut-être la meilleure de l'Allemagne; mais c'est un général autrichien qui a résolu le problème du mélange de l'acier avec le bronze.

Tout près de Munich se trouve la belle ville d'Augsbourg, où Napoléon III a fait ses études, études bien superficielles, puisqu'elles ne lui ont

pas appris à se défier des Allemands. C'est à Augsbourg qu'habite M. Haff, ingénieur civil, à qui l'on doit un excellent mode de chauffage à l'eau.

La Franconie commence à Nuremberg, qui est une des villes les plus curieuses de l'Allemagne. Les rues y sont étroites, au point qu'un parapluie ouvert gratte les deux rangs des maisons. Là naquit Albert Durer, le peintre allemand dont le Louvre ne possède pas un seul échantillon.

La Franconie est la patrie des Francs auxquels la France doit son nom ; mais la Bavière doit le sien aux Boïens, qui étaient un peuple gaulois. Sous ce rapport, nous sommes donc quittes.

Les Bretons chantaient, lors de l'invasion des Francs :

Ce matin nous disons :
« Combien sont-ils ces Francs,
Ces voleurs de terres et de femmes? »

Ce soir nous dirons :
« Combien étaient-ils ces Francs,
Ces voleurs de terres et de femmes? »

On chercherait en vain dans les Francs actuels, ou Franconiens, une différence quelconque avec les autres Allemands. On ne la

trouvera ni à Bamberg ni à Wurtzbourg, cette place dont 100 cavaliers français s'emparèrent à la barbe d'une garnison de 2,000 hommes.

Wurtzbourg est une assez jolie ville, bâtie dans ce style qu'on appelle saxon en Angleterre, et dont il n'y a pas trace en Saxe. Elle a une université qui compte parmi ses membres M. Scanzoni, le célèbre accoucheur[1].

Francfort-sur-le-Mein a été fondée par Charlemagne, et son nom est français; mais la plupart de ses habitants sont juifs. Après avoir fait des empereurs, cette ville a donné naissance aux Rothschild. Dira-t-on que la vieille cité impériale a dérogé?

1. La famille de M. Scanzoni, italienne d'origine, a longtemps habité la Bohême.

DE RETOUR A PARIS

Pour éviter des causeries désagréables, je me suis parfois dit Italien, dans le cours de mon voyage en Allemagne ; mais, rentré à Paris, je me suis senti fier de ma nationalité. Il n'y a pas de ville au monde qui puisse rivaliser avec Paris.

Les Allemands nous rendent justice, en louant notre politesse et notre esprit d'économie, mais la première de ces deux qualités est chez nous en voie de décroissance. Nous commençons à en user avec un tel sans-gêne à l'égard des femmes, que celles-ci, se voyant traiter en camarades par les hommes, se sont mises à s'habiller comme eux. Ce ne serait rien, si elles se bornaient à nous prendre nos paletots et nos chapeaux, sans nous prendre encore nos allures.

Malgré l'ardeur que les partis mettent parfois dans leurs polémiques, la tolérance continue

à régner dans nos mœurs. Je viens d'assister à une noce où l'époux portait l'habit bleu foncé des légitimistes. Nous laissons les bonapartistes croire que l'empire reviendra. Enfin, quelque opinion politique que l'on professe, on est sûr de ne pas se réveiller un beau matin sur la route du Kamtschatka.

Nos fonctionnaires sont toujours d'un abord difficile. Aux États-Unis, à Washington, tout le monde est admis à la Maison-Blanche.

Ce qu'il y a de merveilleux en France, c'est le développement de notre richesse. Une loge à l'Opéra, deux fois par semaine, en y ajoutant les représentations extraordinaires, quand il s'en donne, coûte 100,000 francs par an, et l'administration est obligée de refuser des abonnements. Le bal pour les ouvriers lyonnais a rapporté 300,000 francs.

Mais, me dira-t-on, la situation de ces ouvriers, n'est-ce pas l'autre côté de la médaille? Je ne l'attribuerai pas à la conspiration des riches contre la République. La concurrence des Allemands y est pour quelque chose. Il y a sur le Rhin des fabriques de soieries qui produisent l'article bon marché à si vil prix, que les fabricants lyonnais en importent pour des millions,

et le vendent comme sortant de leurs manufactures. Le patriotisme, dit-on, n'a rien à voir avec les affaires.

M. Charles Louandre a avancé dans la *Revue des Deux Mondes* une hérésie qui n'est pas passée inaperçue en Allemagne. Il prétend que la littérature allemande n'est qu'un plagiat des écrits français. Les Allemands répondent à cela que Gœthe ne s'est pas inspiré des poëtes français pour faire le *Faust*, pas plus que Beethoven n'est venu chercher ses mélodies en France. Schiller a lu Racine, Gœthe a lu Rousseau, mais Voltaire a fait de notables emprunts à Shakespeare. Guizot a dû beaucoup aux Allemands, et Cousin presque tout.

Niebuhr, Eichhorn, Mommsen, Ranke, sont des historiens qui ne le cèdent ni à Michelet, ni à Augustin Thierry, ni à M. Thiers.

« L'espionnage des livres » dont M. Louandre accuse les Allemands est un espionnage nouveau, et les Français feraient bien d'espionner les Allemands dans le domaine de la science plus qu'ils ne le font. Ils apprendraint alors que Jacques Grimm vaut Littré, et que Guillaume

de Humboldt avait un mérite différent de celui de son frère.

De retour à Paris, j'y ai trouvé le général Ignatieff, qui s'y faisait traiter d'une ophthalmie pour voir plus clair. Cependant c'est lui qui, aidé du vice-roi d'Égypte, a renversé Midhat-Pacha, mais pas à temps pour l'empêcher de doter la Turquie d'une Constitution. Lord Salisbury, qui n'est pas fort en géographie, consentait à donner au Monténégro les bouches de Cattaro, que Midhat-Pacha offrait par dérision; mais Ignatieff a ouvert les yeux au négociateur anglais, en lui disant que ce port de mer appartenait à l'Autriche.

Le sort de la France se décide en ce moment sur les bords du Danube. Si la Russie y succombe, il est probable que la France aura l'Allemagne sur les bras, car il a été prédit que les Allemands reviendraient encore une fois. Or, ce qui se passe entre les deux adversaires n'est pas rassurant.

Les Turcs ont une excellente flotte cuirassée sous les ordres de leur pacha, l'Anglais Hobart. Leur marine peut leur être d'un grand secours

à Varna, outre qu'elle leur permet de saccager la Crimée et le Caucase.

Les Turcs sont, de plus, en possession d'une bonne armée et d'une artillerie de premier ordre. On sait qu'ils ont toujours eu une prédilection pour cette arme depuis Mahomet II.

L'armée russe, de son côté, laisse beaucoup à désirer. Tout y est à l'état de projet, et rien n'est achevé ; mais les officiers russes valent infiniment mieux que les officiers turcs.

Il était aisé de comprendre qu'en déclarant, il y a deux ans, qu'on interviendrait pour défendre la France, on s'aliénerait Bismarck, qui veut avoir ses coudées franches.

A Pétersbourg, on disait que les intentions du « sphinx de Berlin » étaient impénétrables. Elles étaient pourtant bien faciles à saisir. Si la Russie consomme de ses propres mains sa déchéance, c'est du *sucre* pour les Allemands, ainsi qu'ils le disent eux-mêmes. Or, la Russie perd de gaieté de cœur tout son prestige, en Orient comme en Occident. Il y a un an qu'elle aurait dû faire la guerre en se servant de l'armée serbe comme d'avant-garde. Aujourd'hui, elle risque de perdre tout ce qu'elle a gagné depuis deux siècles. L'Autriche danse au son de la flûte

de Bismarck, et les protestations d'amitié d'un souverain à un autre ne signifient absolument rien. Le gouvernement austro-hongrois comprend que la question slave est pour lui une question vitale, aussi tous ses efforts tendront à l'écarter.

Bismarck est venu à propos, et il sait utiliser les circonstances. Il avait offert la Belgique à Napoléon III, et la Hollande y consentait, à condition qu'on lui rendît Anvers. L'empereur a été bien mal inspiré en refusant.

La Russie est assez grande déjà pour inspirer des jalousies et des craintes. L'Angleterre craint pour les Indes, et se servira de la Porte comme d'un marteau destructeur de la puissance russe.

Le Pruth a été fatal aux Russes, et le Danube aussi, mais ils prendront leur revanche.

Lorsque Napoléon a demandé le concours de l'Angleterre pour intervenir en Pologne, en 1863, le cabinet de Saint-James a répondu : « Oui, si vous voulez nous aider à brûler la flotte russe de la Baltique. »

Béranger a dit :

La France peut tomber, mais c'est comme la foudre,
Qui se relève et gronde dans les airs.

Que nous faut-il pour nous relever? Un homme de génie, fût-il Corse, fût-il Génois; mais les hommes qui croient tout savoir sans avoir appris autre chose que du latin, ne sont capables que de haïr les régimes précédents.

Ce serait rendre un mauvais service à la France que de lui faire espérer qu'elle recouvrera l'Alsace-Lorraine avec le secours de la Russie. Les Allemands ne digéreront pas ces provinces et les rendront un jour.

Nous devons attendre notre salut de l'alliance des peuples, et non pas de celle des souverains.

LA COLONIE RUSSE A PARIS ET A NICE

Revenu à Paris, j'ai eu la douleur d'apprendre la mort de mon ami, E. Chapus, le rédacteur en chef du *Sport*. C'était un grand ami des Russes, et il en parlait souvent dans sa *Vie à Paris*. Plus d'une fois, il m'avait demandé d'écrire un article sous le titre de ce chapitre, et je viens me conformer à son désir en dédiant ces pages à sa mémoire.

Le prince Orloff est affligé d'un revenu de 900,000 francs par an, ce qui lui permet d'être très-généreux envers ses compatriotes, et à Bruxelles, il l'a été plus d'une fois envers les Polonais. C'est toujours un grand point pour un ambassadeur que de pouvoir aider les uns à se rapatrier, et les autres à se tirer d'un mauvais pas.

L'affaire de Nikiphorenkoff n'est pas oubliée. Désespéré de ce qu'on lui refusait les moyens

de rentrer dans son pays, ce malheureux donna un coup de couteau à M. Barsch. « Il faut avoir ici des cosaques pour nous défendre! » s'écriait alors le baron Felkersank, consul général. Nikiphorenkoff fut condamné aux travaux forcés, puis gracié par l'intervention de l'ambassade russe. M. Barsch fut fait gentilhomme de la Chambre.

Les ambassadeurs russes, aussi bien que les consuls, disent volontiers qu'ils n'ont pas de fonds pour venir au secours de leurs compatriotes; mais la bonne volonté, je crois, manque plus que les fonds.

Le prince Orloff a encore sa mère qui réside à Florence, où il va quelquefois la voir en été.

Il a eu le malheur de perdre sa femme, née princesse Troubetzkoy, et on dit que cette mort l'a rendu plus craintif qu'il ne l'était auparavant.

Les Russes prétendent que le prince ne s'occupe pas des affaires de l'ambassade, mais ils ne savent pas que l'ambassade a très-peu d'affaires; à l'exception de celle du mètre, elle n'a pas eu à en traiter d'importantes depuis longtemps.

Le père du prince Orloff a été fait prince à l'occasion du traité de Paris. Il avait déjà conclu en 1829 celui d'Andrinople.

Le prince de Bismarck est très-satisfait des diplomates militaires, et quand je vois toute l'irrésolution que la Russie a apportée dans la question d'Orient, je me prends à regretter qu'elle n'ait pas eu un militaire pour ministre des affaires étrangères; mais l'irrésolution est venue précisément du département de la guerre, des difficultés qu'offrait la mobilisation de l'armée, etc., ce qui a confirmé le mot de Nicolas, que la meilleure diplomatie était une bonne armée.

Un jour que le prince Orloff était venu voir le général Milutine au Grand-Hôtel, un garçon de cet établissement s'écria : « Ce n'est pas possible que ce soit là un ambassadeur, il n'a qu'un œil. » Koutouzoff aussi était borgne, et néanmoins il voyait mieux que bien d'autres qui avaient leurs deux yeux.

Le consul général russe est Grec d'origine. Il a d'abord servi dans la marine, puis il a été secrétaire de l'ambassade russe à Constantinople, mais il a dû quitter la diplomatie à cause de son mariage. C'est un collectionneur d'objets d'art; l'incendie qui a eu lieu chez lui, rue de l'Université, a détruit une partie de sa collection. Son prédécesseur, M. Danouroff, était un homme

très-aimable, à qui on ne reprochait que d'aimer trop la bière.

Le prince KANTAKUZÈNE a un nom grec, mais sa famille est, je crois, d'origine moldave.

M. DE FONTON est le neveu du célèbre diplomate et le fils de l'ancien directeur des postes à Moscou. Son grand-père était Français et a rempli les fonctions d'intendant dans l'armée de Napoléon en Egypte.

Le prince WITTGENSTEIN, ci-devant envoyé militaire de Russie, est un homme riche. Il était intelligemment secondé dans la partie technique de sa tâche par son secrétaire, un jeune homme de Moscou qui ne manque pas d'esprit.

Le général MOURAWIEFF-AMOURSKI est marié à une Française, ce qui, joint à l'état de sa santé, explique pourquoi il habite Paris. Ne pouvant devenir ni gouverneur général de Moscou ni ministre de l'intérieur, il est resté membre du conseil de l'empire, et perçoit un traitement comme tel. Du reste, il ne manque jamais d'aller voir l'empereur Alexandre à Ems, lorsque le tsar y vient faire sa cure annuelle.

Le prince MENCHIKOFF (le fils du ministre) est un habitué de Paris. Il est plus riche que le prince Orloff et moins généreux. Il a épousé

la princesse Gagarine, dont le père habite Bade et la Russie alternativement.

La comtesse RIMSKI-KORSAKOFF — je ne sais pourquoi les Korsakoff s'appellent Rimski — a son hôtel avenue de Rome. Elle est née Margassoff; son père a été intendant du comte et est devenu plus riche que lui. Son mari a été en prison pour dettes, sans qu'elle fît rien pour le tirer de là. Napoléon III n'a pas été insensible aux charmes de cette dame. Elle habite Monaco autant que Paris.

La princesse SOUWOROFF, née Basilewski, après avoir longtemps habité tantôt Paris, tantôt Nice, est retournée en Russie, où elle a marié une fille d'un premier lit au prince Tchetwertinsky, personnage puissamment riche. Elle-même a épousé le prince Souworoff en troisièmes noces. Je remarquerai ici que les Russes ne peuvent se marier plus de trois fois, tandis que les Français peuvent se marier une quantité infinie de fois. Le prince Souworoff ne vit pas avec sa femme, il n'est ni riche ni rangé.

L'empereur Alexandre a la manie de faire des mariages, mais il n'a pas toujours la main heureuse.

Le général TATISTCHEFF a dû céder son régiment au prince Worontzoff et s'est retiré du service. Il a obtenu depuis le droit de porter l'uniforme brillant des hussards rouges de la garde, qui lui sied à ravir [1].

Son ami, le général BRONEWSKY, a été un officier d'artillerie distingué. C'est le fils de l'ancien directeur du lycée de Tsarskoé-Sélo, et le neveu de l'auteur du *Voyage dans le Monténégro.* Il a eu le malheur de perdre sa femme, la fille du sénateur Moros, qui a laissé autant de regrets qu'elle avait su inspirer d'estime.

PAUL TOLSTOY a été marié à la comtesse Benckendorf, la cousine de la comtesse Apponyi. Il a servi aux chevaliers garde, et ensuite au contrôle de l'empire. Sa mère était la fille du comte Koutouzoff.

Le comte ROSTOPTCHINE est souvent à Paris. Il a perdu une grande fortune et reçoit une pension de l'empereur.

M. NEWAKHOWITCH est le plus serviable des Russes. Un jour, une dame placée à côté de

1. Après dix ans de service comme officier, on obtient l'uniforme sans épaulettes, et c'est par une faveur particulière qu'un chef de régiment peut être autorisé à conserver l'uniforme.

lui à table lui demanda où il avait servi, et, apprenant que c'était à la direction des théâtres, elle ne lui adressa plus la parole. Quand il n'est pas à Paris, il est à Dresde ou à Pétersbourg. Un de ses fils est envoyé de la marine à Berlin et un autre secrétaire d'État au conseil de l'empire.

Nous avons parlé de la princesse TROUBETZKOY à un autre endroit de cet ouvrage. On peut, à l'église russe, admirer ses toilettes mirobolantes.

Le prince Alexandre Troubetzkoy, qui a dû quitter le consulat de Marseille pour malversations, est l'oncle de la duchesse de Morny, aujourd'hui duchesse de Sesto. Il occupe à présent un emploi auprès du gouvernement d'Orenbourg.

Pendant mon absence, M. Thiers a quitté l'hôtel Bagration et s'est réinstallé place Saint-Georges, où le prince Orloff vient chercher des conseils. M. Thiers était d'avis que la Turquie deviendrait plus sage, et que la paix ne serait pas troublée. On sait qu'il s'est trompé, et nous avons la guerre des ulémas contre les panslavistes.

On dirait qu'une conspiration s'est formée

pour dérouter les Français sur les pays étrangers [1]. Ainsi M. Verne, l'auteur de si jolis ouvrages sur l'Angleterre, a montré, dans son *Michel Strogoff*, une complète ignorance des choses de la Russie, et le *Roman d'un prince russe*, qui a paru sous le nom de Fortunio, n'est pas une peinture plus fidèle de la société russe.

Quelle différence avec *Le général Dourakine* de la comtesse de Ségur! Voilà une vraie perle, un chef-d'œuvre d'humour et de fine ironie!

Le comte Sollohub va être joué au Gymnase, ce dont je lui fais compliment de tout mon cœur. Quant au prince Joseph Lubomirski, il ne s'est pas inquiété de suivre les traditions paternelles, quand il a conseillé aux Polonais de se jeter dans les bras de la Russie.

L'auteur de *la Russie sous Nicolas Ier*, émigré depuis 1843, s'est marié en Allemagne; mais sa

1. Il y a des journaux qui croient dire quelque chose en disant : « Nikolaiewitch » ou « Alexandrowitch ». En serbe, ces mots peuvent être des noms de famille, mais en russe, ils ne signifient que « fils de Nicolas » ou « fils d'Alexandre ». Or l'empereur Nicolas a eu quatre fils, et l'empereur Alexandre II, huit. Comment deviner duquel il est question, quand on lit : « Le grand-duc Nikolaïewitch », ou « le grand-duc Alexandrowitch » ?

femme est Russe et non Allemande. Sa fille a écrit à l'âge de 13 ans *Philosophie-Religion*. La condamnation d'Ivan Golovine fit honte à Nicolas lui-même, et il ordonna que désormais, au lieu de faire le procès aux Russes qui refuseraient de rentrer, on les considérerait comme morts civilement. C'était introduire dans la loi pénale un nouveau délit : le délit de contumace.

Le prince Droutzkoy-Lubetzky est docteur en philosophie, mais il goûte peu la petite maison du sage, à en juger par l'hôtel qu'il s'est fait bâtir rue Miroménil. Sa mère est une Swiatopolk-Mirski.

Il y a quatre frères Branicki, qui ont chacun une maison ou deux sur le pavé de Paris. L'un d'eux est Français, un autre Russe, le troisième Autrichien, et le quatrième Polonais. C'est donc une famille cosmopolite par excellence.

La princesse Ingalitcheff fait applaudir, au Théâtre-Lyrique, sa belle voix de contralto. Il est vrai qu'une chanteuse bohémienne est devenue princesse Galitzine. Signe des temps! dirait M. Prudhomme.

Le pasteur de la colonie russe est le révérend Polejaéff, auparavant prêtre à Nice, où il a

eu pour successeur M. LÉVITZKY ; celui-ci a épousé une demoiselle Wassilieff qui est née à Paris et ne parle que le français.

L'assistant de M. Polejaéff est M. Wassilieff jeune; l'aîné est directeur de l'académie ecclésiastique à Pétersbourg.

Le diacre russe porte des gants blancs, aime les huîtres et écrit dans l'*Union chrétienne* l'histoire des Grecs-Unis de Lithuanie.

Le sacristain, M. LWOFF, a été élevé au séminaire de Twer. A Nice, le titulaire de cet emploi est M. GOULIAEFF, homme éclairé et libéral.

Les amateurs de la cuisine russe, ou les personnes qui désirent en faire la connaissance, trouvent, rue Marivaux, un choix de mets pleins de couleur locale, tels que *kacha* (gruau de sarrasin), *bliny* (flan), etc., etc.

Le carême russe n'est pas plus long que le nôtre, mais il est plus rigoureux. C'est la veille de Pâques que les solennités de l'Église russe offrent le plus d'intérêt. Le pain béni est servi à l'ambassade. Les menus du prince Orloff rivalisent avec ceux du prince Wladimir Dolgoroukoff à Moscou. Les hauts dignitaires russes sont très-forts pour donner des dîners,

et croient que la reconnaissance doit durer plus longtemps que la digestion.

M. VON DERWIES attache tous les ans à l'arbre de Noël un chèque de 60,000 francs pour les pauvres de son quartier à Nice. Il ne peut pas, quoi qu'il fasse, dépenser la moitié de ses revenus. Il fut cependant un temps où il était secrétaire au sénat à 600 roubles d'appointements par an, et obligé de subvenir avec ces faibles ressources à l'entretien de cinq enfants. On sera peut-être curieux d'apprendre comment il est arrivé à avoir deux millions de francs de revenu. L'auteur de sa fortune est un certain général Poliwanoff mis en jugement pour une affaire de chemin de fer. Ce général eut l'idée d'écrire à l'empereur et recourut à la plume de M. Von Derwies. Celui-ci lui demanda 1,500 roubles, et le prévint que cette lettre lui vaudrait ou l'exil en Sibérie ou sa grâce. Poliwanoff fut gracié et, par reconnaissance, donna à son sauveur un emploi de mille ou deux mille roubles à son chemin de fer. Là, Von Derwies étudia la partie et découvrit qu'on pourrait par l'industrie privée construire des voies ferrées à meilleur compte que ne le faisait le gouvernement. Il présenta son projet, qui fut approuvé.

Il le mit à exécution pour le chemin de Riazan, mais on ne voulut pas y souscrire. Il se rendit alors lui-même à Berlin, et le banquier Meyer lui donna gain de cause, de sorte qu'il put achever la ligne avec le produit des obligations seules ; les actions furent son bénéfice, et c'est ainsi que d'une manière très-honnête il devint millionnaire.

M. Von Derwies passe ses hivers à Nice et ses étés à Lugano, où il transporte le chœur des chantres russes.

Les Anglais lui trouvent des manières communes, mais il ne se pique pas d'être un aristocrate. Ses frères ont été comblés de ses bienfaits. Il a donné à l'un 800,000 roubles, à l'autre un magnifique domaine dans le gouvernement de Riazan, et au troisième de l'argent pour ne plus porter son nom. Il les a conviés avec leurs familles, à ses frais, à Nice pour le 20e anniversaire de son mariage.

A cette occasion, les deux époux se sont fait des présents. Mme Von Derwies a donné une locomotive en argent à son mari, qui à son tour lui a fait cadeau d'un piano microscopique et d'une splendide parure de diamants.

M. Skariatine, l'époux de la comtesse Chou-

waloff, dont le talent comme peintre est si apprécié, habite Nice, où il a marié sa fille à un Français. J'ai raconté l'accident de chasse qui a coûté la vie à l'un de ses frères. L'autre était général et a péri en 1849, pendant la campagne de Hongrie.

LES PEUPLES COMPARÉS

Tous nos jugements résultent de la comparaison, et nous ne comprenons la valeur du peuple français qu'après l'avoir comparé à d'autres peuples. Il a été dit depuis longtemps que le caractère de quelque animal se retrouve dans le caractère des hommes. On appelle le Russe un ours, mais je crois que la *dogged obstinacy* que les Anglais reprochaient aux défenseurs de Sébastopol, et qui leur a fait tant d'honneur, vaudrait aux Russes le titre de chiens. Or, pour mon compte, j'estime fort l'espèce canine. Libre à certain imitateur de H. Heine de rabaisser « ces indignes défenseurs de la propriété, ces esclaves dévoués à leurs maîtres, ces êtres gourmands et dissolus » ; le chien du Saint-Bernard, le terre-neuve, rachètent à eux seuls tous ces reproches, et l'intelligence du chien de chasse lui mérite d'être l'associé et le guide de l'homme.

Par le temps qui court, le dévoûment est si rare qu'il ne faut pas en médire.

Si néanmoins le titre de chien n'est pas flatteur, celui que je réserve à mes compatriotes l'est encore moins. Je me permets avec Voltaire d'appeler les Français un peuple de singes. Il est vrai aussi que l'espèce en est très-variée, et que c'est l'animal qui approche le plus de l'homme, à tel point qu'on lui a fait l'honneur de voir en lui notre ancêtre.

Les Russes, ou, si voulez, les Français de Moscou et de Pétersbourg, disent de nous que nous sommes mesquins, et le caractère russe a certainement plus de grandeur. Nous sommes d'ailleurs forcés d'être mesquins, la richesse étant chez nous très-divisée; nous sommes économes, et non pas prodigues comme les Russes. Ceux-ci ne comprennent pas qu'on puisse manger en présence de quelqu'un sans l'inviter à sa table, mais quand on n'a qu'une cuisse de poulet ou une côtelette, on fait mieux de les cacher.

Donc nos repas, nos mets sont des portions de singe; mais nous excellons dans les détails, ce qui nous permet de briller par le goût, et c'est là le terrain sur lequel nous battons tous les autres peuples. Nous brillons aussi par la

politesse, du moins le faisions-nous naguère, et c'est à notre école qu'il faut venir apprendre toutes ces choses.

Les Allemands disent que Molière n'est pas Français, tant il est parfait. Reste à prouver qu'il est Allemand. Ils trouvent Racine trop maniéré ; mais Voltaire a été l'ami de Frédéric II et ne le tenait pas en très-grande estime.

Les Anglais sont des oiseaux, et quoi de plus beau que d'être *libres comme l'air !* Il y a longtemps qu'on a comparé la prononciation anglaise au gazouillement de la gent ailée. Les nez normands, signes d'aristocratie chez les insulaires, ressemblent aussi aux becs des oiseaux.

Par contre, il a été dit que la langue allemande est une langue de chevaux. Le cheval est un bel animal, et je fais la part large à nos « ennemis héréditaires ». Ne croyez pas pourtant que le cheval soit aussi brave qu'on le dit : il tremble, il sue de tout son corps, quand il pressent la mort, mais c'est tout de même un animal de combat. Il lui faut l'éperon et la bride, mais il est plus sobre que l'Allemand ; il apprend facilement, et c'est par là, dit-on, que nos voisins brillent.

Pendant la guerre d'Italie, je n'avais pas

conçu une très-haute opinion des Italiens, mais depuis j'en suis revenu. Napoléon III a dit : « L'Italie est de loin une belle femme, et de près, on ne voudrait pas la ramasser avec des pincettes. » Il est bien tombé lui-même, et aussi bas qu'un souverain pouvait tomber.

Dans sa brochure sur les races de Prusse, M. Quatrefages n'a pas tenu suffisamment compte des peuples de nationalité prussienne dont l'origine n'est pas germanique. Les habitants de la Prusse proprement dite sont des Slaves ; leur nom de Borousses signifie habitants des bords de la Roussa, rivière qui coule près de Tilsit (*bo* ou *po* voulant dire le long). Les anciens camps des Slaves ou Wendes ont laissé des vestiges aux portes de Potsdam, et il reste des souvenirs de l'idolâtrie slave dans l'île de Rügen. Le nom même de Poméranie est un nom slave. Les deux Mecklenbourg (Strélitz et Schwérin), qui ne font pas partie intégrante de la Prusse, ont été peuplés par les Obotrites, et les princes de ces duchés sont d'origine slave. Berlin a été dans l'origine rempli de Hollandais (le nom de Van Roon, l'ancien ministre de la guerre, accuse une descendance néerlandaise).

Frédéric II écrivait que son Brandenbourg

ne produisait que quelques carottes et quelques pommes de terre; de là la nécessité de s'annexer la Silésie et le duché de Posen; car c'est lui qui a eu la première idée du partage de la Pologne. Les Hohenzollern sont venus des bords du Rhin. Les provinces Rhénanes et la Westphalie sont catholiques, et la différence de religion est un obstacle à la fusion. L'annexion de l'Alsace n'a pas rendu les protestants plus forts. La Lusace est peuplée de Slaves. Que de craintes pour Bismarck de voir se dresser devant lui le spectre du panslavisme!

Je ne veux pas prendre congé de la Russie sans dire quelques mots des peuples du Caucase. Il y en a 73 dans ce seul pays qui, il est vrai, est aussi vaste que la France et l'Angleterre réunies.

Au pied du Caucase habitent les Géorgiens, les Mingréliens, les Imméritiens, qui sont de souche asiatique. Les Géorgiens sont d'origine ibère, et les Ibères ont peuplé l'Irlande en venant d'Espagne. Les catholiques, nombreux dans ces contrées, envoient leurs filles à Trébizonde, pour y faire leur éducation chez les jésuites.

La Mingrélie a pour principale ville Kutaïs. Les Dadian y ont régné autrefois. Une princesse de cette famille a épousé le prince Achille

Murat, dont elle est aujourd'hui séparée de biens. Les Persans ont tour à tour gouverné et ravagé ces régions.

Dans le Caucase propre, il y a la petite et la grande Kabarda, dont les habitants sont soumis à la Russie, depuis Catherine II. Les Circassiens proprement dits, qui avoisinent la mer Noire, ont été les derniers à déposer les armes. Les Tchetchentzi sont ceux qui ont fait le plus de mal aux Russes, mais les Lesghi du Daghestan ont obéi à Schamyl, jusqu'au moment où il a été fait prisonnier. Il est mort en laissant deux fils, dont l'un est colonel dans l'armée russe. Fait prisonnier encore enfant, il a été élevé au corps des cadets à Pétersbourg, et, au début de la guerre d'Orient, il a été envoyé auprès de son père pour l'engager à rester neutre, mission où il a réussi. Son frère est chez les Turcs, et est venu récemment agiter le Daghestan ; mais le colonel Schamyl n'a rien négligé pour contrecarrer cette tentative.

Les Ossetis sont d'origine germanique, et l'Allemagne peut par conséquent revendiquer tout le Caucase; mais la Russie, de son côté, peut réclamer la Prusse comme slave et l'annexer ou la fédérer dans l'Union slave.

Le climat détermine le caractère des habitants. Nous croyons le Russe froid, l'Allemand calme, le Français mobile comme son climat est changeant; mais le Russe est loin d'être froid : il y a longtemps qu'il a été dit[1] que la température élevée des habitations rendait les Russes passionnés. S'ils sont peu entreprenants, s'ils manquent d'initiative, il n'en faut accuser que le despotisme qui les a longtemps écrasés. Les trente années du règne de Nicolas ont pesé sur eux comme une calotte de plomb, et le règne d'Alexandre II, quoi qu'on en dise, n'est que la continuation de celui de son père, ou, comme disent les Russes, « c'est la même soupe aux choux, mais plus délayée ».

On distingue les peuples en deux catégories : ceux qui boivent de la bière et ceux qui boivent du vin. Les Russes, avec leur *kwass*, doivent être rangés dans la première, et parmi les Slaves, il y a les méridionaux et les septentrionaux. Cependant les Serbes consomment plus d'eau-de-vie de prunes que de vin.

1. Par Virey, dans son *Histoire naturelle de l'Homme.*

L'Allemand est plus modéré que nous. Le Dr Carus a attribué cette différence surtout au sol calcaire des environs de Paris qui détermine l'eau et les boissons. Les races se sont moins mélangées en Allemagne que partout ailleurs. Pays relativement pauvre, il a peu séduit les conquérants et a, au contraire, produit des émigrants et des envahisseurs. De là, à conclure que le Germain est un meilleur guerrier que ses voisins, il y a loin. Les Romains estimaient les Bataves plus que les Teutons, et les Vandales s'entendaient tout aussi bien que les Hérules à répandre la dévastation et la ruine.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Poitiers. — Typographie de H. Oudin frères.





